

SIMON AUCLAIR

**LE BOOMERANG**  
**Lecture et contre-lecture de Julien Gracq**

Mémoire présenté  
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval  
dans le cadre du programme de maîtrise en Études Littéraires  
pour l'obtention du grade de *Maître ès arts* (M.A.)

DÉPARTEMENTS DES LITTÉRATURES  
FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC

2007

*« L'acte de la lecture n'est pas osmose pure entre deux purs esprits – il et toujours en même temps, investigation inquiète, reconnaissance poussée autour de la personne de l'autre – de celui qui parle – et toujours, dans une certaine mesure, il est disposition cérémonielle par rapport à ce numen invisible et pourtant manifesté. Disons [...] que la lecture met en contact non seulement deux esprits, mais deux hommes, et que le lecteur, par rapport à sa lecture, est toujours 'en situation'. »*

- Julien Gracq, préface des *Diaboliques*

## Résumé

Notre travail s'articulera en trois temps. Nous verrons dans le premier chapitre comment Gracq expose dans *En lisant en écrivant* un modèle de lecteur, figure de cette *doxa* gracquienne dont plusieurs soulignent l'attrait, reflet d'une vision de la littérature.

Dans le second chapitre, nous observerons comment l'auteur utilise divers procédés argumentatifs afin de susciter l'empathie pour ce modèle et les principes qu'il implique. Mais encore, nous poserons devant ces procédés une figure de lecteur sceptique qui sera (pré)disposé à trouver dans l'argumentation des dysfonctionnements, à rejeter le modèle proposé par le texte. Il s'agira pour nous de concevoir une résistance aux propos gracquiens.

Enfin, dans le troisième chapitre, nous verrons comment cette tentative d'évasion *joue* en quelque sorte le jeu du modèle, et converge, malgré son détour, vers plusieurs des postulats de base du modèle gracquien. Repositionnée dans l'ensemble du travail, cette proposition finale nous permettra de concevoir une nouvelle avenue de lecture, d'avancer quelques éléments de réponses qui éclaireront un peu du charme des propos gracquiens.

## **Avant-propos**

Le chemin toujours est plus long que prévu; mais les belles rencontres qui le jalonnent en sont d'autant plus nombreuses. Je tiens à remercier sincèrement les personnes qui m'ont appuyé, dans ce cheminement, bien au-delà de son aboutissement.

D'abord, ceux-là mêmes qui ont contribué directement à sa rédaction et son évaluation : Isabelle Daunais, qui m'a fait découvrir Julien Gracq et a bien voulu lire le résultat de cette passion; Frances Fortier, pour ses pertinents commentaires et son intérêt pour mon projet; enfin, Richard St-Gelais, mon directeur de mémoire, dont les commentaires aiguisés et la rigueur intellectuelle ont su me guider dans les pires labyrinthes. Enfin, je remercie les étudiants côtoyés lors de ces belles années. Beaucoup m'ont aidé plus qu'ils ne le pensent.

Je dédie ce mémoire à ceux qui autour de moi ont cru que la littérature en valait la peine : mes parents, mes amis, et tout particulièrement Marion que j'aime encore plus que les livres.

## Table

<b>TABLE</b> .....	<b>V</b>
<b>ABRÉVIATIONS</b> .....	<b>VII</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>8</b>
1-THÉORISER MALGRÉ TOUT .....	8
2-DÉGAGER LE LECTEUR DU TEXTE .....	9
3-NOTRE HYPOTHÈSE .....	11
4-LA THÉORIE ET SON OBJET; DERNIÈRES PRÉCISIONS .....	12
<b>CHAPITRE I : LA PASSION SELON GRACQ</b> .....	<b>13</b>
1-À CONTRARIO .....	14
1.1 - <i>La critique médiatique</i> .....	15
1.1.1 Une poutre dans l'œil .....	16
1.1.2 Le lecteur idiot .....	16
1.1.3 Déformer le lecteur .....	17
1.2 - <i>La critique de magister</i> .....	17
1.2.1 Double grief .....	18
1.2.2 Épuré pour quoi? .....	20
2-PRÉFÉRENCES .....	20
2.1 - <i>Le simple lecteur</i> .....	21
2.2 - <i>Le tiers bien-disant</i> .....	22
2.2.1 Changement de cap .....	23
2.3 - <i>Le lecteur écrivain</i> .....	24
2.4 - <i>Résumons</i> .....	25
3-PRÊCHER PAR L'EXEMPLE .....	26
3.1 - <i>Macro-lectures</i> .....	27
3.1.1 Balzac : l'éden .....	27
3.1.2 Proust : Sodome .....	29
3.1.3 Stendhal : Babel .....	32
3.1.4 Résumons .....	34
3.2 - <i>Micro-lectures</i> .....	34
3.2.1 Trois cobayes .....	35
3.2.2 Deux accrocs .....	37
4-CONCLUSION .....	38
<b>CHAPITRE 2 : LECTURE ET CONTRE-LECTURE</b> .....	<b>41</b>
1- INTRODUCTION .....	41
1.1 - <i>Notre hypothèse</i> .....	41
1.2 - <i>Le lecteur sceptique</i> .....	43
1.3 - <i>L'idée d'une lecture fantôme</i> .....	44
1.4 - <i>Approfondissement de l'approche sceptique</i> .....	45
1.5 - <i>L'accroc comme clé</i> .....	46
2- LECTURE ET CONTRE-LECTURE .....	47
2.1 - <i>Stendhal</i> .....	48
2.1.1 Quelques affirmations suspectes .....	48
2.1.2 Approfondissements .....	50
2.1.3 L'auditoire universel .....	51
2.1.4 Sous l'angle d'un autre auditoire; l'élite .....	53
2.1.5 Élargissement .....	55
2.2 - <i>La libération du lecteur</i> .....	56
2.2.1 Quelques fragments .....	57
2.2.2 Modèle et antimodèle .....	57
2.2.3 Qualifications, lieux et hiérarchisation .....	58
2.2.4 Le sceptique devant l'incompatibilité .....	60

2.2.5 Conséquences plausibles de l'incompatibilité .....	63
2.2.6 Élargissement .....	65
<b>2.3 - La critique</b> .....	<b>66</b>
2.3.1 Contre une certaine critique? .....	66
2.3.2 Mais pour une certaine critique? .....	68
2.3.3 À vau-l'eau ou à contre-courant .....	70
2.3.3.1 Deux camps .....	71
2.3.3.2 Un lieu de qualité .....	72
2.3.3.3 Une analogie .....	73
2.3.3.4 Le danger du cliché .....	74
2.3.3.5 La dissociation des notions et le sacrifice .....	76
2.3.3.6 La définition .....	79
<b>3-CONCLUSION</b> .....	<b>80</b>
<b>CHAPITRE III : LE BOOMERANG</b> .....	<b>83</b>
1-INTRODUCTION .....	83
2-UN MÊME EFFORT .....	85
2.1 - <i>Inévitable liberté</i> .....	85
3-DU LECTEUR SCEPTIQUE AU LECTEUR RÉEL .....	88
3.1 - <i>Négocier le texte</i> .....	89
3.2 - <i>Au-delà de 1980</i> .....	91
3.3 - <i>Quelques aspects du lecteur sceptique</i> .....	93
3.4 - <i>Synthèse</i> .....	95
4-IMPLICATIONS DE NOTRE HYPOTHÈSE .....	96
4.1 - <i>Implications concrètes : les lecteurs réels</i> .....	96
4.1.1 Apprendre de ses erreurs .....	97
4.1.2 Synthèse .....	99
4.2 - <i>Implications globales : la littérature</i> .....	100
4.2.1 Universalité .....	100
4.2.2 Globalité.....	101
4.2.3 Continuité.....	102
5-CONCLUSION.....	103
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>105</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>110</b>

## Abréviations

Les abréviations ci-dessous renvoient aux volumes cités dans la bibliographie.

**Piégay-Gros** : *Le Lecteur* (Nathalie Piégay-Gros)

**Berthier** : *Julien Gracq critique : d'un certain usage de la littérature* (Philippe Berthier)

**Éco** : *Lector in fabula* (Umberto Eco)

**Jouve** : *La lecture* (Vincent Jouve)

**Perelman** : *Traité de l'argumentation* (Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca)

**ELEE** : *En lisant en écrivant* (Julien Gracq)

**Charles** : *Rhétorique de la lecture* (Michel Charles)

**Dayan** : « Les mystères de la réception » (Daniel Dayan)

# Introduction

## **1-Théoriser malgré tout**

C'est en 1980 que Julien Gracq publie *En lisant en écrivant*, poursuivant ainsi la métamorphose de son œuvre, son passage d'une sphère narrative à une sphère critique. Le texte, au travers d'un foisonnement de considérations esthétiques, se veut un livre sur les livres et, davantage, un petit guide portant sur la lecture et son protagoniste, le lecteur. Gracq y propose une série éparse de recommandations, d'impressions, qui toujours semblent traversées d'un leitmotiv : comment aborder l'art ou, plus précisément, comment faut-il apprécier la littérature? Un florilège de fragments donc, ceux-ci désirant faire *mieux lire*, une suite de suggestions paraissant parfois des enseignements.

Mais nous sommes loin chez Gracq du théoricien, car c'est bien plutôt le sage qui parle, celui qui, faute d'avoir tout compris, a lu, vécu, ressenti. Ainsi l'ouvrage recueille-t-il « des réflexions sur la création et sur la lecture littéraire en faisant l'économie de toute théorisation » (*Le Lecteur*, Nathalie Piégay-Gros, p.204; désormais abrégé en Piégay-Gros). Car le discours critique s'égaré, aux yeux de Gracq, « il manque l'unité de l'œuvre » et va à l'encontre du caractère « rigidement global de l'impression de lecture » (Piégay-Gros p.204).

Ce type d'approche permettra à Gracq le coq-à-l'âne, le passage biographique suivi, par exemple, de l'opinion sur Balzac – et, avouons-le, un certain fouillis propre à l'essai. Le fait est simple, malgré une vague tentative de classement se reflétant dans le découpage du livre en parties thématiques, *En lisant en écrivant* reste une œuvre étourdissante : « par nature éclatée, anti-systématique, elle revendique un certain impressionnisme » (*Julien Gracq critique*, Philippe Berthier, p.12; désormais abrégé en Berthier).

Aussi aimerions-nous en dégager les principales lignes de faille, et ce, afin de mieux en saisir le projet, la portée, le fonctionnement. C'est donc contre les volontés de son auteur (de son auteur modèle, du moins, car l'empirique nous paraît plus subtil) que

nous construirons cette étude de *En lisant en écrivant*. Nous poserons notre lecture, décortiquerons parfois la structure globale du texte pour nous pencher sur quelques-unes de ses parties – enfin, nous *théoriserons* un peu. Ce que d’aucuns renient ne s’avère pas nécessairement inutile, pour les comprendre.

## **2-Dégager le lecteur du texte**

Umberto Eco propose, dans *Lector in fabula* (1979; désormais abrégé en ECO) une approche sémiotique de la lecture. Fortement redevable à la théorie du « lecteur implicite » de Wolfgang Iser<sup>1</sup>, Eco affirme que le lecteur est présupposé par le texte, que toute œuvre organise et dirige sa lecture : « Un texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif; générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l’autre » (ECO p.65). *Doit faire partie*, certes, car Eco va plus loin encore en ajoutant que « le texte est donc un tissu d’espaces blancs, d’interstices à remplir [...] est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire » (ECO p.63). Le lecteur est une stipulation du texte, sinon de son existence, du moins de son fonctionnement – il faut que quelqu’un le prenne par la main. Ainsi, « un texte postule son destinataire comme condition *sine qua non* de sa propre capacité communicative concrète, mais aussi de sa propre potentialité significatrice. En d’autres mots un texte est émis pour quelqu’un capable de l’actualiser » (ECO p.64). Eco propose donc une analyse de la lecture « coopérante », analyse dont « l’objectif est d’examiner comment le texte programme sa réception et ce que doit faire le lecteur (ou, plus exactement, ce que “devrait” faire un lecteur modèle) pour répondre de façon optimale aux sollicitations des structures textuelles » (*La lecture*, Vincent Jouve, p.6; désormais abrégé en Jouve). Le lecteur modèle, donc, serait ce destinataire que *prévoit* le texte.

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos *L’acte de Lecture*, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur, notamment aux pages 274 : « Par conséquent, le point de vue du lecteur doit être d’une certaine façon prévu par le texte, et cela veut dire que le sens n’est pas seulement constitutif par rapport au texte, mais également à travers ce texte, dans la perspective de l’appréhension, par le lecteur, de son point de vue » et 297 : « ... il doit y avoir dans le texte des complexes de directives, car la communication entre le texte et le lecteur ne peut avoir d’issue heureuse que sous contrôle » – ainsi que les sections 2 et 3 présentées dans le second chapitre de la quatrième partie, traitant des *Leerstellen*.

Davantage, « prévoir son lecteur modèle ne signifie pas uniquement “espérer” qu’il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire » (ECO p.69).

Or, est-il envisageable qu’un lecteur ne coopère pas, ou encore croie coopérer, mais ne le fasse pas si bien?<sup>2</sup> Pourrions-nous concevoir une lecture résistante, se posant à l’encontre du modèle proposé par Gracq dans *En lisant en écrivant*? Nous faudrait-il, dès lors, entendre dans l’optique d’Eco que cette lecture est elle aussi prévue par le texte, fait partie, au-delà du lecteur patronné par Gracq, d’un « véritable » lecteur modèle qui saurait, de par ses soupçons à l’endroit du carcan recommandé par Gracq, actualiser mieux les possibilités du texte? Y aurait-il dans l’œuvre de Gracq deux lectures possibles, l’une plus passive, naïve, échafaudée pour celui qui lit *en progression*, dirait Gervais<sup>3</sup> et l’autre plus active, avertie, *en compréhension*, et qui celle-là activerait le véritable lecteur modèle que présuppose le texte? Ce refus, donc, ferait partie intégrante de la stratégie textuelle? Ce serait aller bien loin...

Mais encore, ne pourrions-nous pas plutôt extraire le lecteur du texte? Dans une optique plus nuancée, il s’agirait d’admettre à l’instar de Michel Charles que certaines lectures peuvent échapper au texte (jusqu’à un certain point), que son contrôle n’est guère parfait et que celles-ci, trouvant dans les *clés* d’Eco et les *blancs* de Iser des lieux de dérives, des espaces où loger et nourrir leur parcours, peuvent ne pas faire partie de la stratégie textuelle, et néanmoins parcourir le texte. Autant de questions concernant la lecture que nous tâcherons d’aborder, plus loin, dans ce travail.

---

<sup>2</sup> Permettons-nous à ce sujet une observation. Eco différencie deux approches textuelles : « ... l’utilisation du texte – lecture qui le réduit à n’être qu’un document ou un symptôme – et l’interprétation du texte – laquelle cherche à mettre en lumière des structures textuelles (et non l’intention de l’auteur)... » (Piégay-Gros p.56). Cette dernière étant pour Eco légitime, nous tâcherons de prouver en ces pages que la lecture sceptique n’est pas qu’une utilisation du texte, qu’un cheminement nécessairement *manipulateur*, mais peut aussi être permise par un texte qui *laisse place à l’interprétation* et se jalonne de creux discursifs où peut se loger un texte fantôme. Plus qu’une utilisation, il s’agit du télescopage d’une force de discours et d’une force de lecture.

<sup>3</sup> Bertrand Gervais identifie dans son livre *À l’écoute de la lecture* deux économies de lecture. Celle de la progression est considérée comme l’économie de base de la lecture, souvent naïve, initiale, première, littérale. C’est une machine à effacer le texte, car ce mode ne permet l’assimilation que d’une partie de ce qui est écrit (ce qui serait effacé, chez Gracq, précisément, c’est tout le message adressé à un second lecteur, dont le texte donne des indices, le murmure dirigé vers le *lecteur modèle*). L’autre économie est celle de la progression qui, plus lente, actualise au maximum le texte, implique un investissement plus grand du lecteur dans celui-ci.

### 3-Notre hypothèse

Notre hypothèse, malgré tout, se résume : Julien Gracq met de l'avant dans *En lisant en écrivant* un modèle de lecteur, un lecteur idéal, que nous nommerons lecteur obvie – or devant ce modèle peut se poser un lecteur empirique disposé à refuser les propositions claironnées dans le lecteur obvie. Ce lecteur sceptique pourra opérer une lecture fantôme, suivre un autre mouvement lectoriel, vouer au texte un sort interprétatif distinct. Il se logera dans certains *espaces* discursifs, nourrira son approche sceptique de diverses déclarations que le texte lui permettra de lire différemment. Ainsi, retrouverait-on chez Gracq un *modèle de lecteur* (lecteur obvie) auquel peut très bien *coller* un lecteur empathique, mais encore duquel peut se distancer un lecteur sceptique qui dénicherait dans le texte des dysfonctionnements, des accros qui soutiennent son refus – (ou, dans l'optique d'Eco, des *clés* stratégiquement placées qui révéleraient, du texte, croit le sceptique, le réel *topic*<sup>4</sup>).

Mais notre prémisse se complique en ce que ce dédoublement du *chemin de lecture* résultera potentiellement, malgré tout, en une convergence, un rapprochement des lectures empathique et sceptique. Enfin! Ne devançons pas nos conclusions, mais énonçons néanmoins les grandes lignes de notre cheminement.

Ainsi, nous creuserons en ces pages le problème de la proposition gracquienne. Nous tâcherons de comprendre les raisons pour lesquelles sa vision de la littérature s'impose à tant de lecteurs et, plus concrètement, pourquoi les ouvrages critiques portant sur son œuvre adoptent si souvent une approche cautionnée par Gracq (la lecture « mimétique »). Pour ce faire, nous nous pencherons sur la publication qui nous paraît la somme de ses écrits critiques : *En lisant en écrivant*. Nous articulerons notre travail en trois temps. En premier lieu, nous décortiquerons les propositions qui, au fil du texte, en viennent à tisser un modèle de lecture (figure de la *doxa*). Le second chapitre sera construit d'un double mouvement : 1-nous y observerons quelques-unes des stratégies argumentatives utilisées par Gracq afin de convaincre le lecteur empirique; 2-

---

<sup>4</sup> *Lector in fabula*, page 111 : « Le topic est un instrument métatextuel, un schéma hypothétique proposé par le lecteur... » et page 112 : « Le topic ne sert pas seulement à discipliner la sémiotique en la réduisant : il sert aussi à orienter la direction des actualisations ».

conjointement, nous poserons devant le texte un lecteur sceptique, figure théorique (pré)disposée à refuser la *doxa* gracquienne et qui nous autorisera à concevoir une évasion face au modèle de lecteur. En troisième lieu, nous verrons comment ce refus des propos gracquiens n'est en partie qu'illusoire et comment, en définitive, le lecteur sceptique n'échappe pas totalement au discours premier. Voilà jusqu'à un certain point le piège du texte, ce mouvement de boomerang qui donne titre à notre ouvrage : reformulée dans l'ensemble du travail, cette hypothèse finale nous permettra d'éclaircir les raisons de si nombreuses conversions aux visions gracquiennes.

#### **4-La théorie et son objet; dernières précisions**

Les théories de la lecture ont majoritairement porté leur attention sur le champ narratif. Pourquoi, donc, nous pencher sur un texte à teneur essayistique? Parce que nous croyons qu'*En lisant en écrivant* renferme dans sa globalité un projet, une *suite dans les idées* digne des plus belles narrations, mais aussi parce qu'en plusieurs de ces parcelles se trouvent d'authentiques récits, reflétant localement le projet global du livre, ceux-ci étant donc tout à fait *étudiables*. De plus, Eco n'affirme-t-il pas « qu'il est possible d'élargir le texte non narratif pour le transformer en texte narratif, tout simplement en actualisant certaines des possibilités qu'il contient déjà » (ECO p.90), qu'on « peut actualiser une fabula, ou une séquence d'actions, même dans des textes non narratifs » (ECO p.135) et enfin que « certains textes narratifs [...] fournissent en même temps des informations sémantico-pragmatiques à leur Lecteur Modèle dont ils racontent l'histoire. Il est légitime de penser que cela se passe plus ou moins ainsi dans tout texte narratif et peut-être dans beaucoup de textes non narratifs » (ECO p.235). Aussi défendons-nous la validité de notre corpus et le caractère légitime de notre tentative : une invocation des théories de la lecture dans un cadre non narratif. Toutefois, il serait hardi d'analyser *En lisant en écrivant* comme un texte intégralement narratif (au-delà, il est vrai, de quelques examens ponctuels de fragments jugés tels); mais bien plus raisonnable d'appliquer à l'œuvre certains concepts tirés des théories de la lecture, et qui l'éclaireront.

## Chapitre I : La passion selon Gracq

Philippe Berthier le déclare non sans raison : l'œuvre critique de Gracq, « si elle a recueilli beaucoup d'approbations, n'a pas encore suscité beaucoup d'études » (Berthier p.11). Quelques articles, ceux de Cardonne-Arlyck, Jarrety, Damamme-Gilbert, se sont néanmoins penchés sur ses velléités exégétiques. Étudiant ses commentaires littéraires, ses observations sur le monde médiatique, universitaire, ses préférences de lecture, ils en sont venus à tisser plus ou moins les linéaments d'une esthétique, d'un *goût de lecteur*, ou, plus précisément, « d'un certain usage de la littérature » (Berthier p.12). Car c'est bien ce qu'expose Gracq, de *La littérature à l'estomac* aux *Carnets du grand chemin* : sa vision des belles lettres, c'est-à-dire de ses textes, ses auteurs, ses lecteurs.

Croyant qu'*En lisant en écrivant* fournit, au travers d'une impressionnante herméneutique, un formidable résumé de la pensée gracquienne, nous nous proposons d'abord de rentamer le travail de défrichage de ce « puzzle apparemment capricieux » (Berthier p.12). Nous appuyant sur les études ci-haut signalées, nous tâcherons de circonscrire le lecteur idéal ouvertement présenté par Gracq dans *En lisant en écrivant*. De cette façon de lire gracquienne, nous repérerons les caractéristiques inhérentes, les refus, les envies. C'est donc une analyse quelque peu *paraphrastique* que suggère cette première partie, c'est-à-dire celle d'un recensement très factuel de *ce que dit* le texte sur la lecture, et ce, afin de bien faire comprendre son discours premier, son exposition franche d'un *modèle de lecteur* (que nous nommerons lecteur obvie) qui sera de diverses manières fortement conseillé au lecteur empirique.

En outre, nous repérerons dans ce premier inventaire quelques irrégularités, quelques paradoxes, quelques *points de fracture* lézardant le modèle gracquien. Nous nous contenterons pour l'instant de soulever ces problèmes, sans les analyser davantage, ce que nous ferons plus longuement en seconde partie, les considérant alors comme les tremplins d'une autre lecture.

## 1-À contrario

La définition implique souvent l'élimination. Les propositions, les réflexions subissent un rigoureux resserrement de sens en route vers leur signification; le cheminement se révèle celui d'une réduction progressive des options sémantiques jusqu'à l'atteinte, en quelque sorte, de la *cible*. On élague, donc, on rejette<sup>5</sup>.

Gracq procède de manière semblable. Il décrit, explique, invoque différents antimodèles qui, en repoussoir, de rejet en rejet, amènent le lecteur à la découverte du type de lecture qu'il promeut. Disséminées dans le texte, ces condamnations le *retranchent* vers une certaine façon de lire, la bonne, qui se tréfile en parallèle : « Si la référence à un modèle permet de promouvoir certaines conduites, la référence à un repoussoir, à un *antimodèle*, permet d'en détourner »<sup>6</sup>. Davantage, la méfiance du lecteur face à l'antimodèle « ira parfois jusqu'à provoquer le changement d'une attitude antérieurement adoptée, pour la seule raison que c'est également celle de l'antimodèle » (Perelman p.493). C'est bien là le but de Gracq : le lecteur est *incité* vers autre chose.

Schuerewegen n'est pas en reste : car Gracq confronte *textuellement* les figures critiquées, il les inscrit dans sa prose, en tant qu'interlocuteurs, narrataires : « Vous croyez retrouver dans un roman, comme dans la vie, l'homme en possession de toutes ses prérogatives d'autonomie, face à un monde matériel dont il dispose à son gré? Venez donc voir le romancier travailler dans son *capharnaïm* »<sup>7</sup>. Et encore : « Car la nature de vos méthodes vous conduirait alors au vu de tous à analyser tout aussi subtilement, tout aussi brillamment une fausse œuvre qu'une vraie [...] à vous affairer exactement comme s'il jouissait d'une plénitude d'être, autour de ce qui, littérairement, n'existe pas. » (ELEE p.173)<sup>8</sup>

Ici, c'est le « vous » qui invoque la figure d'un critique illusionné, figure à laquelle le lecteur empirique ne voudra s'identifier, se disant bien : « ce n'est pas moi, je

---

<sup>5</sup> Alléguons ici le modèle de la définition par genre proche et différence spécifique (la seconde composante élimine, ne serait-ce que tacitement), et qui se rapproche de ce dont nous traitons.

<sup>6</sup> *Traité de l'argumentation*, Chaïm Perelman, p.492; désormais abrégé en Perelman.

<sup>7</sup> *En lisant en écrivant*, Julien Gracq, p.6; désormais abrégé en ELEE.

<sup>8</sup> Quelle ironie de la citation! Gracq désignerait-il le lecteur obvie sur lequel se centre notre étude? Mais y aurait-il là un espace pour le sceptique? Nous y reviendrons.

suis au-dessus de ça ». Car « s'adresser au narrataire, c'est l'expulser du livre », et encore « c'est obliger le lecteur (le "vrai") de se penser *différemment* »<sup>9</sup>. Double stratégie, donc, pour une même expulsion. Antimodèle et apostrophe s'unissent dans le rejet.

Mais quels sont les types de lecteur qui subissent cette invocation dénonciatrice (n'entrez pas dans ce texte!)? Il semble possible de les nommer, car Gracq, non content de dénoncer, pointe du doigt. Ainsi, au-delà même de l'effet subtil décrit par Schuerewegen, les propos de Gracq fustigent souvent explicitement des lecteurs clairement identifiés. Penchons-nous sur deux de ces lecteurs : le critique journalistique et l'exégète universitaire.

Et avertissons d'emblée l'individu irascible qui se reconnaîtrait dans quelque antimodèle : « ce dernier est souvent représenté d'une façon conventionnelle et délibérément fautive en raison de l'effet révélsif qu'il doit produire » (Perelman p.494). Confortons-nous, donc.

## 1.1 - La critique médiatique

Eh oui, le critique journalistique lit (jusqu'à preuve du contraire), le *columnist* a « la tâche peu enviable de dégager les quelques pépites à sauver du flot alluvial, et, se débattant avec la foncière platitude de ces matériaux boueux, d'essayer de nous restituer quelque chose qui tienne *debout* »<sup>10</sup>. Résumons le rôle octroyé par Gracq à cette critique : celui de *faire le tri*. Mais, au-delà, point de salut. Que le critique ne s'avise pas d'*en faire plus*. Il subira les foudres de l'auteur.

En effet, un combat est engagé très tôt par Gracq, dès *La littérature à l'estomac* : celui dirigé contre « la foire aux livres » et son représentant, le journaliste. Bien que la critique paraisse moins virulente dans *En lisant en écrivant*, l'on y subodore néanmoins l'héritage de prises de positions passées. Voyons ce que Gracq reproche à ce premier lecteur.

---

<sup>9</sup> Franc Schuerewegen, «Le texte du narrataire», dans *Texte*, no. 5/6, 1986/87, p.211-223.

<sup>10</sup> Julien Gracq, « André Breton : quelques aspects de l'écrivain », dans *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1989, p.446.

### 1.1.1 Une poutre dans l'œil

« On ne sait s'il y a une crise de la littérature, mais il crève les yeux qu'il existe une crise du jugement littéraire »<sup>11</sup>. C'est que les papiers foisonnent en France, les journaux prolifèrent, mais les œuvres sont peu lues. Tout fonctionne comme si la critique médiatique (contaminée peut-être par les intérêts des maisons d'édition, des librairies) *trahait trop*.

Ainsi, « un corps intermédiaire » s'est glissé entre le livre et son lecteur, qui « exerce une influence déterminante et d'autant plus pernicieuse qu'il semble extérieurement travailler en pleine liberté pour la diffusion des lumières, alors que son omnipotence et son omniprésence ne laissent en fait pratiquement plus aucun espace à l'imprévisibilité du goût individuel » (Berthier p.22). L'ensemencement des *matériaux boueux* voulu par Gracq est remplacé par une monoculture de la mode<sup>12</sup>. La critique, plutôt que « de dégager l'accès aux œuvres, le bétonne » (Berthier p.22) : la porte d'entrée du livre est maintenant de fer forgé; son vasistas est lourd. Le lecteur doit frapper à la porte des journaux, des connaisseurs, des jugements de tables rondes avant d'atteindre *sa propre lecture*. Le lecteur journalistique lui en bloque l'accès direct.

### 1.1.2 Le lecteur idiot

Pis encore, cet écran, en plus d'être opaque, renvoie au lecteur son reflet d'ignorant. Berthier résume bien le grief de Gracq : « Le péché le plus impardonnable de la critique est [...] d'avoir créé et entretenu dans le lectorat un complexe d'infériorité qui semble désormais intériorisé au point d'être devenu une seconde nature » (Berthier p.24). Le lecteur, jadis, gardait au moins le « courage de son incompréhension », alors qu'aujourd'hui la grande majorité du public a l'attitude du lectorat au-devant de l'affaire de *La chasse spirituelle*, « qui attendait de voir dans le journal, suivait la pente acquise et,

---

<sup>11</sup> Julien Gracq, « La littérature à l'estomac », dans *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1989. p.521.

<sup>12</sup> Perelman, dans *Le traité de l'argumentation*, page 492 : « ... le phénomène de la mode, avec tous ses avatars, s'explique, on le sait, par le désir, propre à la masse, de se rapprocher de ceux qui donnent le ton... ». Serait-ce dire que Gracq, par ce rejet du critique, rejette aussi la masse? Son lecteur obvie s'en extirperait, en quelque sorte. Nous reviendrons sur le problème des auditoires.

spontanément, *donnait sa langue au chat...* »<sup>13</sup>. Ainsi ne doit-il lire que ce qu'il connaît (ou croit connaître), renseigné à ce sujet, et avec bonté, par le critique. Il se cloisonne de lui-même et s'en remet à plus éclairé que soi, par peur de tomber. C'est précisément cette disparition de la découverte fortuite, de cette volonté de *tomber* sous le charme, que regrette Gracq.

### 1.1.3 Déformer le lecteur

Mais quel rapport avec le *modèle de lecteur* gracquien? Pourquoi dénoncer la lecture journalistique? Nul lecteur, ou si peu, n'aborde le texte de cette manière, c'est-à-dire avec l'idée *d'en faire un papier*. Or, bien plus que ce type de lecture, ce que Gracq déplore, ici, c'est le lecteur influencé – influencé par un antimodèle dont il faut savoir s'éloigner. Car c'est d'un lecteur libéré dont Gracq a besoin, exempt de *médiatisation*, vierge encore d'avoir lu les critiques. Aussi se targue-t-il de remettre sur pied l'individu lecteur, avec ses idiosyncrasies et ses goûts, et qui se laisse attirer, au-delà du mercantilisme, par l'auteur déniché à la volée.

Résumons provisoirement ce que le modèle mis de l'avant par Gracq retire de ce premier refus. Une disponibilité d'abord, une spontanéité dans le choix des lectures, un désir confiant d'exploration. De même, *En lisant en écrivant* s'aborde en toute liberté; mais pour combien de temps? Car est aisément malléable ce qui n'a pas de forme; et le lecteur obvie n'est-il pas un moule, en quelque sorte?

## 1.2 - La critique de magister

Un second type de lecteur est véhémentement rejeté par Gracq. La critique, en effet, ne se résume pas à quelques feuilles de chou : «L'université a sa part de pouvoir, auprès d'un autre public... » (Berthier p.26). Gracq dénonce nettement les professeurs, chercheurs, et autres stylites littéraires qui, alourdissant le discours engendré par la presse, usent volontiers « de vocables techniques destinés à faire impression sur le

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.541.

profane, à renforcer sa crainte référentielle devant *celui qui sait*. » (Berthier p.26). Mais ce grief a une cause plus profonde : la volonté de voir le livre comme un objet d'étude.

### 1.2.1 Double grief

« Tout ce qui théorise, tout ce qui généralise par trop dans la “science de la littérature”, et même dans la simple critique, me paraît sujet à caution » (ELEE p.179). Théoriser, donc, première « faute » des *spécialistes*, qui s'enfoncent dans le gongorisme conceptuel, les citations hiéroglyphiques, sous prétexte de sagacité. Car la littérature ne saurait être abordée de manière scientifique : « Le légitime désir de réagir contre une pseudo-critique qui se ramenait la plupart du temps à un aimable bavardage mondain a amené à introduire dans l'analyse textuelle la rigueur de définitions précises, à observer et dégager les lois de certains fonctionnements narratifs; mais, ce faisant, on a souvent trahi la littéarité, dont l'essentiel échappe à pareille approche » (Berthier p.29). D'un extrême à l'autre, donc : le désir de contrer l'opinion banale a poussé la lecture du côté des *hypothèses* et des *démonstrations*.

Si la première erreur de la critique universitaire est de théoriser, sa seconde est de généraliser dans un but classificatoire. Gracq reproche à l'universitaire de saisir le livre et d'en « emprisonner dans une grille de concepts peut-être heuristiques, mais sûrement contraignants, le matériau essentiellement fluide et mystérieux » (Berthier p.31). Car il ne s'agit pas ici d'archéologie; on ne peut quadriller le site de fouilles et le ratisser systématiquement : « Il n'y a pas de discours organisé de la communication intime avec un livre [...] le secret d'une œuvre réside bien moins dans l'ingéniosité de son organisation que dans la qualité de sa matière... » (ELEE p.172). Cette application d'une *grille d'analyse* a pour Gracq de fâcheuses conséquences : on tente par tous les moyens de ne rien laisser dépasser. Non contente d'orienter le lecteur « dans la jungle d'une production luxuriante, de frayer des avenues, de cadastrer un terrain mouvant » (Berthier p.32), la critique « ne supporte pas qu'il y ait le moindre reste » (Berthier p.33). Ainsi en vient-on, selon la formule de Gracq, à disposer l'œuvre en forme de serrure, résultat discutable :

« En matière de critique littéraire, tous les mots qui commandent à des catégories sont des pièges [...] que d'énergie gaspillée à baliser les frontières du 'romantisme', à répartir les œuvres d'imagination entre les fichiers du *fantastique*, du *merveilleux*, de l'*étrange* etc.! Les œuvres d'Art, il est judicieux d'avoir l'œil sur leurs fréquentations, mais de laisser quelque peu flotter leur état-civil » (ELEE p.174)

L'esprit de système tombe forcément dans l'arbitraire : « Tout compte dans un roman, tout comme dans un poème [...] Mais le champ des forces emmêlées qu'il représente est trop vaste et trop complexe encore aujourd'hui pour un début de saisie intellectuelle précise, et le mode de calcul qu'elle exigerait n'est pas encore né » (ELEE p.128). Le discours critique manque donc l'unité de l'œuvre, va à l'encontre « du caractère rigide global de l'impression de lecture » (ELEE p.172). Ainsi, Gracq favorise-t-il un lectorat plus universel, qui lit pour lire, extirpé de ce monde universitaire et de son approche du livre invertie : « avant même que nous l'aimions [...] on a voulu nous l'expliquer » (ELEE p.171).

L'obsession classificatoire rend donc aveugle la critique. Dans sa volonté de tout comprendre et régir, elle aborde de manière cartésienne les plus petites parties de ce qui ne peut être qu'un tout : « la somme des moyens détectés et des opérations décryptées est toujours, non seulement incomparablement inférieure au total que l'œuvre figure, mais encore hétérogène à elle absolument » (ELEE p.117-118). Tout se passe comme si, précise Berthier, « la *masse* de l'œuvre diminuait au fur et à mesure que l'intensité de l'éclairage critique augmente »<sup>14</sup>. C'est que, conséquence ultime, le sujet de l'œuvre est écarté; alors que c'est lui la clé de la voute :

« Le *sujet* [...] La critique moderne a de bonnes raisons d'écarter une telle question [...] Le sujet, avec lequel on a le sentiment que presque tout vous est donné d'un coup, puisque, dans le chaos émouvant et aveugle qui vous habitait, brusquement les grandes masses d'ombre et de lumière se disposent, les chemins confluent [...] puisqu'on tient à la fois le lieu et la formule » (ELEE p.135).

Quel besoin, dès lors, du critique?

---

<sup>14</sup> Julien Gracq, *Lettrines*, Paris, Éditions José Corti, 1967, p.183.

### 1.2.2 Épuré pour quoi?

Encore une fois, Gracq opère la critique d'un type de lecture. Celle-ci lancée, le lecteur obvie se situe un peu mieux : rejetant d'abord la futilité des modes et des bavardages médiatiques, il réfute aussi l'obsession de justifier le livre, de le rendre scientifiquement valable, d'user de ces *méthodes de lecture* qui cherchent à le comprendre. C'est un lecteur enthousiaste que dessine Gracq, qui aime un peu comme on a la foi, sans *trop* se pencher sur la question, car l'explication ici sonne toujours faux – on n'a pas à se convaincre, on est convaincu.

Libérant le lecteur de modèles qu'il juge erronés, il nous semble que Gracq *dégage le terrain* de cette manière, fait place à sa préférence de lecture, à son lecteur obvie qui, n'étant pas ceci ni cela, se tisse en diverses déclarations.

Et si l'on s'y attarde, qu'ont en commun les deux antimodèles de Gracq? Ils ne lisent pas pour le plaisir. Ils abordent le texte avec un but, sont par conséquent moins malléables. Le livre ne les atteindra pas, ce sont plutôt eux qui le tritureront. Ainsi, Gracq balaie d'un revers de plume, bien plus que le lecteur emprisonné, le lecteur qui emprisonnera le texte, qui ne laissera pas toute sa liberté à l'œuvre. Le désir est-il donc si simple : un lecteur vierge qui ne menacerait pas le texte? Et, plus encore, ouvert à son envoûtement...

## 2-Préférences

Pas d'antimodèles sans l'esquisse d'un modèle. Or, si les antimodèles sont clairement questionnés dans le texte de Gracq, le modèle, quant à lui, est lâchement construit et se délinéante au fil des fragments. La solution de rechange, si l'on veut, est vaporeuse. Mais rien de cela n'est surprenant : alors que dans l'argumentation par le modèle « on propose de se conformer, fût-ce de façon maladroite, à quelqu'un, et que donc la conduite à adopter est relativement bien connue, dans l'argument de l'antimodèle on incite à se distinguer de quelqu'un, sans que l'on puisse toujours en inférer une conduite précise. C'est souvent par référence implicite à un modèle qu'une certaine détermination de cette conduite sera possible... » (Perelman p.493-494). Avancerions-

nous trop hâtivement que ce modèle implicite ressemble étrangement à Gracq lui-même (l'auteur abstrait, s'entend)? L'absence d'un référent clair pointé du doigt, nommé et circonscrit s'expliquerait donc; puisque celui-ci serait *déjà* présent, tout du long, dans chacune des phrases, des réflexions.

Mais pour l'instant contentons-nous de clarifier les caractéristiques du *modèle de lecteur* proposé par Gracq. Nous résumerons quelques-unes des préférences gracquiennes, soulignerons ses propositions parfois paradoxales, et observerons les trois étapes d'une suggestion, en route vers le lecteur obvie.

## 2.1 - Le simple lecteur

Revenons sur les antimodèles épluchés plus haut. Ceux-ci entraînent dans leur rejet diverses caractéristiques, mais aussi toute une foule de lecteurs. La masse du public *endoctriné*, d'abord (nous l'avons exprimé en note), est expulsée en fin de compte par l'antimodèle journalistique; puis vient le tour des élus, des universitaires et de leur camarilla castratrice. Y aurait-il un autre lecteur, qui lui saurait être entériné par Gracq? Penchons-nous sur la question.

Gracq reprochait à ses antimodèles, en somme, d'étouffer le texte. Le journaliste, étant beaucoup trop sensible aux valeurs de mode, de nouveauté, oublie les valeurs de qualités. Le chercheur, quant à lui, pratiquant l'autopsie, « sent toujours l'amphithéâtre » (Berthier p.44). Disséquant, stérilisant, l'Université « ne travaille que sur des cadavres [...] pis : on les y fabrique; c'est une usine à textes morts » (Berthier p.44). Et, à tout le moins, c'est un Frankenstein que recherche Gracq, un texte vivant, qui « produit un effet analogue à celui de l'électricité » (ELEE p.172). Pour ce faire, il faudra lire d'une certaine façon. Comment?

La bonne lecture est d'abord une question de continuité; « car le courant de la lecture ne se divise pas » (ELEE p.111). Comme existent pour Gracq une littérature de *rupture* et une littérature de *continuité*, il existe une lecture de rupture (celle des rejetés) et une lecture de continuité. La préférence de Gracq va à la seconde, évidemment, qui permet de saisir, non pas mentalement, mais émotionnellement, la totalité de l'œuvre :

« Qui niera que la multiplicité des relations [...] établies entre les divers éléments d'un ouvrage de fiction en constitue la richesse? Seulement tout est dans le courant qui passe à travers les innombrables conducteurs... » (ELEE p.111); et encore : « Le refus de toute séparation, l'impérialisme du sentiment global, qui font de toute lecture vraie d'un roman une totalisation indistincte, y amènent à prévaloir très généralement, sur le plaisir intellectuel de la compréhension, qui disjoint, la jouissance fondamentalement unitaire qui naît de l'écoute d'une symphonie » (ELEE p.112).

Ainsi le lecteur doit-il s'abandonner sur la pente secrète du texte (dont le fameux *sujet* fait partie), avec une volonté de ne pas s'arrêter, de ne pas revenir en arrière : « Pour chaque lecteur [...] il y a un trajet à travers le livre et en fait il n'y en a qu'un » (ELEE p.111). Et si on y gagne cette *vitesse* que désire Gracq, si le défilement des possibilités apparaît étourdissant au lecteur, il n'aura qu'à fermer les yeux : « Le courant de la lecture, aveuglément, parmi tous les embranchements que lui présente un livre, suit les fils à plus grande section » (ELEE p.111).

La lecture, dans cette optique, « est celle qui se montre capable de suivre ce courant sans s'en laisser distraire, et peut-être d'y conjoindre la compréhension et le plaisir; une compréhension qui ne rimerait pas alors avec analyse mais qui viserait une totalité de l'œuvre, branchée sur l'impression plénière qu'elle produit. C'est la *continuité* de la lecture que souligne donc, au premier chef, Julien Gracq » (Piégay-Gros p.204).

Mais pourquoi de telles instructions? Le texte cacherait-il quelque chose? Pourquoi ne pas s'immobiliser pour voir? Il y a dans cette *vision* première de la lecture un message lancé au critique.

## 2.2 - Le tiers bien-disant

L'abandon dans la lecture encensé par Gracq cache une suggestion faite au critique : il doit être *transporté* par le livre : « Au fond, le grief majeur de Gracq à l'égard de la critique, c'est sa frigidité, ou son détachement, l'impression qu'elle donne de s'occuper de quelque chose qui ne la concerne pas vraiment, qui n'a aucune chance de la

*modifier* » (Berthier p.50). Cette froideur empêche l'exégète de trouver la pente du texte; c'est presque dire celle de la rêverie.

Il s'agit bel et bien de le faire un peu plus *simple* lecteur, et un peu moins analyste. Le critique dans l'*emportement* suggéré ci-haut pourra saisir la globalité de l'ouvrage, se sentir impliqué en lui. Le tout n'est pas sans rappeler l'expérience augustinienne de la lecture, où, selon une certaine vision herméneutique, « le chemin qui mène à la *vérité du texte* doit toujours être celui qui conduit aussi à la *vérité de soi* » (Piégay-Gros p.184). La lecture comporte donc une implication du lecteur qui, lâchant le frein, accepte de prendre les risques inhérents au chemin du texte. Le critique, pour comprendre un tant soit peu, doit se laisser emporter, s'investir... et aimer.

Car le parcours d'un livre suppose un certain attachement. Dès lors que le critique s'abandonne, lit comme le simple lecteur, l'émotion reprend le dessus. Aussi est-ce d'un critique amoureux dont parle Gracq, qui aborde le livre avec « l'amour parallèle et lucide d'un tiers bien disant » (ELEE p.178). L'amour, ici, ne rend pas aveugle.

### **2.2.1 Changement de cap**

Mais bientôt naissent les paradoxes. Car après avoir mis en doute le dépeçage du texte et encensé sa globalité, Gracq permettra à la critique une certaine forme d'analyse qui, à première vue, ira à l'encontre de ses volontés.

Ainsi, à partir des postulats d'abandon et d'amour, le critique, le lecteur, s'il le doit malgré tout, devra « creuser le texte » d'une manière bien précise. Après le parcours d'un souffle, dans la lecture, c'est le carottage du texte qui primera, dans son analyse : « Seules, presque toujours, en matière d'analyse littéraire, me convainquent par leur justesse immédiate les remarques qui naissent d'une observation presque ponctuelle [...] un impressionnisme à multiples facettes » (ELEE p.179). Tout fonctionne comme si Gracq donnait, puisqu'on ne peut l'éviter, ses conseils sur la manière d'analyser; manière qui, convenons-en, est à mille lieues des « vastes ambitions volontiers affichées par les tenants d'une textologie pure et dure » (Berthier p.48), très loin, en somme, des approches universitaires.

Mais pourquoi un tel surgissement, celui d'une possibilité d'étude du texte, après maintes incertitudes?<sup>15</sup> C'est que pour Gracq malgré le *plaisir* vécu par le simple lecteur (ajoutons à cela, chez le tiers bien disant, une *compréhension* totale du texte) le modèle reste incomplet – il faut écrire sur ce qu'on lit, rendre compte de l'agir du livre sur nous. Ainsi, les modes d'analyses vantés par Gracq visent peut-être un peu à faire du critique un écrivain, avant tout; mais la métamorphose ne sera jamais aussi complète que l'exige le modèle.

Il ne suffit pas au critique de gloser, guidé par les recommandations gracquiennes, car « écrire – comme la critique – sur ce que les autres ont écrit, c'est l'érotisme de l'eunuque » (Berthier p.47). C'est la passion passive, donc, celle du voyeur.

### 2.3 - Le lecteur écrivain

C'est que la critique a ses limites et doit être ramenée « à un juste exercice » (Berthier p.47). Certes, elle peut dire « aimé/pas aimé », trier, comprendre un *sujet*, un thème, suivre amoureusement le courant d'un livre et rendre compte de cette expérience. Mais le fait est simple : « le critique-écrivain est mieux armé que celui qui ne s'est jamais lancé dans l'aventure de la fiction, parce que lui, au moins, n'est pas dupe, il sait où gisent les véritables difficultés, il peut apprécier en connaisseur les ruses, les réussites ou les débâcles... » (Berthier p.49). Conséquemment, le critique-écrivain est plus à même de s'impliquer dans le texte, d'avoir une approche amoureuse, d'en être ému.

Mais à ce niveau, aussi, Gracq amène quelques restrictions. Usant, là encore, d'antimodèles, il s'en prend à certains types de critiques-écrivains. Valéry, par exemple, à qui il reproche de faire le *contremaître* :

« Les réflexions de Valéry sur la littérature sont celles d'un écrivain chez qui le plaisir de lecture atteint à son minimum, le souci de vérification professionnelle à son maximum. Sa frigidité naturelle en la matière fait que, chaque fois qu'il s'en prend au roman, c'est à la manière d'un gymnasiarque qui critiquerait le

---

<sup>15</sup> Nous croyons que le texte fournit ici un espace à la lecture sceptique. Ainsi, les tiraillements réguliers qui se tissent dans le lecteur obvie, bien que souvent réconciliables, permettraient à certains lecteurs empiriques de douter de sa validité, de le refuser et d'enclencher une autre lecture. Nous y reviendrons dans le second chapitre.

manque d'économie des mouvements du coït [...] les modestes réquisitions du lecteur [...] l'ingestion de la chose écrite n'est jamais abordée par lui, et on dirait qu'il ne s'est jamais trouvé en situation de consommateur, mais seulement de vérificateur des denrées et de contrôleur des poids et mesures » (ELEE p.113)

Car pour Valéry, comprendre, « c'est accepter que le texte résiste » (Piégay-Gros p.201). Le roman, selon lui, habituerait le lecteur à la lâcheté. Construction faite de facilités et de séductions, il conduirait à un relâchement de la lecture qui, en définitive, permet une *fâcheuse identification à l'auteur*.

Voilà tout ce que Gracq rejette. Le critique-écrivain Valéry, bien qu'il *en soit*, aborde la littérature sous le mauvais angle. Nous le voyons de plus en plus, la lecture du cœur pour Gracq est essentielle, la séduction (peu importe qu'elle doive passer par la *facilité*; n'est-il pas amateur de Verne, de Dumas?) et même, l'identification à l'auteur.

Et c'est vers cela que Gracq pousse son lecteur obvie : un lecteur-écrivain, de préférence, mais pas n'importe lequel – qui s'inscrit, est-ce trop dire, à l'opposé de Valéry, qui glose passionnément, qui se laisse séduire par l'œuvre dont il traite. Nous ne serons pas surpris de trouver au bout de cette conformation d'un lecteur, Gracq lui-même. Après tout, « l'impressionnisme à multiples facettes » ne formule-t-il pas « la meilleure définition de sa propre critique? » (Berthier p.48). Rappelons notre observation basée sur les déclarations de Perelman : le modèle de Gracq est flou parce qu'il est *déjà* disséminé un peu partout dans le texte, en chaque parcelle d'informations – c'était peut-être lui, depuis le début.

## 2.4 - Résumons

Le cheminement vers le modèle de Gracq se résume. Dénonçant d'abord certains antimodèles, il forge à contrario son lecteur obvie. Ce dernier sera tissé parcimonieusement en trois étapes ou fonctions exposées simultanément : le simple lecteur, le tiers bien disant et le critique-écrivain. De cette présentation tourbillonnante naîtront certains paradoxes apparents, principalement celui d'une lecture globale suivie d'une acceptation d'approches ponctuelles. Cette bizarrerie paraît réconciliée en trois

temps. Tout d'abord, les analyses proposées par Gracq sont loin de celles effectuées dans l'empyrée universitaire et doivent tendre vers une totalité. Ensuite, elles ont pour but de faire du critique un écrivain, ce dernier comprenant mieux selon Gracq ce qu'est la littérature et surtout, d'introduire le lecteur idéal : le critique-écrivain qui connaît le fonctionnement profond de la création. Or, nous soulevons ici cette hypothèse, en amont des trois suggestions réconciliatrices proposées : ces apparents conflits du discours, ces *grincements* octroieraient, au cœur même de la formation par Gracq du lecteur obvie, un espace où pourra se loger une lecture sceptique, résistante au *modèle*. Nous creuserons ce paradoxe (et d'autres) sous un regard sceptique dans notre deuxième chapitre.

Finalement, nous avons remarqué que Gracq apporte des restrictions, et ce, jusque dans le modèle du critique-écrivain. Rejetant entre autres Valéry, il dirige son modèle vers lui-même. Aussi, assisterons-nous constamment à une permutation entre Gracq et le lecteur obvie, les deux se confondant parfois. D'auteur il deviendra lecteur (nous aurions dû observer le titre plus attentivement...) et mettra en application sa façon de faire. Lassé de dire, on montre *comment faire*; l'acte suit la parole.

### **3-Prêcher par l'exemple**

Quoi de plus convaincant qu'une démonstration? Conséquemment, *En lisant en écrivant* présente plusieurs fragments dans lesquels Gracq effectue lui-même diverses lectures. Celles-ci, il va de soi, s'accorderont avec les propositions gracquiennes énoncées plus haut. Ainsi, Gracq expose certaines lois du romanesque, mais « jamais d'un point de vue surplombant et totalisateur », et si « il y a même de fortes chances pour que se dégage de ce constat l'existence de quelque chose dont on peut poser la validité sous forme d'une règle d'application plus vaste [...] il ne saurait être question de la raidir en diktat... » (Berthier p.127). Bref, l'auteur, en même temps qu'il explique son modèle, le met en application. Ce procédé parallèle vient évidemment renforcer les affirmations de Gracq puisqu'il démontre à quel point sa vision de la lecture est légitime et applicable, comment sa manière de lire peut être *parlante*.

Évitant le piège d'une simple resucée, nous observerons en ces lignes quelques-unes des lectures illustratives de Gracq. Ces dernières se diviseront en deux modes distincts : d'abord les macrolectures, dans lesquelles Gracq commentera un livre complet, l'œuvre entière d'un auteur pour en dégager les grandes lignes de force; puis les microlectures, ces analyses ponctuelles dont traitait Gracq<sup>16</sup>, où sera plutôt annoté un extrait, une phrase.

### 3.1 - Macro-lectures

Observons un premier type d'illustrations, dont les instructions semblaient plus haut s'adresser au simple lecteur, voire à un tiers bien disant. Nous tâcherons en chacune de ces lectures, centrées autour d'auteurs déterminants pour Gracq, de dégager deux aspects : 1- certaines lois soulignées par Gracq, habitant l'œuvre interprétée, et qui rejailliront sur sa vision de la lecture 2- la manière dont Gracq lira, la tournure de ses analyses, ses préférences *d'abordage*.

#### 3.1.1 Balzac : l'éden

Balzac, nous dit Gracq, c'est celui qui livre en gros. Sa plume charroie une idée de massivité : « ... quel corpus de la brocante universelle pourrait rivaliser avec la gigantesque friperie, avec la colossale foire aux puces [...] de la *Comédie Humaine*? » (ELEE p.23). Tout nous est donné, toutes les trouvailles et tous les mots, sans méfiance : « ... il s'offre en quelque sorte au diagnostic dans un état de "pureté" absolue : Balzac, c'est l'ingénu intégral devant la chose littéraire... » (Berthier p.128). Gracq est clair : « c'est vraiment l'état édénique du romancier, c'est un romancier d'avant la faute » (Berthier p.129). L'écriture de Balzac exprime donc une confiance inégalée dans le roman; il *jette* tout sur la page, lui avec. Ce laisser-aller amène certes son lot de scories : « Je suis surpris [...] des écarts de qualité de cette production de fournisseur... » (ELEE

---

<sup>16</sup> Voir section 2.2.1.

p.22)<sup>17</sup>, et davantage : « Le Balzac *standard* ne me cause plus à le relire qu'un plaisir modéré » (ELEE p.22). Mais malgré tout, et puisque Balzac s'y lance, le lecteur doit se sentir happer par le roman, doit refléter dans son abord même du texte, l'approche de Balzac : « ce qui explique qu'entraîné dans cet irrésistible et contagieux mouvement d'optimisme verbal, on ne fasse pas le détail, on lui passe tout » (Berthier p.129).

Gracq excuse donc les faiblesses de l'auteur, il enjoint de *fermer les yeux* (même s'il avoue ne plus le faire lui-même) comme le fait son lecteur obvie<sup>18</sup> devant les imperfections de la pente et de se laisser *glisser* – notre vitesse nous épargnera les douleurs :

« ... aucun roman isolé de Balzac peut-être ne *tient* tout à fait [...] le coup de génie de la Comédie Humaine [...] permet, tout comme l'interconnexion d'un réseau électrique, de mobiliser le potentiel d'un secteur romanesque éloigné au service d'un récit qui languit ou qui *flanche*, et, de fait, le miracle de cette œuvre formellement si inégale est que tout sentiment de passage à vide y disparaît le plus souvent à la lecture [...] le tout ici ne commande pas seulement à la partie, il vient colmater ses déficiences, instantanément » (ELEE p.39-40).

Pas de chichis, donc; Balzac doit être lu comme il a écrit : en bloc. Il faut se fier à « l'effet transfigurateur de [...] la masse, grâce auquel s'abolissent les faiblesses ponctuelles au profit du fonctionnement du tout » (Berthier p.132). Il faut oublier les analyses pointues, abandonner « la scrupuleuse pesée au trébuchet » (Berthier p.134) et choisir plutôt une « avancée instinctive » (Berthier p.134).

Ainsi le lecteur doit se mouler au texte, ne pas le forcer. En fait, Gracq demande de lire Balzac en l'imitant. De même les lectures gracquiennes de Balzac relèvent-elles « d'une saisie à vol d'oiseau plus que d'une étude à la loupe » (Berthier p.133). Les réflexions sont larges, embrassant la vastitude de l'œuvre pour en tirer le mouvement global, le souffle cardinal; la critique est esquissée à grands traits, selon les recommandations du lecteur obvie.

---

<sup>17</sup> Et la citation continue ainsi, plaçant entre parenthèses un subtil commentaire : « ... (écarts sur lesquels Alain autrefois, par piété, nous entraînait à fermer les yeux)... ». Recommandation que Gracq fait aussi à son lecteur, et ce, malgré cet aveu discret (d'ailleurs calé entre parenthèses, comme soulignant un sous-texte) montrant qu'il ne ferme plus les yeux. Nous voyons là un autre *accrochage*, indice pour un lecteur sceptique, et possiblement exploité.

<sup>18</sup> Voir section 2.1.

Que retirer, en définitive, de Balzac? Que confirme, qu'apporte au modèle de Gracq sa lecture? Il apparaît que se trouvent réaffirmées en celle-ci les idées de globalité de la lecture, de *vitesse* nécessaire à l'appréciation, de gommage des défauts qui peuvent trahir l'œuvre et son plaisir. Mais aussi, et surtout, surgit la proposition d'une lecture épousant le caractère de l'écriture balzacienne, la mimant en quelque sorte. Le lecteur doit se fondre au texte pour en retirer l'essence; une lecture mimétique, en somme.

Est-ce semblable pour les autres cas étudiés par Gracq? Voyons maintenant la lecture que fait Gracq d'un auteur qu'il juge diamétralement opposé à Balzac : Proust.

### 3.1.2 Proust : Sodome

Proust, pour Gracq, c'est l'anti-Balzac. Son œuvre se situe dans le détail. Exerçant cette volonté d'observation mimétique révélée dans la section sur Balzac, Gracq, dans ses premiers commentaires sur Proust (*Lettrines, André Breton*), s'attarde à décrire ces « miracles de détail », cette « collection de minuscules bijoux ponctuels » (Berthier p.137), le « crépitement ininterrompu du détail trop rendu, trop éclatant » (ELEE p.78). Mais cette manière de lire pèse bientôt à Gracq. Le constat est simple : on ne peut aborder Proust que « la plume à la main »<sup>19</sup>. Tout se passe comme s'il y avait dans l'œuvre l'obligation d'un lectant<sup>20</sup>; il faut incessamment s'arrêter devant « une foisonnante richesse sémantique que le lecteur se voit convié à démêler » (Berthier p.138). L'intérêt du livre s'en trouve ainsi porté uniquement sur le plan intellectuel, ce qui, pour Gracq, trahit le romanesque. Autant dire qu'une lecture-en-progression de Proust paraît impossible; toute spontanéité est chez lui refusée. Conséquemment, la lecture ne peut gagner cette *vitesse* chère à Gracq : Proust paralyse l'action balzacienne « au profit d'un sur-place analytique » (Berthier p.139).

---

<sup>19</sup> Julien Gracq, *Lettrines*, Paris, Éditions José Corti, 1967, p.86.

<sup>20</sup> Citons l'efficace résumé de Vincent Jouve à ce sujet, dans *La lecture* p. 34 : « Michel Picard, dans *la lecture comme jeu*, propose de repérer dans tout lecteur trois instances essentielles : le liseur, le lu et le lectant. Le liseur est défini comme la part du sujet qui, tenant le livre entre ses mains, maintient le contact avec le monde extérieur; le lu comme l'inconscient du lecteur réagissant aux structures fantasmatiques du texte; et le lectant comme l'instance de la secondarité critique qui s'intéresse à la complexité de l'œuvre ».

C'est à partir d'*En lisant en écrivant* que Gracq avoue franchement qu'il ne *colle* pas à Proust, que ses lectures de ce dernier, bien qu'enrichissantes, l'ont toujours laissé insatisfait. Aussi tâche-t-il de prendre un peu de *recul*, de réduire la quantité de ces analyses ponctuelles qui semblaient faites sur mesure pour Proust, et ce, afin de l'observer de manière plus globale. La critique mimétique chère à Gracq est ici abandonnée. Pourquoi? Parce que le plaisir n'y est pas (et toute critique, nous l'avons vu, doit s'accompagner d'inclination). Permettons-nous une digression à ce sujet.

C'est que la particularité mimétique du modèle gracquien semble ne s'appliquer qu'à ce que l'on aime, *idiosyncraticquement* – on n'a pas à imiter ce qui nous déplaît. Ainsi, une œuvre dont les conformations impliquent une application désagréable, pour le *lecteur*, de la particularité mimétique du modèle, peut être abordée autrement. C'est donc à l'auteur de nous faire l'imiter, de nous engager à l'étudier avec passion, et non pas seulement froidement, c'est-à-dire d'activer cette loi facultative en nous faisant *tomber sous le charme* – loi facultative, certes, mais dont l'atteinte est l'ultime but de la lecture.

Nous voyons encore dans la dérogation de Gracq un accroc *de plus*, l'espace d'une autre lecture : le lecteur sceptique est posé devant un Gracq qui lit malgré l'absence de cœur, pose d'intéressantes observations sur Proust, même en l'absence d'inclination. La tiraillement, évidemment, s'atténue derrière le rideau d'une approche de Proust se fondant parfaitement à son modèle premier : en ce que Proust se veut l'opposé de Balzac, que Gracq lit globalement en retirant de l'auteur de grandes lignes directrices et applique un « impressionnisme à multiples facettes » qui, certes, s'accorde avec l'approche du lecteur obvie. Mais arrêtons-nous pour l'instant : notre but ici n'est que de montrer en quoi la lecture gracquienne de Proust illustre son lecteur obvie, et ce, bien qu'il paraisse le contredire simultanément, laissant un jeu à la lecture sceptique.

Est donc absent chez Proust ce *lâchez tout*, ce décollage obligé, cet abandon à la lecture, à sa globalité et sa progression, présent chez Balzac. Aussi, Proust n'atteint pas intimement le lecteur : son œuvre est « ligotée à son époque et à sa place, incapable de s'en démailloter pour venir nous rejoindre... » (Berthier p.143). Il y a chez lui un engluement, provoqué par l'expansion du détail qui paralyse le lecteur, une errance et une retenue incapable d'une essentielle « projection vers l'avenir » (Berthier p.143). L'artimon proustien est mal étarqué, le navire reste en rade : « la seule chose que Proust

ignore, c'est le mouvement [...] pas un instant, pour le lecteur, cette voile hissée n'a pris le vent » (ELEE p.108).

Comment résumer l'apport au lecteur obvie d'une lecture de Proust? Par l'insuffisance, surtout; c'est que Proust manque de Balzac. Il n'a pas son entrain, sa naïveté, sa pente raide en route vers la fin. Plutôt, il a « méconnu la nature foncièrement dynamique de la narrativité » (Berthier p.148), il a ralenti au maximum la course du lecteur; on lit Proust comme on remonte un raidillon. Toutes ces « insuffisances » proustiennes postulent un lecteur qui cherche de son côté le mouvement, l'aisance narrative, l'expérience émotionnellement vécue et non pas obligatoirement intellectualisée – il veut tenir le livre à deux mains, pour s'accrocher sous la *vitesse*, et non pas devoir *faire son stop* à chaque paragraphe, une plume dans la main, un signet dans le livre. Il veut lire un livre *coulant*.

Et que dire de la manière dont Gracq lit Proust? D'abord éminemment ponctuelle, son approche se modifie clairement avec *En lisant en écrivant*, et devient plus globale. C'est que Proust imposait à Gracq une lecture contraignante, désagréable. Malgré l'application *mimétique* d'analyses ponctuelles, Gracq ne prend pas plaisir à sa lecture. Aussi se permet-il d'abandonner cette approche. Certes Gracq contribue ainsi à promouvoir son lecteur obvie qui semble favoriser une lecture globale, thématique, repérant les grandes lignes, qui embrasse l'œuvre largement, favorise la continuité et le cheminement le long de sa principale artère. Mais aussi, souterrainement, il dénie son lecteur obvie, va à l'encontre de ce dernier si l'on considère qu'il lit malgré l'absence d'entrain, qu'il lit contre son cœur; incapable de suivre Proust, il s'accroche quand même à lui. L'imitation, découlant de l'amour, point central du modèle gracquien, est ici bizarrement abandonnée. Gracq affirme que Proust oblige son lecteur à le lire d'une certaine façon, et pourtant Gracq en fait autrement. Appel secret à la dissidence? Reste que le sceptique pourra subodorer ici, encore une fois, l'indice d'un dysfonctionnement, d'un tiraillement inhérent au discours gracquien, et qu'il pourra exploiter. Nous y reviendrons dans le second chapitre.

### 3.1.3 Stendhal : Babel

Nous le devinons petit à petit, la question de rythme joue pour Gracq un rôle essentiel dans l'économie de la lecture. Il faut savoir « quand il convient de réduire la vapeur ou, au contraire, de lâcher à plein » (Berthier p.164). C'est que, malgré tout, Balzac n'est pas parfait : il va trop vite. La lecture qu'il exige essouffle invariablement; car « si dans toute lecture l'esprit du lecteur anticipe sur le texte, si le point focal de son attention se porte toujours un peu, et souvent beaucoup, au-delà des mots que l'œil enregistre, il n'y a pas de doute que ce décalage vers l'avenir » (ELEE p.165) s'emballer chez Balzac. Aussi, et ce afin d'éviter au lecteur de trébucher, le romancier a tout intérêt à choisir « la pédale douce » (ELEE p.128). Cette dernière, cependant, ne s'apparente pas à la stagnation proustienne – Proust, de son côté, va trop lentement. Il s'agirait donc de trouver le juste milieu, de ralentir Balzac et d'accélérer Proust.

Répetons-le, dans l'expérience du lecteur gracquien, « la vitesse acquise [...] compte pour presque tout » (ELEE p.191). C'est un tempo idéal que doit rechercher et recréer le lecteur, une vitesse maîtrisée, dans la descente, qui permet de prendre plaisir. C'est ce tempo que suggèrent à Gracq les romans de Stendhal. Ce dernier propose « un mouvement qui ne s'enraye jamais » (Berthier p.166), et qui, léger, demande au lecteur de partir sans transporter tous les *bagages* balzaciens. Chez Stendhal, on ne s'appesantit pas et, mieux encore, on change de vitesse selon les exigences du *terrain*, ce qui crée une « pulsation dynamique » (Berthier p.167). Balzac, c'est celui qui ne connaît que la cinquième, même dans les courbes; Proust, c'est celui qui reste en première, même dans les droits – tous deux risquent de faire *sauter le moteur* (narratif). Le lecteur se sent chez eux *balloté*, d'un côté avec plaisir, certes, et de l'autre avec malaise.

Rien de cela chez Stendhal, qui connaît bien la conduite d'une lecture, qui emporte son lecteur dans un « happement instantané » avec, comme dans *La steppe* de Tchekhov, « à chaque instant la conscience [...] comme engloutie par des images neuves » (ELEE p.197) – images que le lecteur a le temps de voir *comme il faut*, et sur lesquelles pourtant le texte ne s'attarde pas un roman durant.

Voilà donc le génie stendhalien : sa lecture est idéale. Gracq le lit pour nous dans l'allégresse et l'enthousiasme. Il l'érige, dans une approche globale et totalisante de son œuvre, en modèle de ce qu'un lecteur (son lecteur obvie) doit rechercher.

Bien que Stendhal use de l'embrayage, le risque est grand de faire grincer le mécanisme. Parce qu'il y a, au-delà de Proust, un anti-Stendhal : Flaubert. Avec lui, l'élan créateur, la liberté des routes commencent à fléchir (conduirait-on en ville?). D'abord, le tempo flaubertien, comme celui de Proust, est celui « d'un homme qui regarde par-dessus son épaule » (ELEE p.18); la lecture ici, de progression qu'elle était, « glisse progressivement à la ruminant nostalgique » (ELEE p.19). Ensuite, le mécanisme est incessamment entendu, le roman progresse par calcul : « tout rééquilibrage s'opère sur le mode de la soustraction [...] tout apport supplémentaire se paie d'un délestage opéré dans quelque autre secteur » (ELEE p.71). La phrase même se robotise : est omniprésent le « rythme de l'anapeste : brève, brève, longue » (Berthier p.176), et sa pente « est celle d'un maigre ruisseau dont le faible vouloir-vivre court inmanquablement se jeter dans une mare » (Berthier p.176). Flaubert, c'est déjà l'annonce du Nouveau Roman qui, avec la superposition de ses lignes de lectures, la défense de ses multiples interprétations, les rouages compliqués de sa narration, détruit l'élan de ce courant de la lecture qui « ne se divise pas » (ELEE p.111).

En outre, et enfin, les composantes du roman stendhalien sont parfaitement amalgamées « dans quelque chose de neuf qui les enrobe et les entraîne, comme le lisse et le *coulé* du bronze où sont venues se perdre [...] toutes les impuretés de ses éléments constitutifs » (Berthier p.161). Tout l'inverse d'un Huysmans, par exemple, qui comme Proust ne fait que dans les « beautés de détail » (ELEE p.46), propose « un échantillonnage de saveurs séparées qui explosent l'une après l'autre isolément contre le palais » (ELEE p.161).

Comment résumer l'apport au modèle gracquien d'une lecture de Stendhal? Celle-ci vient unifier les acquis d'une lecture de Balzac et de Proust, s'inscrit au centre des macrolectures comme la plus *plaisante* de toutes. Les approches souvent thématiques de Gracq (la ville, l'Italie), voire parfois biographiques, ramènent généralement au même point : la lecture se fait sans heurt, doit être agréable, doit trouver son rythme, ce dernier merveilleusement bien indiqué par Stendhal.

### 3.1.4 Résumons

Nous avons concentré nos efforts sur trois macrolectures gracquiennes : celles de Balzac, Proust et Stendhal. Nous avons observé comment Gracq encense chez Balzac une formidable *lancée* qui rejoint une volonté de lecture globale, totale et continue, excusant les petites imperfections, mais aussi une lecture qui *épouse* l'œuvre lue, devient en quelque sorte *mimétique*. Chez Proust nous avons remarqué une obsession pour les détails, un embourbement qui cloisonne la lecture dans un piétinement fâcheux, une progression constamment questionnée et consciente d'elle-même. Ici, le souci d'abord exprimé par Gracq d'une lecture mimétique est graduellement abandonné : partant d'approches ponctuelles paraissant plus adaptées à l'œuvre proustienne, on se rabat sur de vastes macrolectures. L'aveu est simple : Gracq ne *colle* pas à Proust.

Ainsi se camoufle, derrière un abord harmonisé au lecteur obvie (en ce que la lecture se fait *néanmoins* de manière globale, dégage les grandes lignes thématiques de l'œuvre proustienne, pratique un « impressionnisme à multiples facettes »), un déni de l'approche mimétique. Ce déni est autorisé, en quelque sorte, par un *manque de plaisir*<sup>21</sup>. Enfin, nous avons identifié chez Stendhal l'idéal de la lecture. Le rythme y est parfait, situé entre Balzac et Proust; le lecteur obvie gracquien y trouve son paragon, l'objet de sa recherche.

Les macrolectures, toujours, se sont attardées aux grandes lignes thématiques, stylistiques ou biographiques d'œuvres souvent immenses, et ce, afin de rapporter le tout au *modèle de lecteur* gracquien, d'en préciser certains appétits, certains dégoûts.

## 3.2 - Micro-lectures

Les microlectures gracquiennes paraissent de prime abord être des incongruités dans le système de lecture proposé par Gracq. Nous l'avons souligné, au travers d'une volonté d'embrasser largement les œuvres surgit soudainement un désir (ou une acceptation) d'analyses pointilleuses qui, jusqu'à un certain point, délitent la si précieuse

---

<sup>21</sup> Et permettra au lecteur sceptique, nous le verrons dans la tension tissée entre lecture globale et ponctuelle, de lire une inconséquence et de discréditer le lecteur obvie.

totalité des textes. Il nous apparaissait déjà que ces microlectures sont concédées *puisqu'il le faut bien* à une classe précise de lecteur, très souvent le lecteur-écrivain, qui tôt ou tard est obligé d'effectuer un tel travail. Quelles conséquences cette apparente concession a-t-elle sur le lecteur obvie? Les instructions prodiguées par Gracq en ce qui concerne macro et microlectures sont-elles dissemblables, les exemples qu'il expose se détachent-ils des lois premières du modèle de lecteur? Nous verrons brièvement comment Gracq lit de manière rapprochée, comment ces lectures viennent en apparence étayer le lecteur obvie, et ce, en dépit du fait que leur existence soit pour un éventuel lecteur sceptique l'indice d'une duplicité du message gracquien.

Si les instructions initiales des microlectures sont différentes de celles régissant les macrolectures, leurs résultats sont cependant souvent semblables. Isolant une phrase, un paragraphe, Gracq l'utilise comme tremplin vers une conclusion globale, s'appliquant à l'œuvre entière. Il en va ainsi pour Balzac, Flaubert et Stendhal, par exemple.

### 3.2.1 Trois cobayes

Dans Balzac, avec qui Gracq encourage une lecture globale inscrite dans une volonté de mimétisme<sup>22</sup>, on s'essaie rarement à la microlecture. Néanmoins, Gracq cite aux pages 38 et 39 d'*En lisant en écrivant* un paragraphe entier de *La femme de trente ans*. Ce seul passage de la Comédie Humaine, nullement décortiqué (simplement plaqué en tant qu'exemple avec lequel le lecteur doit se débrouiller) est supposé appuyer les affirmations subséquentes de Gracq, soit qu'« aucun roman isolé de Balzac peut-être ne tient tout à fait... » (ELEE p.39), lui permet ensuite de traiter de « l'interconnexion romanesque généralisée [...] de la Comédie Humaine » (ELEE p.40) et, enfin, « des vertus de la mise en relations globalisée » (ELEE p.40). L'extrait, donc, sert à propulser l'analyse vers une lecture à grande échelle, lecture dont nous avons déjà rendu compte antérieurement. Ici, l'apparence d'une microlecture cache bel et bien une macrolecture – il semble impossible, chez Balzac, de faire autrement.

Mais il y a plus flagrant encore. Si dans l'exemple ci-haut cité un constat global est possible à partir d'une microlecture, la plupart du temps les microlectures se trouvent

---

<sup>22</sup> Voir section 3.1.1.

éparpillées en divers fragments complètement séparés les uns des autres, permettant à chaque fois une conclusion qui se rapporte à un constat global porté *précédemment* sur l'œuvre. Dans le cas de Flaubert, le passage invoqué se résume à quelques lignes (p.79-80). À partir d'une description de paysage, Gracq effectue une comparaison à Balzac et confirme le reproche fait plus tôt à Flaubert (page 76) voulant que sa lecture soit lourde, saccadée, *tuante* : « La syntaxe pesamment retombante de Flaubert, qui plombe sa phrase et l'empêche de s'aïler jamais [...] il y a cent fois plus de vie pour moi dans *Les misérables* » (ELEE p.80). Ici, donc, le texte rapporte une description à la globalité de l'œuvre flaubertienne; l'analyse ponctuelle ne sert qu'à se hisser vers une observation faite *de haut*, voire à certifier à l'aide du microscope (mais rapidement, en ne jetant qu'un coup d'œil, en n'ajustant pas) ce que la longue-vue nous avait déjà révélé.

Le processus est semblable chez Stendhal. Les microlectures viennent s'inscrire dans l'entièreté de l'œuvre. Par exemple, une étude de l'utilisation de l'adverbe « fort » (page 69) et de l'adjectif « sublime » chez Stendhal permet de dégager une loi globale « prodigué[e] dans ses romans », celle d'un « clin d'œil complice » qui entretient la connivence, la complicité, fait aimer l'écrivain, du moins sa lecture, rend intime son expérience<sup>23</sup>.

Le phénomène est identique chez ces auteurs qui ne sont pas sujets à une macrolecture récurrente et massive (Valéry; p.162, Rimbaud p. 164, Radiguet p. 190, ainsi que plusieurs passages de la section intitulée *Lectures*). Prenons Huysmans, entre mille, dont Gracq examinera les marqueurs de transition, scandée en ritournelle, ce qui le poussera à conclure globalement que « ses livres ressemblent à un édifice de pierres rares fracassé par un séisme » et que « tout le mouvement lié et souple du discours qui anime un livre, lui donne une pente [...] s'est chez lui figé » (ELEE p.210). Un simple « en somme » extirpé de Huysmans permet donc de concrétiser le jugement global porté sur son œuvre. Mieux encore, à la page 211, la relecture de la préface de *À rebours* entraîne Gracq vers Baudelaire, puis vers une tranche de vie autobiographique se rapportant à une

---

<sup>23</sup> Il est d'un intérêt particulier que l'adverbe et l'adjectif étudiés soient placés en italique dans le fragment gracquien. Si les susdits termes trahissent chez Stendhal la connivence, le clin d'œil moqueur, le signe fait au lecteur, il semble en aller de même pour l'italique chez Gracq. Il y aurait donc, dans cette étude ponctuelle de Stendhal, la révélation globale d'une règle qui jalonne l'entièreté de l'œuvre; mais aussi un signal de Gracq, comme un écho de son propre procédé, l'italique, qui désignerait une collusion avec le lecteur. Davantage, sous l'œil sceptique, ces italiques pourront devenir des points de doute de la pertinence du lecteur obvie. Nous y reviendrons.

entrevue radiophonique donnée en 1968. Ainsi, la microlecture permet une fois de plus le retour à la globalité, celle-ci se prolongeant cette fois plus loin encore, dans l'intertextualité, le biographique, voire l'autobiographique.

### 3.2.2 Deux accros

La présence de ces microlectures, nous l'avons dit, paraît superflue. Elles ne viennent qu'enclencher ou corroborer les lectures plus larges du lecteur obvie. Or, le fait même qu'elles soient évoquées, puis illustrées par Gracq malgré le malaise qu'elles insèrent dans le système gracquien, peut mettre la puce à l'oreille du lecteur sceptique. Tout se passe comme s'il tentait de régir ces lectures aussi, de montrer que celles-ci doivent toujours se rapporter à la lecture privilégiée, la globale, la générale.

Ces microlectures effleurent souvent une infime parcelle d'œuvres immenses. Les conclusions globales qui en sont tirées impliquent une connaissance étendue des textes des écrivains commentés. Les lectures de Gracq s'attardent sur un passage jugé représentatif; c'est au lecteur de connaître le reste de l'œuvre, et ce, afin de peser le bien-fondé de l'analyse de Gracq. Les microlectures font d'ores et déjà appel, dans leur principe même, à un lecteur qui a lu ce que lit Gracq, qui connaît quelque peu la littérature, qui n'est certainement pas *si simple lecteur*. À qui donc s'adresse Gracq? Nous reviendrons sur le problème de l'auditoire, que pourra relever le sceptique.

Ainsi l'existence même de ces micro-lectures, et ce bien qu'elles viennent en apparence soutenir la lecture globale, nous apparaît laisser un espace à quelques questionnements qui pourront aiguillonner une lecture sceptique.

## 4-Conclusion

Nous avons vu comment Gracq au fil du texte instaure « le modèle fascinant de son propre lecteur »<sup>24</sup>, érige une proposition omniprésente qui confronte le lecteur empirique à une certaine manière de lire. Cette dernière sera construite à l'aide de divers procédés.

L'antimodèle, par exemple, qui viendra formuler par la négative le *modèle de lecteur* gracquien. Rejetant critique journalistique et exégète diplômé, Gracq rabat la lecture vers une approche passionnelle du texte, vierge de grilles d'analyses et propose implicitement au lecteur de se libérer à la fois de la masse et de l'empyrée universitaire.

Or, cette libération, en somme, n'apparaît être qu'une couverture argumentative, en ce que Gracq parallèlement et de manière continue publicise dans *En lisant en écrivant* une lecture souhaitable perpétrée par un lecteur obvie. Celui-ci devra savoir céder à la pente du texte, abandonner sa lecture à sa guidance.

Gracq tisse son modèle en trois temps (simultanés). Décrivant d'abord l'attitude de *son* simple lecteur, il se permet ensuite d'aborder la lecture du critique puis, enfin, de pousser son modèle vers son idéal : le lecteur-écrivain. Mais pas n'importe lequel ! Car Gracq lui-même sera le parangon de cette attitude de lecture. C'est dire que Gracq érige son modèle pour venir parfois s'y substituer. Aussi n'aura-t-il aucun mal, par la suite, à exemplifier ce modèle en prêchant par l'exemple.

Ainsi, Gracq abordera lui-même maintes œuvres afin d'illustrer son approche. Se basant d'abord sur une première instruction de lecture (celle-là même indiquée plus haut, paraissait-il, au simple lecteur) Gracq proposera certaines approches globales d'auteurs célèbres (Balzac, Proust, Stendhal) desquelles il retirera appuis et confirmations de son modèle. C'est ensuite dans un second régime de lecture, des microlectures, que Gracq (paraissant s'adresser davantage au lecteur-critique) viendra peaufiner son lecteur obvie. Ce dernier, doit, dans l'analyse ponctuelle, découvrir les lois globales d'une œuvre et se rapporter, toujours, à sa totalité.

---

<sup>24</sup> Élisabeth Cardonne-Arlyck, « Lectrice de Gracq », dans Patrick Marot [dir.], *Julien Gracq 2 : un écrivain moderne*, Paris, Lettres modernes (La revue des lettres modernes), 1994, p.48.

Or, ce que nous avons résumé n'est en fait que la cohérence du modèle gracquien, aspect, s'il en est, parfois difficile à rendre puisque ce lecteur obvie est empli de contradictions apparentes. Ainsi, à chacun des trois stades de notre étude (antimodèles, modèle et exemplification) nous avons repéré certains *grincements*, certaines incongruités du système gracquien : ne citons en exemple que l'idée d'une lecture rejetant l'élitisme universitaire, mais qui pourtant rejette aussi la masse, et paraît faire partie d'une autre élite; ou encore cette volonté d'une approche globale de l'œuvre et, soudainement, l'apparition d'un régime de lecture ponctuel – enfin, ce désir énoncé avec Balzac d'un abord mimétique de l'œuvre étudiée, puis le rejet mal voilé de cette idée dans l'application proustienne.

Nous croyons que ces *incongruités* apparentes fournissent des espaces propices à nourrir une lecture sceptique, refusant le lecteur obvie. Celles-ci, en effet, permettraient à certains types de lecteurs empiriques, (pré)disposés à rejeter le modèle de Gracq, d'entretenir une approche du texte qui, par exemple, lirait une ironie dans certains passages gracquiens, des désaveux du lecteur obvie.

Un peu à la manière du lecteur empirique placé au-devant de la figure du narrataire, ce lecteur contesterait l'exposition du lecteur obvie, et se cantonnerait plutôt dans l'espace d'une lecture sceptique. Mais comment, dès lors, expliquer que tant d'exégètes de Gracq, des lecteurs pourtant avertis, soient tombés dans le piège d'un lecteur obvie mimant l'œuvre aimée, aient adopté le modèle de lecteur gracquien : « Devant certaines œuvres littéraires [...] la critique se doit d'être non expliquante mais mimétique – répétant différemment, en un autre texte littéraire, comme dans un reflet de miroirs, le texte originel. Il ne s'agit en somme que de demander au commentaire de n'être pas ailleurs que l'œuvre dont il parle »<sup>25</sup>. C'est que la séduction gracquienne, au-delà du style, est puissante – on n'échappe pas à certains de ces postulats (nous le verrons dans le troisième chapitre).

Mais enfin, posons maintenant devant le texte de Gracq notre hypothèse : celle d'un lecteur sceptique qui résisterait au lecteur obvie et à ses implications. Comment pourrait-il y parvenir, que risquerait de lui faire lire son état d'esprit? Certes, cette lecture

---

<sup>25</sup> Ariel Denis, cité par Mireille Noël, *L'éclipse du récit chez Julien Gracq*, Lausanne, Éditions Delachaux et Niestlé, 2000, p. 13.

sera fictive, ne fera que relever quelques-uns des dysfonctionnements que pourrait exploiter un lecteur enclin à résister aux propositions de Gracq, sans que ceux-ci soient nécessairement irréconciliables. Or, cette approche nous permettra en définitive de mieux comprendre, au-delà de son charme, l'évidence du message gracquien, évidence qui expliquerait en partie son pouvoir de persuasion, ses nombreuses conversions. Et si, notre commentaire jusqu'à maintenant n'était pas *ailleurs* que l'œuvre dont il parle (nous décrivions, après tout, ce que Gracq voulait), déplaçons-le.

## Chapitre 2 : Lecture et contre-lecture

### 1- Introduction

Fabre-Luce soupçonnait déjà, en 1973, la puissance d'une *doxa* gracquienne, affirmant que les textes de l'auteur étaient propres à déjouer plusieurs approches critiques, et ce, « en se prêtant avec une trompeuse complaisance aux lectures de type thématiques »<sup>26</sup>. Il suffit d'ailleurs d'observer l'état de l'exégèse pour constater son homogénéité et sa fidélité aux préceptes favorisés par Gracq. Le fait est simple : plusieurs lecteurs sont séduits par ce que nous avons appelé plus haut le lecteur obvie. Une virtuosité argumentative se retrouve dans les pages gracquiennes qui fait adopter une certaine vision de la littérature, transforme et modèle souvent ceux qui s'y frottent.

Mais, est-il pensable qu'un lecteur résiste à cet appel? Nous tenterons de concevoir en ces pages une lecture résistante au propos gracquien, puis aborderons quelques-uns de ses refus possibles (provenant majoritairement d'incompatibilités) et de ses errances lectorielles (concevables, entre autres, dans un abord ironique du texte). Cette approche nous permettra dans le troisième chapitre de mieux comprendre, au-delà du style, l'efficacité des propositions gracquiennes et les raisons probables de tant de conversions. Suggérons donc un double travail.

#### 1.1 - Notre hypothèse

Nous avons vu dans le premier chapitre comment le discours met de l'avant une manière de lire, suggère une approche du texte et en vient à tisser un parangon de lecteur. Il s'agira maintenant pour nous, dans un premier temps, d'approfondir non pas principalement les caractéristiques de ce lecteur obvie, mais bien quelques méthodes

---

<sup>26</sup> A. Fabre-Luce, cité par Mireille Noël, *op. cit.*, p. 18.

(argumentatives, rhétoriques) utilisées par Gracq afin de faire accepter diverses propositions par le lecteur empirique.

Or, il va de soi que le lecteur obvie et les allégations qui l'engendrent s'attaquent à certaines visions de la lecture, dénoncent certaines façons de lire. Cette tentative gracquienne de suggérer à son lecteur une manière de voir, de le convaincre du bien-fondé du lecteur obvie, de proposer une vision à laquelle tant de lecteurs empathiques se laissent gagner, peut paraître, aux yeux d'un lecteur dont les croyances sont visées, une critique discutable. Conséquemment, il est possible de concevoir que certains lecteurs réels, ne partageant pas les conceptions gracquiennes, se refusent d'adhérer à ce « modèle de lecteur »<sup>27</sup>.

Notre hypothèse pose donc un bassin de lecteurs réticents devant les affirmations gracquiennes et le lecteur obvie qu'elles forgent. Ces lecteurs seront (pré)disposés, jusqu'à un certain point, à résister au texte littéral, à enclencher une lecture *défensive*, que nous nommerons la lecture sceptique (par opposition à l'empathique qui approuve).

Davantage, une part de ces sceptiques pourra « trouver » au cœur même du discours une source de légitimation de sa position. Celle-ci se verra corroborée par les failles et les paradoxes (esquissés en premier chapitre) du lecteur obvie. Cette lecture sceptique, petit à petit, trouvera dans *En lisant en écrivant* un espace où se nicher (souvent ironique), et justifiant son cheminement – c'est que le texte, avant tout, donne du *jeu* à un tel parcours, et le maintient.

Nous soulèverons et étudierons donc l'hypothèse d'un semblable *mouvement* de lecture. Quelle utilité? Notre supposition nous permettra tantôt de cerner davantage le charme gracquien, la raison de son influence, et ce, même dans le domaine « objectif » de la critique. Mais pour l'instant, contentons-nous de proposer une étude de l'argumentation et, parallèlement, un refus de celle-ci, provoquant un autre *effet* de lecture.

---

<sup>27</sup> Sans vouloir tomber dans la sociologie de la littérature, il est intéressant de noter que ELEE (1980) est paru à une époque où trônaient encore Nouveau Roman et structuralisme. Dans cette optique, le texte se conçoit clairement comme une réflexion lancée contre les notions dominantes du monde littéraire, lancée, aussi, contre une pléthore de lecteurs ayant adopté certaines positions critiques et littéraires pro-structuralistes, enfin, contre tout un groupe prépondérant enclin, peut-être, à se cabrer devant le lecteur obvie posé ici par Julien Gracq, enclin donc à opérer cette lecture sceptique que nous proposons. Nous y reviendrons dans le troisième chapitre.

## 1.2 - Le lecteur sceptique

Nous avons identifié dans le premier chapitre quelques *craquèlements* du système gracquien, quelques propositions s'y intégrant difficilement, ne *collant pas* au lecteur obvie. Celles-ci, croyons-nous, permettent la naissance d'une interprétation déviante, d'une lecture récusant une simple empathie pour le lecteur obvie et se posant plutôt à l'encontre de celui-ci, dans une lecture sceptique. Expliquons notre supposition : placé devant la tentative gracquienne de le convaincre d'adhérer à un modèle, le lecteur empirique peut très bien refuser de s'y mouler. Dès lors, il est envisageable que certains de ces résistants entre en « lutte » contre le lecteur obvie, « trouvent » dans le texte des dysfonctionnements, des accrocs qu'ils s'approprient dans une lecture sceptique, cautionnant même leur refus et, au-delà, leur permettant de suivre un courant de lecture fantôme plus acceptable pour eux et que nourrirait le texte. Écrire des mots, c'est aussi fournir des armes à ses adversaires.

Ainsi, *En lisant en écrivant* octroierait assez de *corde* pour qu'un lecteur empirique puisse se détacher de sa proposition ouverte et le parcourir dans un démenti à ses yeux *légitimé* du lecteur obvie.

Légitimé, car le texte, en même temps qu'il adresse ses recommandations au lecteur empirique, l'exhortant d'adhérer à un modèle de lecture, renferme une succession d'aspérités argumentatives. Sous l'œil sceptique, ces aspérités pourront même être considérées comme des clins d'œil (stendhaliens, dirions-nous) accordant de l'*espace* à la consolidation d'une autre lecture. Ce sont ces irrégularités que nous souhaitons relever, et ce, afin de montrer comment le lecteur sceptique y trouve les raisons de sa déviance, le fil d'une lecture fantôme qu'il pourra croire plus sagace que celle du lecteur empathique.

La pensée de Riffaterre légitime jusqu'à un certain point cette démarche : « ...le texte est un "code limitatif et prescriptif". La spécificité du texte littéraire est qu'il contrôle son "décodage". Son lecteur doit se montrer docile, attentif à tous ses dysfonctionnements (ambiguïtés, obscurités, voire incohérences) [...] bien lire un texte littéraire ce sera rendre compte des multiples textes qui le constituent » (Piégay-Gros p.18). Et le lecteur sceptique croit lire mieux, trouver l'autre « message », non pas refuser la volonté gracquienne, mais bien en découvrir la *profondeur*.

### 1.3 - L'idée d'une lecture fantôme

Loin de nous cependant l'idée d'impliquer une volonté consciente<sup>28</sup> de Julien Gracq d'inscrire dans le texte la possibilité de ces deux lectures et d'en jouer tout au long de son ouvrage – le phénomène demeure à ce stade une affaire de réception.

Dans cette optique, les dysfonctionnements pousseraient certains lecteurs à lire d'une manière que l'auteur ne devinait pas, et que même « le texte n'avait pas tout à fait prévue » (Piégay-Gros p.14). Il est donc question comme chez Charles du « caractère aléatoire du texte, [de] ce qui, au cours de la lecture, lui échappe » (Piégay-Gros p.68). La lecture sceptique, en quelque sorte, *échappe* au contrôle qui soumet la lecture empathique, et elle trouve dans certaines saillances sémantiques des endroits où s'agripper, malgré tout, au texte.

Et peut-être est-ce dire que nous ne cherchons rien d'autre, évacuant l'auteur, qu'un *effet* que peut produire le texte sur le lecteur, que nous tentons de cerner une impression récurrente qui se dégage des pages de *En lisant en écrivant*. Michel Charles a déjà entrepris semblable examen : « il analyse la manière dont un lecteur peut faire surgir un texte fantôme – qui n'est pas inscrit dans celui qu'il lit, mais qui s'y loge, comme autorisé par le jeu qui y est maintenu. Ce texte double le premier, qui ne l'avait pas prévu et qui est rendu partiellement illisible par cette apparition » (Piégay-Gros p.17). Et c'est bien ce dont nous parlons : le lecteur sceptique ne lit pas exactement le même texte que le lecteur empathique; refusant la position du lecteur obvie promulgué par Gracq, il se loge plutôt dans une lecture fantôme, rendant « partiellement illisible » le texte premier.

Précisons cependant, car la citation de Piégay-Gros nous semble à ce sujet périlleuse, que la présence d'une autre voie dans le texte gracquien n'est pas redevable uniquement à de pures élucubrations lectorielles. Charles lui-même temporise cette idée de texte fantôme invoqué par le lecteur : « Cela ne signifie pas qu'un texte autorise n'importe quelle lecture, mais simplement qu'il est marqué d'une essentielle *précarité*, qu'il a lui-même du *jeu*. » (*Rhétorique de la lecture*, Michel Charles, p.9; désormais abrégé en Charles). C'est cette notion de *jeu* qui tisse notre analyse : le lecteur empirique se voit accorder par le texte un espace pour donner libre cours à la lecture sceptique et,

---

<sup>28</sup> Ou même, à l'instar d'Eco, subconsciente.

d'avantage, pour croire inscrit dans le texte une manière de texte fantôme. Enfin, plus largement, « il s'agit d'examiner comment un texte expose, voire "théorise", explicitement ou non, la lecture ou les lectures que nous en faisons ou que nous pouvons en faire; comment il nous laisse libres (nous fait libres) ou comment il nous contraint » (Charles p.9).

C'est une exploration similaire que nous nous proposons d'effectuer ici : un parcours montrant comment le texte premier tente de susciter l'empathie de son lecteur, mais où nous tâcherons aussi de « suivre [...] un certain nombre de distorsions, de ruptures, de décrochements, autant de signes de la modification d'un projet peut-être... » (Charles p.140) – tous ces dérapages qui créent cet *effet* du texte permettant au sceptique d'emprunter un certain sentier...

#### **1.4 - Approfondissement de l'approche sceptique**

C'est ici que notre étude se détache définitivement de tout caractère mimétique. Il ne s'agit plus de paraphraser largement ce que le texte avance, mais bien plutôt d'examiner quelques fragments afin de débusquer les principaux procédés argumentatifs visant une adhésion du lecteur : « Le but de toute argumentation [...] est de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment : une argumentation efficace est celle qui réussit à accroître cette intensité d'adhésion de façon à déclencher chez les auditeurs l'action envisagée [...] ou du moins à créer, chez eux, une disposition à l'action, qui se manifesterà au moment opportun... » (Perelman p.59).

Ainsi, nous verrons comment le texte tente de faire accepter le lecteur obvie par le lecteur réel, et ce, afin que ce dernier agisse selon divers préceptes lors du « moment opportun » qu'est la lecture. Ajoutons encore que « celui qui vise à une action précise, se déclenchant au moment opportun devra [...] exciter les passions, émouvoir ses auditeurs, de façon à déterminer une adhésion suffisamment intense... » (Perelman p.61). Et c'est précisément, dans le cadre essayistique, ce que tente de faire Gracq.

Or, il s'agit aussi de concevoir comment le texte peut provoquer l'effet inverse devant certains lecteurs, incliner au doute de par ses méthodes et ses argumentations,

animer un scepticisme devant le lecteur obvie et ménager un espace pour la lecture qui en découle. Nous tâcherons donc en second lieu de souligner certains dysfonctionnements argumentatifs dans lesquels la lecture sceptique trouve malgré tout son *jeu*, un créneau qui lui permettra de parcourir le texte sans renier ses convictions.

Perelman rappelle la puissance possible de l'interprète : «...la bonne volonté dans l'interprétation de son texte n'est pas indépendante de ce que l'interprète admet puisqu'il doit incorporer ce que l'auteur apporte, à ses propres convictions » (Perelman p.176)<sup>29</sup>. Aussi, et prédisposé à le faire de par sa position (mais encore encouragé par le texte), le sceptique se posera à l'encontre de la tentative gracquienne « d'exciter les passions » et arrimera une autre lecture au texte, allant même jusqu'à « ...tenir compte de ce que le texte comporte souvent une argumentation implicite... » (Perelman p.167) – il pourra croire, dans sa lecture fantôme, avoir trouvé le véritable filon du discours, un chemin en filigrane qui n'est pas celui de l'empathique, et dans lequel il peut mieux se loger. La lecture que nous proposons ne fait qu'appuyer plus concrètement un *effet* possible du texte sur son lecteur – celui d'un refus du lecteur obvie gracquien et d'une impression (jusqu'à un certain point) de sanction par le texte. Répétons qu'il ne s'agit pas pour nous de questionner ici le bien-fondé de cette lecture fantôme que tisse le lecteur sceptique (nous le ferons en troisième chapitre) – mais plutôt de fonder sa possibilité.

## 1.5 - L'accroc comme clé

Cette possibilité interprétative, nous l'avons vu avec Riffaterre et Charles, nous la devons aux dysfonctionnements du texte, à ses ruptures; ce sont elles qui permettent le surgissement d'un texte fantôme. Il en va de même pour Iser qui affirme que « nous redécouvrons sans cesse des possibilités qui se dissimulaient, et que nous reconnaissons

---

<sup>29</sup> Citons encore Charles, à propos du texte : « J'ai à plusieurs reprises souligné son aspect mimétique. L'interprétation que le lecteur en fait est double : il se demande ce qu'on attend de lui, cherche dans ce texte une idée du livre qui suit; mais en même temps il joue ce texte, il l'interprète comme un acteur interprète son rôle » (*Rhétorique de la lecture*, p.58). Il serait possible ici de voir l'image d'une lecture empathique, suivie de celle d'une lecture sceptique. Le lecteur sceptique joue **son** rôle, tente d'incorporer à ses propres convictions ce que le texte apporte. Et, précisément, le texte permet ce *jeu*.

dès lors comme concurrentes à celles qui se présentaient ouvertement »<sup>30</sup> et enfin qu'« en général, ce rapport n'est pas explicitement donné par le texte mais qu'il est indiqué par des disjonctions et des négations partielles »<sup>31</sup>. Eco abonde dans le même sens lorsqu'il parle de la recherche et la fondation du *topic* : « Parfois, au contraire, le *topic* reste à chercher. Le texte l'établit par la réitération très évidente d'une série de sémèmes, autrement dit de mots clefs. Ces expressions clefs peuvent aussi, au lieu d'être distribuées abondamment, être placées uniquement en quelques points stratégiques. En ce cas, le lecteur doit, pour ainsi dire, flairer quelque chose d'exceptionnel dans un certain type de *dispositio* et, à partir de cela, hasarder sa propre hypothèse » (ECO p.115). C'est donc, en quelque sorte, une autre hypothèse de lecture que hasarde le lecteur sceptique, hypothèse en partie tolérée par le texte, et que nous tenterons d'explorer<sup>32</sup>.

Ces théoriciens s'accordent ainsi pour dire que le texte renferme certaines saillances qui permettent *autre chose*. Voilà précisément ce que nous rechercherons, du point de vue sceptique, dans notre analyse du discours gracquien. À l'intérieur même d'une volonté de convaincre, le sceptique trouvera des failles et des faiblesses, des *clés* qui lui indiqueront le chemin de ce que nous considérons un texte fantôme, lu par le lecteur sceptique. Si Eco affirme à l'instar de notre lecteur sceptique : « nous ferons donc une seconde lecture, menée aux dépens de la première, une analyse critique de la lecture naïve » (ECO p.256), nous préférons avancer que nous ferons nos lectures simultanément, au fil de notre examen – positions empathique et sceptique se côtoieront.

## **2- Lecture et contre-lecture**

Nous aborderons *En lisant en écrivant* sous trois aspects majeurs : Stendhal, la liberté et la critique. Après avoir observé quelques procédés argumentatifs, nous tenterons à chaque fois de proposer une voie qui tâcherait de refuser les propos de Gracq,

---

<sup>30</sup> Wolfgang Iser, *L'acte de lecture*, Bruxelles, Mardaga (trad. française), 1985, p.238.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.388.

<sup>32</sup> Peut-être ressemblerait-elle à ceci : il ne s'agit plus du *voici Gracq qui tente de nous convaincre de lire d'une certaine manière*, mais bien du *voici Gracq qui s'amuse à tromper le lecteur et qui en même temps le signale à l'intention d'un lecteur plus averti, à mon intention*.

une lecture sceptique soulevant les accros du discours. Nous reviendrons en troisième chapitre sur l'utilité d'un tel exercice.

## 2.1 - Stendhal

Stendhal, nous l'avons souligné, fait dans *En lisant en écrivant* figure de modèle. C'est dire qu'il propose et encourage le type de lecture<sup>33</sup> que devrait rechercher le lecteur obvie. Conséquemment, il est un outil essentiel dans la stratégie argumentative du texte.

Or, une observation plus attentive de ce que nous nommerons la constellation Stendhal, c'est-à-dire de ces fragments le concernant et qui s'étoilent au travers du texte, nous accorde aussi de concevoir la lecture sceptique, de constater la possibilité d'un *effet inverse*.

Prenons par exemple certains passages des pages 28, 44, 63, 64 et 69 afin d'examiner comment l'argumentation gracquienne tente de susciter l'empathie, et ce, tout en permettant parallèlement au lecteur réel de jouer le rôle du sceptique. Nous exemplifierons, dans la question de l'auditoire, l'hypothèse suivante : le sceptique peut toujours trouver du jeu, trouver à se détacher du propos gracquien, et ce, indépendamment du fait qu'il reconnaisse à Gracq un auditoire universel ou un auditoire d'élite.

### 2.1.1 Quelques affirmations suspectes

À la page 28, le texte énonce la particularité de Stendhal, ce qui fait, en somme, qu'il prend valeur de parangon :

« ...j'entre en Stendhalie, comme je rejoindrais une maison de vacances : le souci tombe des épaules, la nécessité se met en congé, le poids du monde s'allège; tout est différent : la saveur de l'air, les lignes du paysage, l'appétit, la légèreté de vivre, le salut même, l'abord des gens. Chacun le sait (et peut-être le répète-t-on un peu complaisamment, car c'est tout de même beaucoup dire) tout grand romancier crée un « monde » – Stendhal, lui, à la fois plus et moins : il fonde à l'écart pour ses vrais lecteurs une

---

<sup>33</sup> Voir chapitre 1, section 3.1.3.

seconde patrie habitable, un ermitage suspendu hors du temps, non vraiment situé, non vraiment daté, un refuge fait pour les dimanches de la vie, où l'air est plus sec, plus tonifiant, où la vie coule plus désinvolte et plus fraîche – un Éden des passions en liberté, irrigué par le bonheur de vivre, où rien en définitive ne peut se passer très mal, où l'amour renaît de ses cendres, ou même le malheur vrai se transforme en regret souriant » (ELEE p.28-29).

Considérant que Stendhal est un modèle appelant la lecture que désire Gracq, il se dégage de cet extrait l'impression selon laquelle le lecteur obvie fera partie d'une élite de « vrais lecteurs ». Par exemple, l'idée des « passions en liberté », constituante du lecteur obvie, est ici associée à l'Éden stendhalien accessible seulement à un groupe d'élus.

L'empathie du lecteur empirique pour cette proposition sera suscitée par l'analogie tissée avec l'Éden<sup>34</sup>, le choix des qualificatifs, l'opposition sous-jacente entre « vrai » et « faux », modèle et antimodèle (nous reviendrons sur ces procédés). Qui ne voudrait pas faire partie de ce qui est véritable, être exclu de la « bonne lecture »? Ainsi, la propension de Stendhal (selon Gracq) à forger une camarilla se répercute dans le lecteur obvie, en construit « l'identité ».

Cette présence d'une certaine connivence particulière accessible aux « élus » semble de prime abord renforcée par une déclaration de la page 64 : « les clés dans lesquelles Stendhal écrit ne sont jamais indiquées [...] et chez lui le chromatisme dans le ton est continuel. Une telle expérience m'a fait comprendre qu'il n'y a pas en réalité une page de Stendhal qui ne signifie agressivement, par le renvoi implicite à tout un code de lecture sous-entendu, qu'on est là "entre soi" » (ELEE p.64). Certes, l'idée d'initié revient, mais se double ici de celle d'allusion, de cachotterie, concept qui dans l'esprit du lecteur risque de se fusionner à l'écriture même de Gracq, puisque Stendhal en est un modèle et un exemple : « ...le choix de l'exemple, en tant qu'élément de preuve, engage l'orateur, comme une espèce d'aveu » (Perelman p.475). Le lecteur empathique pourra inférer dans l'affirmation de sous-entendus les références constantes qu'invoquent la

---

<sup>34</sup> « Parfois, des phases dans l'argumentation se marquent, en ce que l'on profite du fait qu'une analogie semble admise pour demander que l'on admette aussi le développement » (Perelman p.519). Tout se passe comme si Gracq tenait pour acquise l'adhésion du lecteur à l'analogie (nous y reviendrons avec la question de l'auditoire). Or, « l'analogie est un moyen d'argumentation instable. En effet, celui qui en rejette les conclusions tendra à affirmer qu'il n'y a "même pas d'analogie"... » (Perelman p.527). Ce que pourra faire, évidemment, le sceptique. Déjà, dans la faiblesse de l'argument, il y a possibilité de détachement.

prose de Gracq, ses tics d'écriture. Le sceptique, quant à lui, pourra interpréter autrement la déclaration. Le texte lui fournit un espace où déroger, lui offre deux ouvertures.

La première de celles-ci relève de la prédisposition au soupçon : ainsi donc, Gracq lit dans son modèle des clés, un code, des insinuations – y en aurait-il dans ce texte même? La seconde *précarité* découle du « entre soi » indirectement revendiqué : car ce texte s'adresse en apparence à tous, veut faire accepter à tous le lecteur obvie, se situe très loin d'un projet intimiste<sup>35</sup>. Ce « entre soi » si explicitement annoncé serait-il un leurre? Le lecteur obvie, qui s'y raccroche, est-il viable? Nous voyons comment le texte commence à donner un espace au sceptique, où il peut se détacher des propositions explicites.

## 2.1.2 Approfondissements

Nous avons souligné quelques méfiances du sceptique, voire d'un lecteur neutre placé devant diverses assertions. Posons maintenant un lecteur réticent face au lecteur obvie, titillé encore par certaines affirmations des textes ci-haut mentionnés. Voyons par exemple comment le premier passage (ELEE p.28), voulant forcer l'empathie, permet jusqu'à un certain point la « dérive » du lecteur planté dans un rôle sceptique. Nous concentrerons ici notre analyse, puisque Stendhal en cristallise l'essence, sur le problème de l'auditoire; et exposerons tour à tour quelques réticences que peut avoir le sceptique selon l'auditoire qu'il *reconnaît* au texte...<sup>36</sup>

Il se crée en effet dans tout l'extrait une tension dans le statut de l'auditoire (est-il vaste ou restreint?), une allure d'incohérence qui pourra amener le lecteur sceptique au rejet de l'exemple<sup>37</sup> et conséquemment à une autre lecture.

---

<sup>35</sup>Le texte crie au monde entier que le lecteur obvie recherche une relation intime avec le texte! De plus, cette connivence désirée dans et avec le lecteur obvie est bien illusoire, ou temporaire, puisque son but avoué est une libération du lecteur. Autre paradoxe? Bien sûr, le lecteur réel peut se dire que le caractère public du texte est atténué par divers facteurs. Par exemple, le contexte éditorial : José Corti n'est pas nécessairement « grand public ».

<sup>36</sup> Ce qui rejoindra d'ailleurs une inconséquence soulevée dans le premier chapitre, voir section 1.1.1 et la conclusion du chapitre 1.

<sup>37</sup> « Le rejet de l'exemple [...] parce que l'on peut opposer des raisons convaincantes à la généralisation proposée, affaiblira considérablement l'adhésion à la thèse que l'on voulait promouvoir » (Perelman, p.475).

### 2.1.3 L'auditoire universel

« Nous avons dit que l'écrivain s'adressait en principe à tous les hommes » (Sartre dans Perelman p.45). Et certes, n'importe qui peut mettre la main sur un livre, sur *En lisant en écrivant*. La publication est un appel à tous.

Aussi, supposons que le lecteur sceptique prend cet angle d'attaque, juge d'abord que le lecteur obvie mis de l'avant par Gracq est proposé à tous, c'est-à-dire à un auditoire universel, et que la liberté dans la lecture, l'abandon aux goûts personnels (etc.) sont conseillés à tous les lecteurs. L'absolu à atteindre, dans cette optique, est l'unanimité de l'auditoire universel. Or, qu'énonce l'extrait? L'idée d'une élite de « vrais lecteurs », d'une coterie. Stendhal, qui permet le type de lecture souhaitée par Gracq, implique la fine fleur, un *happy few*. Tous pourraient donc faire partie de l'élite? C'est au cœur de ce questionnement que le sceptique, supposant que le texte vise l'universalité, pourra trouver le fil d'une lecture fantôme.

Précisons d'abord l'idée d'auditoire universel : « Une argumentation qui s'adresse à un auditoire universel doit convaincre le lecteur du caractère contraignant des raisons fournies, de leur évidence, de leur validité intemporelle et absolue... » (Perelman p.41)<sup>38</sup>. Dans ce cadre, les énonciateurs « croient que tous ceux qui comprendront leurs raisons ne pourront qu'adhérer à leurs conclusions » (Perelman p.41). Le postulat du sceptique se formule donc ainsi : *le texte tente de me convaincre de l'évidence du lecteur obvie et de ses principes, donc de son universalité*. Mais, se présente à lui un lecteur obvie qui se drape de l'exigence d'adhérer à un club, de se soumettre à un *membership* – il exige à la fois un abandon de la liberté et l'adhésion à un groupuscule. Creusons davantage.

Perelman précise avec Kant que dans le cadre d'une adresse à un auditoire universel « toute croyance objective peut se communiquer car elle est “valable pour la raison de tout homme” [...] c'est-à-dire exprimée “comme un jugement nécessairement valable pour chacun” » (Perelman p.42). La posture universelle de la tentative gracquienne et l'érection *concrète* du lecteur obvie (passant par Stendhal) peuvent entrer en conflit aux yeux du sceptique.

---

<sup>38</sup> La comparaison avec l'Éden et son symbolisme prend d'autant plus de puissance.

D'abord, comment justifier en tant que croyance objective (ce que doit bel et bien devenir l'argumentation aux yeux du sceptique considérant l'appel universel du texte) une proposition basée sur la lecture de Stendhal, la lecture étant selon l'aveu même de Gracq une affaire de passions? Davantage, comment faire admettre à tout homme la croyance objective selon laquelle Stendhal construit un Éden repérable par les élus et dont ils bénéficient? Ne faut-il pas avoir lu Stendhal, et encore, en avoir été un « vrai » lecteur? Quelques paradoxes sont possibles, dans la *rencontre* du sceptique (de son angle d'approche supposée ici universelle) et du discours : l'idée de « vrais lecteurs », d'élite serait-elle valable pour tous? La liberté véritable serait celle du groupe de « ceux qui comprendront »; la liberté du lecteur serait conditionnelle à l'adhésion à un club?<sup>39</sup>

Précisons ce paradoxe que peut creuser le lecteur sceptique : « c'est parce qu'on affirme ce qui est conforme à un fait objectif, ce qui constitue une assertion vraie et même nécessaire, que l'on table sur l'adhésion de ceux qui se soumettent aux données de l'expérience ou aux lumières de la raison » (Perelman p.41). Devant son auditoire universel, il semble que l'extrait (et le texte bien souvent) ne table pas sur les *lumières de la raison*. Plutôt, il tente de soumettre le lecteur réel grâce aux *données de l'expérience* : tous ceux qui ont lu Stendhal savent bien, comme un fait objectif, qu'il possède de « vrais lecteurs », leur fait des *signes*. Or, les données de l'expérience n'excluent-elles pas nécessairement la part *inexpérimentée* de l'auditoire, se dit le sceptique? Ainsi, ne peut adhérer à la démonstration de Gracq, et donc au lecteur obvie, que celui qui a lu Stendhal<sup>40</sup> – le lecteur est autrement évincé<sup>41</sup>. Autrement dit, ne peut y souscrire pleinement (en connaissance de cause) qu'un certain lectorat.

Cette stratégie argumentative s'avère donc risquée; l'efficacité du discours en pâtit. La condition *intertextuelle* (avoir lu Stendhal), en elle-même, peut se révéler

---

<sup>39</sup> Certes l'adhésion à ce club des lecteurs libres peut très bien découler de dispositions intérieures du lecteur – il ne se sent donc pas contraint. Mais rappelons que nous tenons une position sceptique, c'est-à-dire celle du lecteur qui n'a pas les mêmes dispositions ou qui n'a pas les dispositions intérieures nécessaires pour adhérer, et qui lui se sent contraint...

<sup>40</sup> D'autant plus que l'argumentation par l'exemple « suppose un accord préalable sur la possibilité même d'une généralisation à partir de cas particuliers... » (Perelman p.471)

<sup>41</sup> Là encore, le dysfonctionnement souligné par la vision sceptique peut trouver à se résoudre ainsi : le lecteur qui n'a pas lu Stendhal peut fort bien s'imaginer en lecteur libre, n'attendant que le moment d'ouvrir un roman de Stendhal pour exercer la liberté promise...

suffisante au lecteur sceptique, approchant le texte dans une optique universelle, pour se détacher du discours : le lecteur obvie gracquien est peu viable, du moins dans cette démonstration, puisque sous son apparence universelle il cache déjà une prérogative, se « limite » au stendhalien.

#### **2.1.4 Sous l'angle d'un autre auditoire; l'élite**

Nous avons précédemment posé un lecteur sceptique assumant, par le fait de la publication, que l'auditoire visé par Gracq est universel. Dès lors, le sceptique trouvait dans le discours des paradoxes auxquels s'accrocher. Mais peut-être conviendrait-il à ce stade de revenir sur la nature de l'auditoire gracquien, car tout porte à croire (Gracq serait-il aussi maladroit?) qu'il n'est pas universel, malgré la publication. Le postulat d'auditoire universel que peut lancer le sceptique (comme le faisait Sartre) ne devient qu'un instrument dans sa lutte au discrédit du lecteur obvie. Or, serait-il possible qu'une lecture sceptique ne posant pas l'auditoire en tant qu'universel dénicher *néanmoins* des espaces où *jouer*?

Supposons donc maintenant que le sceptique considère que l'auditoire visé par Gracq en est un très limité, malgré la publication (qui d'ailleurs s'est faite chez Corti, n'étant pas nécessairement un éditeur grand public). Cette vision permet malgré tout au sceptique de se cantonner dans son rôle. D'abord parce que, dans cette optique, l'exclusion de toute une communauté de lecteurs met en danger l'argumentation : « Une telle exclusion de la communauté humaine ne peut obtenir l'adhésion que si le nombre et la valeur intellectuelle des proscrits ne menacent pas de rendre ridicule pareille procédure » (Perelman p.44; nous soulignons). D'un côté, Gracq parle à trop peu de lecteurs, ce qui menace son développement et l'expose à mille critiques (dont celle du sceptique), voire à un ridicule que sera enclin à embrasser le lecteur sceptique (nous y reviendrons). D'autant plus que Gracq faisait tantôt un reproche semblable aux universitaires.

De l'autre côté, s'il y a menace de ridicule par le nombre, une solution tablant sur la valeur intellectuelle existe : l'auditoire d'élite. Ici encore, la lecture sceptique, acceptant que Gracq vise un auditoire d'élite, pourra trouver inconséquente, voir ironique

cette revendication soudaine d'un patriciat alors même que Gracq ne cesse ailleurs<sup>42</sup> d'en décrier l'existence. Un déchirement se forge au travers des fragments dans les auditoires revendiqués, dans le lecteur obvie, qui laisse perplexe le sceptique.

En outre, l'auditoire d'élite est invoqué par « ceux qui se targuent d'une révélation surnaturelle ou d'un savoir mystique, ceux qui font appel aux bons, aux croyants, aux hommes qui ont la grâce... » (Perelman p.44). Et certes, cette posture semble s'accorder avec les revendications de Gracq. Ainsi, « l'auditoire d'élite est considéré comme le modèle auquel doivent se conformer les hommes pour être dignes de ce nom : l'auditoire d'élite crée la norme pour tout le monde... » (Perelman p.44). Le paradoxe, qui tout du long nourrissait le lecteur sceptique assumant un auditoire universel, pourra sembler se résoudre dans l'idée d'un auditoire d'élite. Gracq se conformerait un auditoire plus restreint et se contenterait (ce que Sartre reprochait à beaucoup d'écrivains), d'une illusoire universalité abstraite, c'est-à-dire celle d'un groupe d'élite infiniment répercuté dans le temps.

Mais suffirait-il au sceptique de concevoir ainsi d'emblée l'auditoire gracquien pour dénouer les tensions qui faisaient dévier sa lecture? Sous l'angle d'un auditoire d'élite, au-delà des contradictions avec les autres fragments, ce passage laisse-t-il encore du jeu à la lecture sceptique?

Nous croyons que le refus de certains lecteurs demeure possible devant le prosélytisme dévoilé dans l'auditoire d'élite, prosélytisme qui entre toujours en collision avec l'idée de liberté du lecteur<sup>43</sup>; mais aussi devant la suggestion de se conformer à l'auditoire d'élite qui crée la « norme » – car n'est-ce pas contraindre le lecteur?

En définitive, fort de ces dysfonctionnements, reste la possibilité pour le lecteur sceptique de ne pas reconnaître à l'auditoire d'élite « le rôle d'avant-garde et de modèle »

---

<sup>42</sup> Revoir les sections 1.1 et 1.2 du premier chapitre 1, où Gracq critique les sphères des médiatique et universitaire. Ce sont d'ailleurs les déclarations faites à leur sujet qui font tantôt croire au désir de Gracq de tendre vers un auditoire davantage universel, désir qui semble rabroué avec Stendhal. Nous sentons le tiraillement du discours que pourra exploiter le sceptique.

<sup>43</sup> L'idée de « révélation » et de « conversion » impliquée, et que Gracq semble cautionner ça et là, peut heurter le sceptique. Par exemple, la conclusion de tout le texte : « Le dix-neuvième siècle est de nature pythique et prophétique : il atteint à des profondeurs divinatoires dont le dix-huitième siècle n'a eu aucune idée, car il éclairait tout et ne devinait rien... » (ELEE p.302). Le 19<sup>e</sup> siècle est évidemment un modèle pour le lecteur obvie. Tout cela pourra rebuter le sceptique dont la nature réelle, nous l'avons vu, peut se rapprocher de celle du critique qui cherche la raison, la rigueur! Nous y reviendrons dans le troisième chapitre.

(Perelman p.44). D'autant plus que les prédispositions du lecteur sceptique peuvent très bien faire en sorte qu'il se considère lui-même comme l'avant-garde (nous y reviendrons dans le 3<sup>e</sup> chapitre). Ceci, combiné avec les réticences attisées du sceptique, lui permettra de refuser l'idée d'un auditoire d'élite : « Pour les autres, au contraire, il ne constituera qu'un auditoire particulier » (Perelman p.44). Et le paradoxe renaît d'autant plus fort : une volonté de liberté de tous les lecteurs (qui tout de même reste active dans le prosélytisme de l'élite, alors qu'elle est discréditée dans la suggestion de soumission à la « norme » du club) exemplifiée devant un auditoire particulier...

Surgit dès lors la distinction entre *persuader* et *convaincre* : « ...pour qui s'occupe du caractère rationnel de l'adhésion, convaincre est plus que persuader »; or, « pour qui se préoccupe du résultat, persuader est plus que convaincre » (Perelman p.35). Et encore : « Nous nous proposons d'appeler *persuasive* une argumentation qui ne prétend valoir que pour un auditoire particulier et d'appeler *convaincante* celle qui est censée obtenir l'adhésion de tout être de raison » (Perelman p.36). Se révèle donc la teneur *persuasive* de l'argumentation gracquienne; et voilà peut-être le déclencheur de la lecture sceptique : certains lecteurs, prédisposés de par leurs croyances lectorielles à résister au lecteur obvie, hésitant à abandonner leur vision des choses, exigent d'être *convaincus*.

### 2.1.5 Élargissement

Nous avons souligné comment l'abord sceptique peut trouver un jeu, une certaine justification du refus du lecteur obvie dans le passage de la page 28. Les dispositions du lecteur (de par ses croyances) à ne pas accepter le lecteur obvie supposent une approche qui déniche dans le texte un espace propice au détachement. Si certes, cette distance prise face à l'argumentation semble être atténuée au final par le positionnement d'un auditoire d'élite, il conviendrait de voir à quel point les autres extraits choisis confortent malgré tout le sceptique dans sa lecture.

Car rappelons, plus loin, ces phrases : «... (il y a dans les romans comme dans la vie de Stendhal une méfiance instinctive vis-à-vis du texte manuscrit, toujours considéré comme une possible pièce à conviction; l'écrit y est invariablement quelque chose que

l'on dissimule, que l'on camoufle ou que l'on chiffre.) Une singularité apparaît à la relecture. J'ai toujours eu une prévention contre les *ana* de l'auteur... ». Le modèle stendhalien, auquel Gracq voulait faire adhérer dans son lecteur obvie, devient sujet à caution. Les refus possibles de la page 28 semblent ici encouragés. Si l'écrit est dissimulé, le désir de forger une élite ouvertement déclarée à la page 28 n'est-il pas suspect? Tout s'explique, aux yeux du sceptique : la revendication du lecteur obvie n'était-elle pas truffée d'accrocs, n'était-elle pas branlante? Les inconséquences que le lecteur sceptique y dénichait pourront devenir des clins d'œil (*stendhaliens*) faits au « vrai lecteur ». L'élite est ailleurs, la vraie lecture, qui saisit, aussi. Au-delà du simple refus, un rôle se tisse, une scène s'érige.

## 2.2 - La libération du lecteur

Nous avons vu comment la « constellation Stendhal » permet un certain jeu au lecteur sceptique. Nous ne revendiquons pas la validité de cette lecture fantôme, mais cherchons simplement à montrer comment elle est virtuellement possible dans le télescopage de deux forces : celle d'un lecteur se posant dans le rôle du sceptique (pour des raisons idiosyncrasiques, peut-être) et celle d'un texte donnant ça et là des *ouvertures*.

Abordons maintenant divers fragments dans lesquels est traitée la question de la liberté du lecteur, c'est-à-dire de sa marge de manœuvre face au texte, liberté qui, rappelons-le, est une caractéristique capitale du lecteur obvie. Nous verrons comment ce dernier y est forgé, mais aussi comment se devinent certains paradoxes, certaines affirmations contradictoires qui accrocheront l'œil du lecteur sceptique et pourront déclencher la lecture fantôme. Nous invoquerons principalement pour ce faire le concept d'incompatibilité, mais effleurerons aussi ceux d'antimodèle et de ridicule.

### 2.2.1 Quelques fragments

Constatons d'abord qu'en divers passages les affirmations de Gracq viennent corroborer le lecteur obvie que nous avons présenté dans le premier chapitre. Par exemple, en page 96 : « *Ce lâchez-tout* de ballon libre, dont la sensation nous est donnée seulement de loin en loin dans nos lectures préférées, et qui est peut-être le couronnement de la fiction, parce qu'il est comme la matérialisation même de la liberté, Proust se l'interdit... » (ELEE p.95-96); mais encore :

La masse centrale du livre, impérieusement, rabat et plaque contre elle-même, par une force de gravité toute-puissante, tout ce qui tend à se projeter hors d'elle, y compris la production imaginative du lecteur qui, privée d'air et privée de mouvement par la jungle étouffante et compacte d'une prose surnourrie, n'arrive jamais à s'élancer hors d'elle, à jouer à partir d'elle librement : combien de fois, quand son esprit stimulé s'ébranle et commence à imaginer pour son propre compte, le lecteur de Proust n'a-t-il pas le sentiment que, deux lignes, dix lignes plus loin, l'auteur est déjà embusqué sur son chemin pour tuer dans l'œuf ce commencement d'indépendance, qu'il l'a précédé en hâte pour jalonner à ses propres couleurs tous les chemins éventuels du *rallye* romanesque [...] un équilibre chaque fois différent s'établit entre ce qui est dit, et ce que l'élan ainsi donné doit permettre au lecteur d'achever de lui-même en *figures libres* : dans Proust, la prolifération compacte de l'explicite réduit l'implicite abandonné au lecteur à la portion congrue (ELEE p.103-104).

Que retirer de ces deux premiers extraits? D'abord que la liberté du lecteur est éminemment souhaitée par Gracq; ensuite, que Proust, contrairement à Stendhal, l'entrave. Soulignons déjà quelques procédés argumentatifs utilisés par Gracq afin de susciter l'adhésion du lecteur pour ces affirmations et, conséquemment, pour le lecteur obvie et la caractéristique de liberté qui l'habite.

### 2.2.2 Modèle et antimodèle

Nous remarquons que, tout comme Stendhal est érigé en modèle, Proust est posé en antimodèle : « Si la référence à un modèle permet de promouvoir certaines conduites, la référence à un repoussoir, à un *antimodèle* permet d'en détourner » (Perelman p.492). Le but de ce type d'échafaudage est d'inciter « à choisir un comportement parce qu'il est opposé à celui de l'antimodèle... » (Perelman p.493). Mais quel comportement? Car

voici l'une des faiblesses de l'argumentation par l'antimodèle : « ...dans l'argument de l'antimodèle on incite à se distinguer de quelqu'un, sans que l'on puisse toujours en inférer une conduite précise » (Perelman p.493).

Or, le texte ne laisse pas le lecteur dans le vague. Il l'écarte de Proust en le jetant dans les bras implicites de Stendhal, posé conjointement en modèle – car tout ce que Proust ne permet fâcheusement pas est précisément ce que Stendhal exige, c'est-à-dire un « lâchez-tout », une liberté. Un filet se tisse parallèlement qui accueille le lecteur empirique<sup>44</sup>.

Mais par quels procédés concrets le texte érige-t-il Proust en antimodèle, au fil du fragment? Il semble que la dépréciation dont il est victime passe fortement par le choix de qualifications qui, petit à petit, installent deux *lieux* opposés, puis révèlent une hiérarchie proposée par le texte et supposée admise par son lecteur empathique.

### 2.2.3 Qualifications, lieux et hiérarchisation

Observons succinctement les qualifications dont font usage ces deux extraits, car : « L'aménagement des données en vue de l'argumentation consiste non seulement dans leur interprétation [...] mais aussi dans la présentation de certains aspects de ces données, grâce aux accords sous-jacents au langage dont on se sert. Ce choix se manifeste de la façon la plus apparente par l'usage de l'*épithète*. Celui-ci résulte de la sélection visible d'une qualité que l'on met en avant et qui doit compléter notre connaissance de l'objet » (Perelman p.169). De ces choix résultera une classification<sup>45</sup>, première étape menant vers les concepts de *lieux* et de hiérarchies.

Ainsi, les extraits opposent-ils à Proust les idées de « lâchez-tout », de « ballon libre », de don, de « lectures préférées », de « couronnement », d' « indépendance » et de « figures libres ». D'un autre côté, ils accolent à Proust, et donc à la lecture refusée, les termes d' « interdit », de « masse », « force de gravité toute-puissante », « jungle étouffante et compacte », « tuer dans l'œuf » – les adverbes et verbes eux-mêmes ne sont pas en reste ; « plaque », « impérieusement », etc.

---

<sup>44</sup> Voir à ce sujet la section précédente et 3.1.3 du premier chapitre.

<sup>45</sup> « ...l'argumentation concrète implique l'existence de classifications » (P p.170).

S'ourdit une axiologie rattachant la lecture de Proust au *bas*, à ce qui écrase et avilit, étouffe, mais aussi au nombre, à la quantité, au foisonnement de la jungle, à la « prolifération » des lignes. À l'opposé, le lecteur obvie, c'est-à-dire libéré de Proust, est tiré vers le *haut*, est un « ballon » qui a de « l'élan », voit son « couronnement », s'envole dans un « lâchez-tout » de « figures libres ». En outre, il se résume à un plus petit nombre, se trouve « de loin en loin » dans ses « lectures préférées », se réduit devant la prolifération de l'explicite à « l'implicite », à la « portion congrue ».

Le choix de ces diverses propriétés se rapporte au concept de *lieux* tel qu'explicité par Perelman, principalement ceux de la personne et de la qualité.

« Les lieux de la qualité apparaissent, dans l'argumentation, et sont le mieux saisissables, quand l'on conteste la vertu du nombre » (Perelman p.119). Le texte oppose donc au nombre, de par ces qualifications, la qualité de la lecture obvie. Davantage, l'utilisation des lieux de la personne vient renforcer l'opposition devant laquelle est posé le lecteur : « Les lieux de la personne peuvent être fondés sur ceux de l'essence, de l'autonomie, de la stabilité... » (Perelman p.131). En somme, ils posent dans le cas qui nous occupe la préséance de l'autonomie de la personne sur sa soumission.

La hiérarchie qui s'impose dans ces extraits pourrait être qualifiée d'abstraite, car elle s'étaye sur des valeurs intangibles : « ...il y a des hiérarchies abstraites, comme celle qui exprime la supériorité du juste sur l'utile » (Perelman p.107). Ici, c'est la supériorité de la liberté (A) sur l'obéissance (B) qui est mise de l'avant. En résumé, le lecteur est posé devant une hiérarchie abstraite implicite basée sur des valeurs que peut très bien refuser le lecteur sceptique, ou qu'il peut hiérarchiser autrement.

Néanmoins, et précisément, le discours tente de susciter l'empathie du lecteur pour le lecteur obvie en tablant chez lui sur une acceptation de la hiérarchisation proposée mais aussi, conjointement, en tâchant de s'assurer qu'il n'ose (par le biais des qualifications, par l'érection d'un antimodèle, etc.) contester cette hiérarchisation. Le lecteur empirique posé devant un tel discours serait bien masochiste de se loger dans

Proust, de ne pas vouloir être au sommet de la lecture (« couronné ») et refuser la hiérarchie établie par le texte<sup>46</sup>.

Ces procédés argumentatifs se répercutent en plusieurs passages traitant de liberté. Par exemple : « Mais le lecteur de roman, lui, n'est pas un exécutant qui suit pas à pas la note et le *tempo* : c'est un metteur en scène [...] l'interprétation d'un film tiré d'un roman familier nous choque presque toujours, non par son arbitraire, mais le plus souvent à cause de sa fidélité aux indications formelles du texte, avec lesquelles nous avons pris en le lisant toutes les libertés » (ELEE p.132). Ou encore : « ...quand je vois projeter un film [...] ma passivité de consommateur atteint à son maximum », et « cette liberté, si essentielle pour faire vivre la relation de l'amateur à l'œuvre d'art : la liberté de choisir, puis de faire varier à volonté l'angle d'attaque d'une œuvre sur sa sensibilité, le septième art, le dernier venu, n'en laisse plus rien survivre », puis « le film est, de toutes les œuvres d'art, celle qui laisse le moins de carrière au talent de ses consommateurs... » (ELEE p.242-243). Ici, c'est le cinéma qui est posé en antimodèle astringent face au roman qui, lui, permet la liberté interprétative du consommateur. Nous retrouvons la même nature qualificative, le concept des lieux de la personne dans son autonomie. Et de là à deviner la présence implicite des *lieux* de qualité, suggérant cette fois la foule des spectateurs soumis de cinéma et la solitude libérée du lecteur, il n'y a qu'un pas que Gracq ne franchit pas, ouvertement du moins. De même, la hiérarchisation des valeurs s'installe dans le discours et attire le lecteur empirique vers une acceptation du lecteur obvie. Or, cette hiérarchisation, il faut s'y tenir clairement. Sinon la lecture sceptique pourra trouver matière au discrédit.

#### **2.2.4 Le sceptique devant l'incompatibilité**

Gracq, on l'a vu, pose le lecteur de roman comme un être libre qui évite de ces *consommations* (Proust, le cinéma) qui briment son indépendance. Le lecteur, alors, devait tâcher de conserver son autonomie face au texte.

---

<sup>46</sup> La solution consiste alors non pas à favoriser le terme déclassé, mais à contester la pertinence de l'axe choisi, à la faveur d'un autre système de valeurs que celui mis en place par le texte. Opération couteuse s'il en est, mais qui néanmoins pourra être tentée par le sceptique...

Or, nul besoin d'analyse approfondie pour constater qu'au sujet même de cette liberté le texte propose ailleurs de singulières affirmations : « Vous croyez retrouver dans le roman, comme dans la vie, l'homme en possession de toutes ses prérogatives d'autonomie...? » et « ...un roman est fait d'un certain nombre de milliers de signes imprimés dont l'équivalence, en tant que matière-du-roman, est absolue, quelles que soient les significations auxquelles ils renvoient, parce que l'*être-ensemble-le roman* est la seule valeur, égale pour toutes, et pour tout le temps de la lecture, des représentations que ces signes font surgir » (ELEE p.6). Le texte se résumerait, peu importe la lecture qu'on en fait, dans un *être-ensemble* inévitable, une totalité vers laquelle tendent ses signes et dont personne ne peut déroger? Le lecteur n'a pas la liberté de s'attarder sur tel ou tel passage, selon lui plus représentatif, car tout tient de l'*être-ensemble*?

Mais encore : « ...la lecture d'un ouvrage littéraire [...] c'est aussi, tout au long d'une visite intégralement réglée, à l'itinéraire de laquelle il n'est nul moyen de changer une virgule, l'accueil au lecteur de *quelqu'un* : le concepteur et le constructeur, devenu le nu-proprétaire, qui vous fait du début à la fin les honneurs de son domaine, et de la compagnie duquel il n'est pas question de se libérer. » (ELEE p.168).

Ici, le texte se transforme pour son lecteur en une invitation, une visite bien surveillée. Il devra lire les signes afin de « surprendre l'auteur sur ses traces toutes chaudes, et comme au saut du déménagement » (ELEE p.169), afin, dirions-nous, de se rapprocher du créateur. La lecture est devenue une quête fusionnelle, une envie de s'associer à l'auteur – nous sommes bien loin d'une conservation de la totale liberté, d'un éloignement face à l'intention de l'auteur. Il n'y a plus de « lâchez-tout » et de « figures libres », mais plutôt une maison fermée que l'on explore, sur la pointe des pieds, sans toucher et *sans déranger*.

En outre, une certaine incompatibilité se retrouve dans les oppositions qu'utilise le texte afin de promulguer la liberté du lecteur obvie. Parfois, ce sont des cas au sein du roman qui servent d'exemples (Proust, Stendhal), parfois ce sont des arts pris indifféremment (roman, cinéma). Est-ce à dire que Proust, dévalorisé face à Stendhal, est par contre valorisé, en tant que romancier, face au cinéma? Y-a-t-il donc une échelle de liberté à construire? Certains films sont-ils plus recommandables que Proust, et vice-

versa? La question reste en suspens, car les deux axes s'ignorent et laissent le lecteur avec le difficile problème de les articuler.

Le lecteur sceptique pourra relever de pareilles affirmations et y trouver matière à douter du lecteur obvie. En effet, le texte, qui autre part propose un antimodèle contraignant (Proust, le cinéma) et implique un modèle libérateur (Stendhal, le roman), renverse ici les caractéristiques de son modèle – elles se fondent à celles de l'antimodèle, tantôt décriées. Ainsi, le roman impose-t-il ses signes comme le film ses images, tout auteur emprisonne son *visiteur*, nulle possibilité d'y échapper.

Ce lecteur qui doit maintenant tâcher de retracer l'auteur dans sa « maison vide », se rapprocher de lui, abandonner ses prérogatives d'autonomie, ce lecteur mis de l'avant ne ressemble plus au lecteur précédemment présenté. Alors qu'une hiérarchisation des valeurs faisait primer la liberté sur l'obéissance, il semble ici que l'inverse soit vrai : une certaine soumission, aux signes, à l'auteur, permettra au lecteur de déguster adéquatement le livre.

Reposées dans leur globalité, ces affirmations déchirent le lecteur obvie : « Le fait que l'on se sent obligé de hiérarchiser des valeurs, quel que soit le résultat de cette hiérarchisation, vient de ce que la poursuite simultanée de ces valeurs crée des incompatibilités... » (Perelman p.111). Et c'est bien ce qui aiguillonne le lecteur sceptique : le texte paraît encourager la poursuite de valeurs opposées<sup>47</sup>.

Il conviendrait de questionner cependant la nature de la libération mise de l'avant par Gracq : ne concernerait-elle pas que les carcans scientifiques et schématiques de la critique? Certains paradoxes se résoudraient ainsi : Gracq souhaite un affranchissement du joug de la science pour revenir à l'emprisonnement sous les charmes de l'auteur, une délivrance des fers de la raison pour un retour au baignoire de l'amour. Soit, mais nous

---

<sup>47</sup> Il existe certains procédés permettant d'éviter l'incompatibilité, certaines attitudes permettant jusqu'à un certain point de la camoufler ou de la justifier. Dans le cas de Gracq, l'incompatibilité pourrait être expliquée par l'attitude de l'homme *pratique* : « ...qui ne résout les problèmes qu'au fur et à mesure [...] qui repense ses notions et ses règles en fonction des situations réelles [...] qui désir[e] se laisser aussi longtemps que possible toute la liberté d'action » (Perelman p.266). Certes, le cadre essayistique du texte pourrait justifier une telle attitude et, conséquemment, certaines incompatibilités (bien que l'idée de « situations réelles » soit quelque peu farfelue, c'est un texte, après tout...). Or, nous n'affirmons pas que l'incompatibilité est injustifiable, mais bien plutôt que le lecteur sceptique y trouvera matière à nourrir sa posture.

voulons ici montrer comment le lecteur sceptique (qui d'ailleurs englobe, peut-être principalement, le critique) peut refuser une telle proposition, c'est-à-dire un abandon possible de ses instruments de lecture et de sa vision, et comment le texte donne à jouer de ce côté...

### 2.2.5 Conséquences plausibles de l'incompatibilité

L'incompatibilité révélée dans les extraits mentionnés permet d'abord au lecteur sceptique de se détourner du lecteur obvie, car celui-ci ne semble pas construit de manière cohérente : « L'assertion au sein d'un même système, d'une proposition et de sa négation, en rendant manifeste une contradiction qu'il contient, rend le système incohérent, et par là inutilisable » (Perelman p.262). Ou plus modestement, car il ne s'agit pas ici d'un système purement logique et plusieurs lecteurs n'oseraient en demander autant de la part d'un essai : « une *incompatibilité* [...] consiste en deux assertions entre lesquelles il faut choisir, à moins de renoncer à l'une et l'autre » (Perelman p.262). Bien sûr, le caractère mouvant de l'essai pourra excuser aux yeux de plusieurs lecteurs les diverses incompatibilités, mais aux yeux d'un certain groupe de sceptiques (nous en précisons la nature en troisième partie), celles-ci pourront s'avérer suffisantes pour miner le lecteur obvie. Aussi, voilà bien ce qui serait de mise afin d'éviter toute confusion : choisir entre obéissance et liberté. Et ce n'est certes pas dans l'idée de choix que le lecteur sceptique trouve à discréditer le lecteur obvie, mais bien plutôt dans le fait que le texte paraît encourager les deux postures. Posons maintenant quelques réactions probables du sceptique (sans que celles-ci soient certaines), au-devant de postures souvent changeantes, pouvant aller jusqu'à l'approche ironique.

Ainsi, un dysfonctionnement est *exploitable*, qui laisse un espace à la lecture fantôme. Celle-ci pourra aussi dévier, se tisser dans le texte de manière inattendue : « Normalement, quand quelqu'un soutient simultanément une proposition et sa négation, nous pensons qu'il ne désire pas dire quelque chose d'absurde, et nous nous demandons comment il faut interpréter ce qu'il dit pour éviter l'incohérence » (Perelman p.262). C'est précisément la tangente que pourra prendre le lecteur sceptique persistant : posé devant un lecteur obvie qui se révèle « dysfonctionnel », il le refusera dans sa forme

première et cherchera à débrouiller l'incompatibilité apparente du texte. Par exemple, il serait possible pour lui de concevoir une *loge*, une posture lectorielle qui se ménage dans l'espace alloué. Alors que l'empathique ne remarque pas nécessairement l'incompatibilité et adhère (poussé par les stratagèmes étudiés plus haut) au lecteur obvie, le sceptique pourra se repositionner en croyant deviner certains procédés, dont l'ironie, qui résout les incohérences. Sous cet angle, certains mots-clés du texte visant à encourager l'adhésion au lecteur obvie pourront plutôt inciter le sceptique à se détacher de lui. Il pensera lire le clin d'œil d'un Gracq qui n'est pas si sérieux dans l'érection de son lecteur obvie (nous y reviendrons plus loin).

Davantage, le ridicule, c'est-à-dire « ce qui mérite d'être sanctionné par le rire » (Perelman p.276), peut découler de l'incompatibilité. D'autant plus que ridicule et ironie sont reliés : « l'assomption provisoire par laquelle commence ce genre de raisonnement peut se traduire par une figure, *l'ironie* » (Perelman p.279). Le lecteur sceptique, discréditant le lecteur obvie, pourra prendre cette voie, car c'est le ridicule « qu'il faut utiliser contre ceux qui s'aviseraient d'adhérer ou de continuer leur adhésion, à deux thèses jugées incompatibles, sans s'efforcer de lever cette incompatibilité : le ridicule ne touche que celui qui se laisse enfermer dans les mailles du système forgé par l'adversaire. Le ridicule est la sanction de l'aveuglement, et ne se manifeste qu'à ceux pour lesquels cet aveuglement ne fait pas de doute » (Perelman p.277)<sup>48</sup>. Ce qui est ridiculisé ici par le sceptique, c'est le lecteur obvie.

En somme, devant l'incompatibilité qu'ils estiment repérer, les sceptiques pourront refuser simplement le lecteur obvie. Or, certains d'entre eux pourront tenter de résoudre (car ils sont bien prédisposés à croire le texte plus « profond ») l'incompatibilité dans l'ironie, une ironie rendant moins sérieuse le lecteur obvie, laissant porte ouverte à sa ridiculisation, et donc justifiant leur détachement.

---

<sup>48</sup> Dans cette optique il va de soi que le lecteur sceptique ne pourra qu'être interloqué par une telle affirmation de Gracq, y voir même une ironie mordante : « Le courant de la lecture, aveuglement, parmi tous les embranchements que lui présente un livre, suit les fils à plus grande section... » (ELEE p.111)

## 2.2.6 Élargissement

Revenons à notre hypothèse : le texte a permis au lecteur sceptique de discréditer le lecteur obvie. Voyons donc maintenant comment la lecture fantôme peut parcourir les extraits en y repérant des ironies globales, signes pour elle d'un certain ridicule, en absorbant autrement un texte qui aura conséquemment un *effet* argumentatif différent de celui obtenu sur le lecteur empathique.

Par exemple, devant le passage de la page 132 qui pose le cinéma en antimodèle et affirme que le lecteur peut prendre dans l'écrit « toutes les libertés », le lecteur sceptique pourra lire l'indice d'une ironie : il est déclaré que le texte permet la liberté, contrairement au cinéma, et pourtant ce texte veut me convaincre d'adhérer lecteur obvie.

Ce paradoxe permet au sceptique de douter du sérieux du message, cautionne à son sens sa position lectorielle, lui permet peut-être de se loger dans l'implicite qu'il contient dès lors nécessairement à ses yeux, implicite abandonné à la lecture fantôme, implicite que sait repérer sa lecture. Le sceptique prend la liberté de se dégager des propositions, d'autant plus que cette posture est encouragée par sa vision ironique (à laquelle le texte laisse un espace), d'autant plus que certaines affirmations font la promotion de ce qui est implicite : « ...la prolifération compacte de l'explicite réduit l'implicite abandonné au lecteur à la portion congrue » (ELEE p. 104); et que le sceptique est de par son approche porté à tenir compte « ...de ce que le texte comporte souvent une argumentation implicite... » (Perelman p.167).

Sous l'œil sceptique, tout un tissu fantôme se déroule dans les extraits cités – le caractère des déclarations se transforme. Les italiques des pages 96 et 104 (« lâchez-tout » et « figures libres ») demeurent certes des saillances du discours, mais n'appuient plus uniquement le propos explicite avec emphase. Alors qu'elles invitaient le lecteur empathique à une adhésion, le sceptique pourra voir dans ces deux termes, et ce, puisque le lecteur obvie est miné à ses yeux, des clins d'œil permettant de poser sa lecture ironique, plus sagace, repérant là des messages implicites, montrant le « véritable désir gracquien » : celui aussi de se dégager de ce texte même, et non pas seulement de Proust, car après tout ELEE ne consent pas une *figure libre*, propose un modèle de lecteur...

L'ironie pourra se lire ailleurs. Alors que le texte reproche à Proust de piéger son lecteur à chaque coin de page, détruisant ainsi tout commencement d'indépendance,

Gracq de son côté répète au lecteur l'importance de son autonomie. Or, il semble ne pas faire mieux que Proust, en ce qu'il attend le lecteur à chaque extrait pour lui proposer le lecteur obvie, dire comment lire, rediriger toujours à la manière de Proust. Pis encore, Gracq imite souterrainement Proust de manière magnifiée, c'est-à-dire bien plus largement que dans un seul livre. Car le lecteur obvie s'applique à toutes les fictions gracquiennes, à toutes les fictions en général. Tout se passe comme si Gracq tentait d'orienter, après coup, la lecture de ses livres. Ce dont on accuse l'antimodèle est accompli plus puissamment ici. Le reproche fait à Proust pourra devenir aux yeux du sceptique d'une ironie poignante.

C'est ainsi que le discours mis de l'avant afin de susciter l'empathie du lecteur se modifie sous les yeux du sceptique en mécanisme secret, dont il faut savoir lire les signes. Loin de nous l'idée de cautionner ce *dérapiage*, mais bien de montrer que le texte permet en divers points de précarité, une fois entré en contact avec certains désirs de lecteur ou certaine tension idéologique, des lectures fantômes. Et que celles-ci zigzaguent au travers d'un texte qui à la fois *laisse libre, fait libre et contraint*<sup>49</sup>.

## 2.3 - La critique

Proposons maintenant quelques passages assaillant de front une certaine critique, construisant ainsi le lecteur obvie, utilisant des procédés argumentatifs qui inciteront le lecteur empathique à rejoindre ses rangs.

### 2.3.1 Contre une certaine critique?

Plusieurs fragments paraissent solidifier les implications du lecteur obvie en s'attaquant à la critique, ainsi qu'à un certain mode de lecture : « ...car le courant de la

---

<sup>49</sup> Et, aussi, tout texte le permet. Mais nous verrons en troisième chapitre la particularité de ELEE en ce que sa lecture fantôme (voire toute lecture fantôme) peut y être récupérée (d'où peut-être le « piège » final) dans la vérité du propos. ELEE reste un texte unificateur, une balise indéniable; s'il *laisse libre* dans certains espaces, *fait libre* dans le lecteur obvie, il *contraint* aussi à certaines notions fondamentales, à certaines chaînes dont ne peut se libérer le fantôme.

lecture ne se divise pas [...] le courant de la lecture, aveuglément, parmi tous les embranchements que lui présente un livre, suit les fils à plus grande section » et « ...pour chaque lecteur [...] il y a un trajet à travers le livre et en fait il n'y en a qu'un [...] le refus de toute séparation, l'impérialisme du sentiment global, qui font de toute lecture vraie d'un roman une totalisation indistincte, y amènent à prévaloir très généralement, sur le plaisir intellectuel de la compréhension, qui disjoint, la jouissance fondamentalement unitaire d'une symphonie » (ELEE p.111-112)<sup>50</sup>. Ainsi donc, dans la « vraie lecture » se retrouve une jouissance symphonique, unie, globale, et non pas le plaisir décortiquant de la compréhension.

L'extrait utilise entre autres la comparaison, « où l'on confronte plusieurs objets pour les évaluer l'un par rapport à l'autre » (Perelman p.326), afin de susciter l'empathie du lecteur réel pour le lecteur obvie. Ici, c'est la jouissance symphonique qui est opposée au ravissement intellectuel. Or, « l'idée même de choix, de bon choix, implique toujours comparaison » (Perelman p.333), un choix qui sera guidé par « l'idée de mesure, sous-jacente aux arguments de comparaison » et qui « se traduit souvent par l'énoncé de certains critères. Les comparaisons peuvent avoir lieu par opposition (le lourd et le léger)... » (Perelman p.326)<sup>51</sup>. Et c'est bien le cas ici : sont mesurées l'union et la désunion, la première étant évidemment mise de l'avant puisqu'elle se retrouve associée à la « vraie lecture ».

Cette association permet en outre de subodorer la présence d'une dissociation des notions (nous reviendrons en détail sur ce procédé un peu plus loin). Le texte en somme anéantit une certaine notion voulant que la « vraie lecture » (A) soit accolée au « plaisir intellectuel de la compréhension » (B) et vient la modifier en y introduisant plutôt la « jouissance » que procure « l'écoute d'une symphonie » (C). Nous assistons donc à la formation d'un couple neuf (A/C), d'une nouvelle notion qui évidemment peut bousculer le lecteur sceptique, le mettre sur la défensive, ébranler ses convictions.

En d'autres extraits, nous retrouvons des flèches plus directement décochées à l'endroit du critique : « ...il me semble que les critiques ne prêtent guère d'attention, si

---

<sup>50</sup> Il est intéressant ici de noter l'utilisation des mots « impérialisme » et « lecture vraie », rejoignant dans l'affirmation des polarisations tantôt appliquées à Proust et Stendhal respectivement et qui, ici, ressurgissent dans la défense d'un type de lecture. Nous soulignons simplement que les fragments se répondent et s'unissent, que véritablement, en mille détails, un certain « système » s'érige.

<sup>51</sup> Revoir aussi à ce sujet le concept de hiérarchisation des valeurs, section 2.2.3.

même ils la soupçonnent, à cette force d'attraction constamment croissante, et finalement toute-puissante, du tout sur la partie, qui fait de la composition d'un roman quelque chose de moins proche d'un libre voyage de découverte, que plutôt du comportement délicatement guidé d'un véhicule spatial qui s'apprête à alunir » (ELEE p.118)<sup>52</sup>.

Dans cet extrait, le lecteur obvie doit, contrairement au critique, s'abandonner à la « force d'attraction croissante » du tout sur la partie. En quelque sorte, c'est l'argumentation par le dépassement qui est ici invoquée afin de provoquer l'adhésion du lecteur empirique : « ...les arguments du dépassement insistent sur la possibilité d'aller toujours plus loin dans un certain sens, sans que l'on entrevoie une limite dans cette direction, et cela avec un accroissement continu de valeur » (Perelman p.387). Dans le cas présent, le lecteur est invité à se laisser aller plus loin dans le « tout », et ce, jusqu'à sa « toute-puissance » : « ce qui vaut, ce n'est pas de réaliser un certain but, d'arriver à une certaine étape, mais de continuer, de dépasser, de transcender, dans le sens indiqué par deux ou plusieurs jalons » (Perelman p.387). Le choix d'une métaphore « astronautique », du terme « alunir » ne s'accorde-t-il pas aisément avec la stratégie argumentative utilisée? Notons encore que « souvent cette technique est utilisée pour transformer des arguments contre en arguments pour... » (Perelman p.389) – et n'est-ce pas valable ici, en ce que le lectorat assailli, dénigrant généralement le « tout » dans la lecture, le voit retourné en élément positif, dirigé contre lui-même?

### **2.3.2 Mais pour une certaine critique?**

Or, dans cette constellation concernant la lecture et le critique, nous repérons aussi quelques fragments qui fourniront au lecteur sceptique matière à entretenir son rôle, à nourrir sa lecture. À la page 121, par exemple, le texte déplore que le roman « décourage le travail critique exhaustif que l'analyse d'un sonnet parfois ne rebute pas [...] mais si le roman en vaut la peine, c'est ligne à ligne que son aventure s'est courue, ligne à ligne qu'elle doit être discutée [...] et toute critique réduite à résumer, à regrouper et à simplifier, perd son droit et son crédit... » (ELEE p.121).

---

<sup>52</sup> Nous ne nous attarderons pas sur l'affirmation voulant que le roman ne soit plus *tant que ça* un « libre voyage », affirmation concernant la question de la liberté qui pourra évidemment discréditer le lecteur obvie aux yeux du sceptique.

Une telle affirmation permet au sceptique de soupçonner encore une fois l'incompatibilité. En effet, là où tantôt on reprochait au critique son manque de globalité et de totalité dans la lecture, on l'exhorte ici de lire « ligne à ligne »<sup>53</sup>. D'autant plus qu'est encore une fois utilisée, mais vers *l'absolu inverse*, l'argumentation par le dépassement. Il s'agit maintenant de plonger sans limites dans la direction du détail. La construction du lecteur obvie se trouve déchirée entre deux *absolus* : « La réfutation de l'argumentation par le dépassement se trouve dans la constatation [...] que l'on aboutit à une incompatibilité » – et possiblement « au ridicule, résultant de l'incompatibilité avec des valeurs auxquelles on répugne à renoncer » (Perelman p.389). Ici, précisément, le sceptique est posé devant une double constatation : d'abord celle que le texte même réfute ce qui était dit précédemment et laisse, au critique, le loisir de lire comme il l'entend, et que donc le lecteur obvie est négligeable. C'est que le texte, promulguant soudainement l'analyse, n'abandonne pas pour autant son cheminement vers une lecture plus globale – deux systèmes de valeurs entrent aux yeux du sceptique en collision<sup>54</sup>.

Son regard dévoyé et encouragé par l'*effet* du texte, le sceptique pourra trouver ailleurs un discrédit raffermi du lecteur obvie, lisant *en grand* : « Seules, presque toujours, en matière d'analyse littéraire, me convainquent par leur justesse immédiate les remarques qui naissent d'une observation presque ponctuelle [...] Tout ce qui théorise, tout ce qui généralise par trop dans la "science de la littérature", et même dans la simple critique, me paraît sujet à caution » (ELEE p.179). En ces lignes, la lecture est soudainement faite avec minutie, retenue, détails...

Certes, il serait possible d'atténuer l'impression d'incompatibilité en prétextant que le texte forge d'un côté l'idéal, la lecture obvie, mais qu'il fait tout de même, si critique il doit y avoir, quelques concessions, tâchant au plus de ce côté d'en amoindrir les excès. Une autre solution consisterait à supposer que Gracq adopte des critères différents selon qu'il s'agit d'analyse ou de lecture « ordinaire ». Seulement, dans cette seconde optique, ce sont toutes les implications du lecteur obvie qui se voient

---

<sup>53</sup> Il serait d'ailleurs intéressant d'observer, en écho de celle-ci, l'incompatibilité tissée entre une vitesse dans la lecture désirée par le lecteur obvie (ELEE p.191), associable à l'idée d'une critique plus globale et moins pointilleuse; et l'encensement de cette lenteur que permet le roman, qu'il ne faut pas dénier (ELEE p.125).

<sup>54</sup> Revoir à ce sujet l'incompatibilité résultant de valeurs non hiérarchisées et simultanées, section 2.2.3

contredites : ne fallait-il pas une vitesse, ne fallait-il pas renier l'analyse? Malgré tout, le lecteur sceptique trouve à s'accrocher dans le texte, déniché des espaces lui permettant de discréditer le lecteur obvie, et ce, possiblement jusqu'au ridicule.

Si jusqu'ici nous avons ratissé quelques dysfonctionnements attisant la lecture sceptique, nous nous proposons maintenant d'observer plus en détail un fragment.

### 2.3.3 À vau-l'eau ou à contre-courant

Nous y soulignerons quelques procédés majeurs, soit : les lieux de qualités, l'analogie et le cliché, la dissociation des notions, le sacrifice et la définition. Mais pourquoi cet extrait? Nous affirmerons pour l'instant que sa brièveté n'a d'égale que sa richesse, que son emplacement dans l'ouvrage implique que le spectre du lecteur obvie érigé par le texte est déjà bien installé dans l'esprit du lecteur empirique, que son message combine un rejet du critique, une exposition de la lecture obvie et maintes clés ou dysfonctionnements qui permettront au lecteur sceptique d'y loger sa lecture fantôme.

Voici donc l'extrait :

« Ce que je souhaite d'un critique littéraire – et il ne me le donne qu'assez rarement – c'est qu'il me dise à propos d'un livre, mieux que je ne pourrais le faire moi-même, d'où vient que la lecture m'en dispense un plaisir qui ne se prête à aucune substitution. Vous ne me parlez que de ce qui ne lui est pas exclusif, et ce qu'il a d'exclusif est tout ce qui compte pour moi. Un livre qui m'a séduit est comme une femme qui me fait tomber sous le charme : au diable ses ancêtres, son lieu de naissance, son milieu, ses relations, son éducation, ses amies d'enfance! Ce que j'attends seulement de votre entretien critique, c'est l'inflexion de voix juste qui me fera sentir que vous êtes amoureux, et amoureux de la même manière que moi : je n'ai besoin que de la confirmation et de l'orgueil que procure à l'amoureux l'amour parallèle et lucide d'un tiers bien disant. Et quant à l'«apport» du livre à la littérature, à l'enrichissement qu'il est censé m'apporter, sachez que j'épouse même *sans dot*.

Quelle bouffonnerie, au fond, et quelle imposture, que le métier de critique : un expert en *objets aimés*! Car après tout, si la littérature n'est pas pour le lecteur un répertoire de femmes fatales, et de créatures de perdition, elle ne vaut pas qu'on s'en occupe ». (ELEE p.178)

### 2.3.3.1 Deux camps

Le lecteur empirique se trouve placé très tôt devant un discours argumentatif et subjectif. Le « je » y prend en charge rapidement l'objet (« ce ») présenté. En outre, le « je » inscrit dans le texte non fictionnel l'auteur réel. De ce point de vue, le segment paraît poser le Gracq réel *dans le texte*.

Nous avons donc droit avant tout à une opinion personnelle. Celle-ci, par le fait même de sa publication, par sa consolidation en certains grands principes, par les divers procédés argumentatifs employés, verra à se proposer, et éventuellement à convaincre le lecteur empirique.

Par exemple, le texte érige en tiers, en antimodèle, un certain type de critique, *énonciativement* et typographiquement : « ce que je souhaite d'un critique littéraire – et il ne me le donne qu'assez rarement – ... ». Dès lors qu'il est invoqué, le critique (ou du moins sa réponse au désir de Gracq, jugée insuffisante) est mis à distance du discours par les tirets et l'utilisation de la non-personne « il » : «...véritable pro-nom, que Benveniste préfère placer dans le registre de ce qu'il appelle la non-personne, celui des objets du monde autres que les interlocuteurs »<sup>55</sup>. À contrario, le « mieux que je ne pourrais le faire moi-même » esquisse l'idée d'un modèle : le « je » représentant (nous le verrons sous peu) tout l'auditoire éduqué, le « je » tissant, par l'absence d'une certaine critique (utilisation de la non-personne), une connivence fusionnelle avec le lecteur empathique, l'auditoire impliqué.

L'apparition du « vous » en début de deuxième phrase révèle plus ouvertement la présence de « camps » et du mode épideictique : « En fait, le *vous* représente la forme non-marquée de l'opposition... », et indique « la non-appartenance à la même sphère de réciprocité »<sup>56</sup>. Une certaine critique (antimodèle) est donc exclue dans le « vous » qui pose face à elle, implicitement, une autre personne amplifiée, un « nous » (je + d'autres; le « vous » étant : tu + d'autres). Certes, la stratégie ici est d'abord celle d'un affrontement dans lequel le lecteur empirique doit choisir son camp. Le pari paraît simple : le lecteur empathique, sentant bien que Gracq se fait le porte-parole du « bon » lecteur obvie, se liguera au « je/nous » contre la critique décriée.

<sup>55</sup> Dominique Maingueneau, «Les plans d'énonciation», dans *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, p.6.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.13.

Or, c'est devant ce choix que se pose le lecteur sceptique, devant cette structure argumentative. Comment se positionner dans le texte sans rejoindre les rangs du lecteur obvie (discrédité à ses yeux), ni ceux du banc des accusés? Il pourra d'abord travailler à affaiblir la structure argumentative de l'extrait (qui contient des espaces, des failles), mais aussi (nous l'avons proposé précédemment) se placer dans une lecture ironisante, ne prenant pas trop au sérieux les accusations de Gracq, s'appuyant pour ce faire sur certaines saillances du texte.

### 2.3.3.2 *Un lieu de qualité*

Cette posture « ironique » face au texte pourra trouver à se renforcer dans la deuxième phrase, qui invoque l'argument des lieux de qualité : « Vous ne me parlez que de ce qui ne lui est pas exclusif, et ce qu'il a d'exclusif est tout ce qui compte pour moi ». Le lecteur obvie auquel adhère ici l'auditoire d'élite suggéré par le texte, ce lecteur obvie érigé en modèle (il ne s'agit plus seulement du roman, ou de Stendhal) face à l'anti-modèle d'une certaine critique, valorise l'unique : « la valeur de l'unique peut s'exprimer par son opposition au commun, au banal, au vulgaire. Ceux-ci seraient la forme dépréciative du multiple opposé à l'unique. L'unique est original, il se distingue, et par là est remarquable et plaît même à la multitude » (Perelman p.121). Certes est ressassée une idée de déception face à l'antimodèle, au-devant d'une certaine critique qui s'avère toujours banale. Mais, surtout, le lecteur empirique est posé devant l'impression que le lecteur obvie est un être libre, qui a du goût, *son* goût qui est unique, qui n'est pas tributaire d'un groupe (à l'opposé de la critique...), et ce, alors que précisément il s'agit de se joindre au lecteur obvie, au peloton gracquien, à un modèle : « L'orateur, ayant souvent à assumer le rôle de mentor, de celui qui conseille [...] doit veiller à ne pas provoquer chez son public un sentiment d'infériorité et d'hostilité [...] il faut que l'auditoire ait l'impression de décider en pleine liberté » (Perelman p.431)<sup>57</sup>. Le sceptique, bien entendu, pourra lire ironiquement ce passage, se confortant dans sa posture. Nous voyons petit à petit l'autre trame lectorielle que suit le lecteur sceptique, le

---

<sup>57</sup> Cette citation gagnerait à être reliée au concept d'auditoire d'élite, qui atténue le sentiment d'infériorité.

fil qu'il tire et déroule, laissé ballant par le texte : « le fil qui dépasse de la pelote et qui va lui permettre ostensiblement de la dévider » (ELEE p.172).

### 2.3.3.3 Une analogie

Le raisonnement par analogie est un instrument argumentatif puissant qui formera le cœur du segment étudié. Voyons d'abord comment celle-ci opère pour susciter l'empathie.

La phrase débute ainsi : « Un livre qui m'a séduit est comme une femme qui me fait tomber sous le charme... ». Tout son travail sera de faire accepter cette analogie au lecteur empirique, et ce, afin de provoquer une adoption de l'approche lectorielle du lecteur obvie.

Comme l'indique Perelman, l'analogie « au lieu d'être un rapport de ressemblance [...] est une ressemblance de rapport » (Perelman p.501). Cette affirmation est corroborée en ce que Gracq relie livre et femme à l'idée de séduction, c'est-à-dire au cœur, à la passion. Le lecteur obvie, donc, entretient un rapport amoureux au livre – tel est le message que Gracq met de l'avant, message qui, à première vue, s'intègre très bien dans sa vision de la lecture.

Selon Perelman, la structure conventionnelle de l'analogie se résume ainsi : « A est à B ce que C est à D » (Perelman p.500). Les termes A et B sont appelés *thèmes* et les termes C et D *phores*. C'est dire, dans le cas qui nous occupe, que les thèmes sont le « livre » et « m'a séduit » alors que les phores sont la « femme » et « fait tomber sous le charme ».

Nous remarquons en outre que la mise en relation choisie par Gracq dépasse la structure traditionnelle de l'analogie. Elle se veut plus complexe. En effet, les termes B et D entretiennent un rapport si solide qu'ils peuvent se résumer en un seul : le cœur, l'amour. Perelman le précise : « ...quand il existe un rapport entre A et C, entre B et D, l'analogie se prête à des développements en tous sens qui sont l'un des aspects de l'analogie riche » (Perelman p.507). C'est donc drapé dans un somptueux tissu que l'on retrouve les termes gracquiens : la relation consistante, au-delà de leur signification, entre B et D extirpe l'analogie du simple « conventionnel » pour la hisser dans le « riche ».

C'est une construction plus flagrante encore que permet la similitude des termes B et D : si l'analogie paraît comporter quatre thèmes, un regard attentif montre bien qu'elle n'en compte que trois. Comme nous l'avons déjà précisé, le « m'a séduit » et le « tomber sous le charme » n'expriment en fait qu'une seule et même idée. La structure de l'analogie utilisée par Gracq peut dès lors se résumer ainsi : A est à B ce que C est à B; c'est-à-dire que le livre est au cœur, à l'amour, ce qu'une femme est au cœur, à l'amour. Le but premier de cette structure paraît être une fusion puissante du livre et de la femme, mais aussi un « transfert de la valeur » (Perelman p.512) des termes, du phore au thème, c'est-à-dire de C à A. En somme, Gracq plaque des valeurs amoureuses sur des valeurs littéraires – le lecteur obvie *aime* le livre comme une femme, sa relation n'a rien de raisonné. De cette analogie résultera une *conclusion-métaphore*, qui sera filée tout le long de l'extrait. L'analogie s'érige donc en deux temps : 1- elle suscite l'intérêt, voire l'empathie du lecteur en lui proposant des phores auxquels il peut s'identifier; 2- elle opère la jonction du lecteur obvie à l'une de ses valeurs. Or, le sceptique, de son côté, pourra refuser ce transfert de valeurs et trouvera, nous le verrons un peu plus loin, à se *défendre* dans le texte même.

Mais plus encore, cette fusion de B et D en un seul terme B permet de résoudre une simple équation : {A=B; C=B}, donc {A=C}. C'est le pari que fait Gracq et qu'il suggère à son lecteur : le livre = la femme. Cette opération transforme conséquemment l'analogie en argument de transitivité : « La transitivité est une propriété formelle de certaines relations qui permet de passer de l'affirmation que la même conclusion existe entre les termes *a* et *b*, et entre les termes *b* et *c*, à la conclusion qu'elle existe entre les termes *a* et *c* » (Perelman p.305). Nous comprenons de plus en plus la complexité voilée de l'analogie gracquienne et, en même temps, de par la simplicité des termes invoqués, son pouvoir de susciter l'adhésion du lecteur.

#### ***2.3.3.4 Le danger du cliché***

Nous remarquons donc qu'une structure solide se dévoile sous l'analogie sobrement présentée : d'abord d'apparence conventionnelle, elle se révèle « riche », s'assemble autour de trois termes essentiels et enfin, se transforme en argument de

transitivité. Se repère dans cette déclaration une efficacité qui contribue à susciter l'adhésion du lecteur empathique. Attardons-nous maintenant à l'approche sceptique posée devant l'analogie étudiée et à l'effet de lecture qui peut en découler.

Car le lecteur sceptique peut prendre au-devant d'un tel procédé une tangente toute différente, permise par exemple par la présence du poncif. À ses yeux, le texte paraîtra utiliser l'analogie pour « enrichir », voire masquer, un message des plus banals proposant une suite de *clichés* : le livre est comme une femme, etc.

Voilà d'ailleurs précisément ce que suggérerait de repérer Michel Charles, comme indice d'un texte fantôme : « Il y a un certain nombre de procédés qui permettent [...] *d'orienter la lecture* [...] il reste que le cliché est d'emblée un suspect... » (Charles p.103), et encore : « du cliché à l'opinion – c'est la lecture savante, qui perçoit dès l'abord le cliché –, mais aussi de l'opinion au cliché – c'est le temps de l'apprentissage; il s'agit de proposer des découpages divers du discours et d'observer les modifications qu'ils impliquent... » (Charles p.113).

Ainsi, le cliché est souvent pour Charles l'indice que se *trame* quelque chose. Perelman semble abonder dans le même sens, en ce qu'il est possible « que l'on rejette les valeurs que le cliché exprime. Dans ce cas l'auditeur prendra du recul au niveau de la pensée » (Perelman p.223). C'est dire que le lecteur sceptique, derrière l'analogie efficace qui la fait oublier, qui a pour effet de *faire passer le morceau*, repère la « faiblesse » des thèmes utilisés. Une lecture fantôme est dès lors permise par le texte, et le sceptique prend ses distances face à l'argumentation : « Si la formule clichée, admise, favorise le bien aller de la discussion, par la communion qu'elle permet d'établir, refusée, elle peut servir à disqualifier certains raisonnements, à discréditer certains orateurs » (Perelman p.223). Le lecteur obvie pourra ainsi être discrédité par le lecteur sceptique, enclin à refuser la formule élimée. En outre, le cliché rejoint l'approche possiblement ironique du sceptique dans l'optique d'un discrédit du *sérieux* du lecteur obvie.

En effet, le texte semble fugacement permettre la lecture d'un ton ironique sous l'œil sceptique : dans le « aucune substitution » de la première phrase qui se voit ensuite *ironisé* par la substitution du livre à la femme, dans les caractères *italisés* qui ouvrent la possibilité d'une teneur ironique. Ne serait-ce encore que dans la troisième phrase qui propose, dans une continuation de l'analogie amoureuse et après une exposition des rejets

qu'elle implique (« ses ancêtres, son lieu de naissance, son milieu... »), un projet égocentrique : « ...je n'ai besoin que de la confirmation et de l'orgueil que procure à l'amoureux l'amour parallèle et lucide d'un tiers bien disant » (ajoutons : « ...amoureux de la même manière que moi... »). Ainsi Gracq, n'ayant cure de ci et de cela, recherche en fin de compte le tiers bien disant, c'est-à-dire une imitation de lui-même posé en tant que modèle idéal, lecteur obvie. L'analogie visant à convaincre le lecteur se terminerait donc par un retour à soi, une manière de désir triangulaire, dont le lecteur ne serait que le relais temporaire? Le texte n'exige plus qu'une conversion au lecteur obvie, mais une copie, presque un miroir de lui-même – pourquoi un livre, dès lors? Ces questions peuvent être soulevées par le lecteur sceptique.

C'est ainsi que le lecteur sceptique pourra choisir la voie ironique, faite de clin d'œil, donner au discours de Gracq un caractère ludique qui lui permettra de conduire une autre lecture, moins menaçante pour ses convictions, et résolvant certaines incongruités entre les propositions. C'est cette *ligne de lecture* que peut être amené à suivre, par ses prédispositions, mais aussi un certain *espace* laissé par le texte, le lecteur sceptique.

### **2.3.3.5 La dissociation des notions et le sacrifice**

Nous l'avons esquissé plus tôt, la dissociation des notions peut s'avérer une technique argumentative efficace. L'extrait choisi l'utilise afin de susciter l'empathie du lecteur. Voyons maintenant plus en détail son fonctionnement, avant de poser au-devant de celle-ci une lecture sceptique.

Le terme « apport » placé entre guillemets en début de cinquième phrase indique certes toute l'ironie dont Gracq pare ce terme, donnant ainsi immédiatement un certain ton à son affirmation, mais surtout implique la présence d'un procédé argumentatif particulier, la dissociation des notions : « il existe une série d'autres expressions indiquant qu'il s'agit d'un terme I [d'une dissociation des notions] depuis le mot "prétendre" jusqu'à la mise entre guillemets » (Perelman p.582).

« La dissociation des notions détermine un remaniement plus ou moins profond des données conceptuelles qui servent de fondement à l'argumentation : il ne s'agit plus, dans ce cas, de rompre les fils qui rattachent des éléments isolés, mais de modifier la

structure même de ceux-ci » (Perelman p.551). C'est dire que le procédé sépare des notions jusqu'alors confondues au sein d'une même notion supposée admise, évidente. La notion à laquelle s'attaque Gracq peut se résumer ainsi : le livre valable, qui mérite d'être aimé et lu, est un livre qui apporte quelque chose à la Littérature (que ce soit du neuf, une rupture, un engagement), notion éminemment *critique* s'il en est. La cinquième phrase, donc, remanie cette *idée reçue* afin qu'elle serve la cause du lecteur obvie et la conclusion de l'extrait.

Le type de dissociation utilisé par Gracq pourrait être qualifié de canonique : deux termes y sont mis en opposition : « l'apport » et *sans dot*. Le terme I, que soulignent les guillemets, se veut l'opinion, la vision d'une certaine critique : « Le terme I désigne ici, comme souvent, [...] un fabricat illusoire, une théorie inadéquate » (Perelman p.582), aux yeux de l'énonciateur, précisons-nous. Le terme II, quant à lui, implique ce que l'énonciateur juge le réel, la vérité dissimulée derrière l'apparence : « Le terme II est celui qui est authentique, véritable, réel » (Perelman p.582). Notre effort est mince, avouons-le, puisque Gracq fait tout le travail pour nous : « l'apport » et le *sans dot* sont les deux termes de la dissociation. Il est intéressant de noter que ceux-ci sont exhibés au niveau typographique même. Le terme I, tout comme il cache derrière son mensonge la vérité du terme II, étouffe d'emblée la phrase de sa *surprésence*, est élargi par les guillemets. Il sera combattu, en fin de compte, par le terme II, lui aussi *pointé de la plume*, mis en italique et éclatant en fin de phrase comme l'apparition de la vérité.

Ainsi, le « *sans dot* » répond à l'idée d'« apport », chasse (et l'italique ne semble-t-il pas *donner un coup*, typographiquement) ce dernier terme et vient prendre sa place auprès de la Littérature. La notion modifiée par Gracq, et présentée comme véritable, peut maintenant se lire comme suit : *sans dot/littérature*, c'est-à-dire que contrairement à la notion communément admise, la littérature n'exige guère la *richesse*.

Nous avons donc ici un point névralgique du discours appuyé typographiquement. Certes, le lecteur empathique n'y verra qu'une façon de soutenir plus fortement l'affirmation, la dissociation. Or, le sceptique, déjà engagé dans la lecture fantôme, pourra subir autrement l'effet de l'italique. Ne souligne-t-elle pas la présence d'une « pointe », d'une ironie, signe du ridicule?

Et supposons que le sceptique soupçonne. Citons encore George Perec, dans *Lire : esquisse socio-physiologique* : « lire, c'est d'abord extraire d'un texte des éléments signifiants, des miettes de sens, quelque chose comme des mots clés que l'on repère, que l'on compare, que l'on retrouve [...] ces mots clés peuvent être [...] des modes de mise en page, des tournures de phrase, des particularités typographiques (par exemple, la mise en italique de certains *mots* dans de *trop* nombreux textes de fiction, de critique, ou de critique-fiction, contemporains) » (Piégay-Gros p.208). De même, le sceptique est à l'affût de ces « mots clés »; il pourra voir dans l'italique une ironie, celle-ci non pas dirigée contre une certaine critique (vision empathique), mais bien soulignant une duplicité dans l'affirmation même de Gracq. Le lecteur sceptique poursuit donc la lecture d'un texte fantôme, virtuel, lecture permise ici par la présence de l'italique. Expliquons.

Le *sans dot* se double d'une technique subtile que Perelman désigne sous le nom d'argumentation par sacrifice : « L'un des arguments de comparaison le plus fréquemment utilisés est celui qui fait état du sacrifice que l'on est disposé à subir pour obtenir un certain résultat » (Perelman p.334). Gracq, pour obtenir l'adhésion à son modèle, fait offrande : il abandonne la dot. Le sacrifice dont on fait état, évidemment, donne de la valeur à l'objet : « L'argument du sacrifice, utilisé d'une façon hypothétique, peut servir à mettre en évidence le prix que l'on accorde à quelque chose... » (Perelman p.338). Le sacrifice de Gracq étant donc hypothétique (et même davantage : métaphorique), quel prix octroie-t-il à son objet?

Ainsi pourrait-on lire à première vue que la littérature est d'une valeur au-dessus de tout, ce sacrifice le montre bien, et que pour le lecteur obvie de Gracq l'amour, comme le livre, n'a pas de prix. Il est possible cependant d'approfondir cette lecture. Ce qui donne de la valeur à l'objet/littérature, c'est aussi la pesée du sacrifice que l'on met dans la balance, c'est la tristesse qui définit le poids : « L'intensité du regret mesure la valeur de la chose perdue » (Perelman p.339). Chez Gracq, aucun regret n'est ressenti ou mentionné. Y aurait-il donc sacrifice? Ainsi, l'absence de *chagrin* renforce le caractère inutile de tout l'attirail de la dot, indique qu'elle était sans importance. Si l'on veut, l'apparence d'un argument par le sacrifice qui, au fond, ne sacrifie rien, fonde davantage la viduité de la notion dissociée, de « l'apport ». De ce sacrifice inexistant, en coquille vide, surgit une pointe ironique (quel effort!).

Or, sous l'œil sceptique, ce sacrifice ironique tournant à vide (et ridiculisant en quelque sorte une certaine critique) pourra affermir l'indice purement ludique de l'argumentation, être utilisée contre elle. D'abord, le sceptique pourra se limiter au simple fait que le texte utilise un sacrifice caduc, rendant ainsi ridicule sa stratégie argumentative, donnant en apparence une bien piètre valeur à la littérature (et qui douterait de l'amour de Gracq pour la littérature?), car le sacrifice effectué pour l'obtenir n'a aucune valeur. Certes, cette possibilité implique une certaine incompréhension dans l'attitude sceptique (et nous voyons déjà qu'elle n'est pas nécessairement plus habile ou sagace que la position empathique, qu'elle peut *s'enfermer* dans son refus), alors que de son côté l'empathique remarque peut-être que cette viduité du sacrifice ne fait que concéder davantage de poids à l'argument et réitérer que seule compte la littérature *en soi*.

Mais, dans un second temps, le sceptique pourra discréditer l'argumentation (continuer sa lecture fantôme par le rire, l'ironie) en arguant que le ridicule qui si souvent menaçait *à ses yeux* le discours dirigé vers le lecteur empathique est maintenant reproché à une partie de la critique! (la phrase suivante, débutant avec « quelle bouffonnerie » fait d'ailleurs éclater au grand jour cette accusation). Accuser l'adversaire d'une « faute » dont l'on pourrait soi-même être soupçonné, pense le sceptique? L'ironie fait boule de neige dans l'œil sceptique, le texte entretient, encore une fois, la persistance de son *jeu*; tout en nécessitant, bien sûr, un joueur désireux de lui donner cette réplique, d'y chercher ce type de plaisir.

### **2.3.3.6 La définition**

Le ridicule dont Gracq accuse une certaine critique (alors que le sceptique l'applique au lecteur obvie) est en fin d'extrait projeté contre elle : « Quelle bouffonnerie, au fond, et quelle imposture, que le métier de critique : un expert en *objets aimés!* » (ELEE p.179).

Notons l'utilisation une fois de plus de l'italique : *objets aimés*. Cette particularité typographique renvoie directement au *sans dot*, résumant ainsi l'argument liminaire : ce qu'on aime est sans dot. Mais encore, si le *sans dot* se voulait un moment charnière

dévoilant nettement une ironie dirigée contre le ridicule de « l'apport », les termes *objets aimés* en rappellent la présence dans cette sixième phrase – le ridicule né dans l'italique du *sans dot* est propulsé dans le critique, et ce jusque typographiquement.

En effet, la seconde partie de la phrase (après le deux-points) n'est en fait qu'une définition descriptive de ce qu'est pour Gracq, à la lumière de son raisonnement, la critique. Toute définition, affirme Perelman, se présente comme l'expression d'une identité. Au cœur même de son identité, l'exégète est donc entaché – nous assistons à un encerclement par le ridicule, virtuel et matériel, de ce qu'est une certaine critique. La lecture empathique, nous l'avons vu, est amenée à approuver cette cabriole finale. Il en va autrement de la lecture sceptique.

Car, si l'accusation gracquienne est en apparence ravageuse, elle renferme pour le sceptique une ironie plus poignante encore (au-delà de cette « malhonnêteté » argumentative qui retourne contre l'adversaire le ridicule dont il pourrait accuser le fragment lui-même). De fait, le critique n'a jamais revendiqué le titre d'« expert en objets aimés »; c'est Gracq seul qui lui accole cette fonction au fil de son argumentation et qui, ensuite, la lui reproche. Nous avons sous nos yeux un exemple admirable de création (et ce, *de toutes pièces*) d'un antagoniste, d'un antimodèle, pour le bien d'une propagande. Certes, le reproche ne concerne pas le fait que le critique s'applique sur des « objets aimés », mais bien en ce qu'il se « qualifie » d'expert. La cible de la bouffonnerie, c'est l'expert, bouffonnerie qui vise à le « rabaisser » au rang de simple lecteur. Mais, répétons-le, jamais le critique ne s'est sacré expert – c'est le texte qui le hisse facticement pour mieux le « ridiculiser ». Il va de soi que le lecteur sceptique n'est pas insensible à ce chef-d'œuvre de rouerie qui, repéré, sanctionne son détachement du lecteur obvie.

### **3-Conclusion**

Nous avons vu dans divers passages une multitude de stratégies argumentatives dont s'arme le texte afin de promouvoir une figure de lecteur obvie. Face à celles-ci, nous

avons postulé une lecture empathique, se laissant convaincre d'adhérer aux principes du lecteur obvie.

Or, nous avons aussi supposé une lecture sceptique. Celle-ci, effectuée par un lecteur prédisposé à refuser les propositions gracquiennes, suivra face au texte une tout autre tangente. Elle repérera derrière l'apparence d'un message direct louant le lecteur obvie, la présence de disjonctions argumentatives, de ce que Riffaterre, Charles, ou Eco appelaient tantôt dysfonctionnements, clés, etc.

C'est donc usant en partie des théories de l'énonciation (Benveniste, Maingueneau) et surtout de celles de l'argumentation (Perelman) que nous avons questionné l'efficacité du discours, que nous avons proposé diverses difficultés permettant au lecteur sceptique de discréditer la figure du lecteur obvie, de se loger dans une autre lecture.<sup>58</sup>

Le lecteur sceptique, situé à rebours du lecteur obvie, pourra aller jusqu'à entretenir, au-delà d'un rôle de refus, une teneur ironique. Ainsi, pourra-t-il au fil de sa lecture résoudre certaines incompatibilités tout en conservant ses valeurs ébranlées, confronter le texte, esquiver le lecteur obvie. Guidé par ses désirs et croyances, il repère les dysfonctionnements du texte, en invente parfois dans les espaces qui laissent du *jeu*; il remplit de réticences les blancs du texte. Il « estime », ou du moins « juge » que Gracq n'est pas trop sérieux, qu'il apprécie au fond la critique et qu'il la dénonce en clignant de l'œil vers un lecteur plus sagace (et peut-être même véritable représentant de l'élite voulue par Gracq, réel *happy few* du texte) qui lui aura compris l'ironie, suivra de haut la joute et l'envoûtement du lecteur empathique.

\*

Un léger rappel : nous ne sanctionnons en rien cette attitude. Nous avons voulu proposer sa possibilité, concevoir sa naissance dans une opposition de « forces », établir l'éventualité d'une résistance lectorielle, d'une approche qui ne tomberait pas sous le

---

<sup>58</sup> Et c'est en ce sens que les théories de Perelman s'allient aux théories de la lecture : elles nous ont révélé et montré la source de cet effet autre du texte, de cette impression attisant possiblement, combinée à ses prédispositions, le scepticisme du lecteur.

charme. Et, nous le croyons, cette possibilité est entretenue par ces lieux où le texte permet la dérive, donne « un espace à explorer » (Charles p.9).

Mais enfin, cette lecture est-elle plus complète, tire-t-elle d'autres conclusions, aboutit-elle ailleurs que la lecture empathique? Il s'agira maintenant pour nous de définir plus précisément le cadre de la lecture sceptique (qu'implique-t-elle, quel lecteur réel est enclin à l'adopter?). Mais encore de voir ce que peut apporter au texte, au lecteur et à notre étude cette lecture, selon quelles modalités il est possible d'en tirer parti.

## Chapitre III : le boomerang

### 1-Introduction

Résumons le chemin parcouru. Nous avons révélé dans le premier chapitre la manière dont *En lisant en écrivant* tisse un parangon de lecteur. Nous en avons alors exposé les caractéristiques cardinales, et ce, tout en soulevant au passage quelques-unes des incongruités, des tensions présentes dans le « système » de lecture conjointement mis de l'avant. Dans le deuxième chapitre, nous avons étudié plus précisément divers procédés argumentatifs et rhétoriques utilisés par le texte afin de promouvoir sa *méthode*, son lecteur obvie, afin de persuader le lecteur empirique d'adhérer à sa vision de la lecture.<sup>59</sup>

Or, nous avons tenté de poser devant la puissance de ce « modèle » une *force* peut-être prédisposée à résister, une figure de lecteur sceptique. Celui-ci, contrairement au lecteur empathique, ne se laisse pas gagner aux propositions gracquiennes et sa lecture s'aiguille ailleurs. Elle peut prendre une tangente ironique, se loger à côté du lecteur obvie. Dans certaines spécificités argumentatives (incompatibilités apparentes, déclarations revendiquant l'implicite, l'ironie, le clin d'œil) elle trouve un espace où déroger du texte premier, entame une lecture fantôme, une autre relation au discours rendue possible par la *précarité* de ce dernier.

Certes, nous n'avons pas exposé exhaustivement la lecture sceptique. Nous nous sommes contenté de postuler la façon de voir de l'individu qui la tient, en l'étayant çà et là de maints exemples; nous avons montré son angle d'attaque, quelques-uns de ces refus possibles, la nature potentiellement ironique de son approche (dans une tentative de résolution des incompatibilités). Car la lecture sceptique est mouvante. Plusieurs des dysfonctionnements que nous avons soulignés ne seront peut-être pas même relevés par celui qui l'effectue – mais il en *lira* ailleurs de différents. Il s'agissait pour nous d'évaluer

---

<sup>59</sup> Cette efficacité du discours gracquien peut d'ailleurs s'observer dans les ouvrages critiques étudiant l'œuvre. En effet, ils témoignent d'approches abondamment mimétiques, d'approches ayant adopté les recommandations gracquiennes.

comment une certaine interprétation est possible, une lecture permise par le texte dans sa rencontre avec un lecteur prédisposé à la résistance.

Ce troisième chapitre nous fournira l'occasion de questionner la validité et la finalité de la lecture sceptique. Aboutit-elle à un autre constat, ajoute-t-elle au texte un *sens*, une profondeur? Offre-t-elle vraiment au lecteur sceptique de se dégager du message gracquien, est-elle si différente du lecteur obvie? Nous poserons cette hypothèse : les cheminements empathique et sceptique peuvent être l'objet d'un rapprochement. En effet, se révèle dans le scepticisme une avenue de lecture possible (non pas nécessairement adoptée par tous les sceptiques, mais néanmoins probable)<sup>60</sup>, où se *fusionnent* dans un même constat, du moins convergent l'une vers l'autre, lecture sceptique et empathique, malgré les routes divergentes tantôt empruntées. C'est cette avenue que nous prospecterons, dorénavant.

En second lieu, nous reviendrons plus concrètement sur la lecture sceptique. Quelle vision du lecteur énonce notre approche? Quel lecteur empirique est enclin à prendre la tangente sceptique, quelles prédispositions impliquent-elles, quelle force doit être en présence? En somme, qui se regroupe autour de la lecture sceptique?

Armé de ces précisions, nous relancerons l'idée de convergence potentielle des lectures dans ses implications globales, mais aussi plus concrètes. Si le cheminement du lecteur sceptique a été différent, peut-être même plus jouissif pour le lecteur l'appliquant, il semble que ses méthodes et ses réalisations ne s'éloignent pas autant que le voudrait le sceptique lui-même du message premier du texte (certains sceptiques pourront le réaliser, d'autres pas). Y aurait-il dans cette union l'esquisse d'un lecteur idéal, d'une volonté textuelle, d'une conception gracquienne?

Ainsi donc, si le sceptique peut penser, du haut de sa posture, que le lecteur empathique se laisse endoctriner par les propositions de Gracq en acceptant son lecteur obvie, il apparaît que lui-même puisse en arriver un moment à croire admirable son acuité lectorielle, cette précellence lui ayant permis de s'extirper des *filets gracquiens*. Or, le livre refermé, il pourra constater son fourvoiement, pis encore que celui du lecteur envoûté, parce que bercé un instant de la chimère d'une meilleure lecture.

---

<sup>60</sup> Si probable qu'il semble fort plausible que plusieurs critiques gracquiens, maintenant convertis, aient suivi une avenue semblable.

## 2-Un même effort

Cette lecture sceptique que nous avons suivie tout au long du deuxième chapitre, est-elle plus pertinente que la lecture empathique? Permet-elle au lecteur qui l'applique, une fois le livre refermé, d'avoir *mieux* lu en se préservant de la *contamination* gracquienne? Il conviendrait de soulever une seconde hypothèse qui lancera une réflexion plus vaste sur la lecture<sup>61</sup>.

### 2.1 - Inévitable liberté

Nous avons épluché dans le premier chapitre les multiples modalités du lecteur obvie souhaité par Gracq. De nos observations se dégagent certaines lignes directrices, quelques grands principes que se devait d'accepter et d'appliquer le lecteur obvie : 1-une volonté de lire pour le plaisir, par exemple, rapportant la lecture à une affaire de cœur; 2- un refus de nier les idiosyncrasies, les goûts personnels, et de plonger dans la justification théorique d'une certaine valeur des textes, de se jeter dans une critique explicative toujours de mise et oubliant le caractère global de toute impression de lecture; 3-en somme, toute une doctrine permettant à l'individu de rester lui-même face à la littérature, une vision exigeant du lecteur empirique une conscience de soi et, paradoxalement, l'exhortant de ne pas s'abandonner au cirque littéraire (critique et médiatique), de conserver sa subjectivité et conséquemment son autonomie. Le constat est frappant : le texte dirige le lecteur vers sa liberté.

---

<sup>61</sup> Si nous avons jusqu'à maintenant abordé le texte de manière rapprochée, le paraphrasant en première partie et étudiant les fonctionnements argumentatifs de ses extraits en seconde partie, force nous est d'avouer que nous devons ici prendre nos distances. Tâchant d'exprimer les possibles interactions entre texte et lecteur réel, entre lecture sceptique et lecture empathique, tâchant d'exprimer comment se rejoignent les conclusions des deux lectures, nous serons obligé de nous baser un tant soit peu sur un cas réel de lecture, en l'occurrence la nôtre (comme depuis le début d'ailleurs, mais plus fortement ici) – et c'est bien là l'impasse de toute théorisation de la lecture. Nous pensons néanmoins que les effets étudiés ou proposés sont fort plausibles – ne les avons-nous pas vécus? Bien sûr, loin de nous l'idée d'imposer notre lecture. Néanmoins, nous osons croire qu'elle permet d'avancer quelques hypothèses éclairantes sur l'effet du texte et la réaction du lecteur posé face à sa proposition, qu'elle permet de comprendre un peu mieux, au-delà de la beauté du style, l'envoûtement gracquien.

Et que dire, dès lors, de ce lecteur sceptique que nous avons repéré au travers du texte? Celui-ci se construit en partie dans le refus du modèle de lecteur proposé par Gracq, s'érige précisément dans l'affirmation d'une subjectivité incapable de se laisser totalement bercer (berner) par le texte (le *lectant* y combattant le *lu* affirmerait Picard; nous y reviendrons) – dans la revendication, donc, d'une liberté.

Précisons en aparté que le parcours du lecteur sceptique ne s'échafaude pas dans un rejet pur et simple du texte. Ce type précis d'appropriation de la liberté du lecteur (disons en quelque sorte la manière *active* du lecteur sceptique, plutôt que la *corroborative* du lecteur idéal), est attisé par les incongruités, les clins d'œil qu'y repère le lecteur sceptique – ce dernier se nourrit à même le texte. Pour ainsi dire : le *lectant*, c'est-à-dire l'instance critique qui poussera le lecteur sceptique à découvrir et se loger, au-delà du lecteur obvie, dans une lecture fantôme, est d'abord éveillé par une *rhétorique révélatrice*<sup>62</sup>, elle-même partie du discours. Cette libération demeure donc, ne serait-ce que subtilement, reliée au texte qui lui fournit les bases de son *évasion*. La lecture sceptique reste un cheminement textuel (bien que fondé sur un texte fantôme), implique une soumission, ou plutôt une *attention* portée à certains commandements ou signaux, bien que moins *explicites*. Elle ne tente pas de détruire le texte, mais le lecteur obvie. En ce sens, nous croyons que lecture empathique et sceptique ne sont pas diamétralement opposées, mais bien parallèles, et donc comparables. Elles peuvent sinon se rejoindre, du moins aller dans la même direction : converger.

Ainsi, lecteur empathique et lecteur sceptique se logeant dans une lecture fantôme se recourent dans une finalité, une revendication : celle de rester libre, unique, etc. C'est la route empruntée vers le regain d'une autonomie qui diffère. L'un suit le chemin défriché vers la liberté, l'autre s'en écarte un temps, en revendique lui-même et immédiatement l'expérience.

Et qui oserait dire que l'indépendance recherchée par le lecteur sceptique (cristallisée dans la lecture fantôme) est plus valable que celle du lecteur empathique (cristallisée dans le lecteur obvie)? Le cheminement du sceptique était-il plus ardu,

---

<sup>62</sup> Tissée de dysfonctionnements, d'accrocs, mais aussi d'apparences de clin d'œil, de disjonctions sémantiques.

rehaussant donc la valeur de la liberté acquise? Cela impliquerait que le parcours importe plus que l'arrivée, du moins tout autant...

Et certes, nous ne nions pas la valeur du parcours<sup>63</sup> : l'expérience du livre sera différente, le souvenir aussi, le détail peut-être, mais nous croyons précisément que les concepts, les grandes idées retirées de la lecture de *En lisant en écrivant* demeurent semblables, d'un cheminement à l'autre, que les approches libératrices s'équivalent; car leur résultat, l'essentiel, reste même, et ce, bien que le sceptique (du moins, celui qui suit la voie que nous observons) puisse le réaliser plus puissamment.

Posons et résumons notre hypothèse autrement : ce refus apparent du modèle gracquien est-il intégralement possible<sup>64</sup>? Nul doute, mais peut-on échapper entièrement à ses postulats? Cette lecture fantôme qu'emprunte dans le texte un lecteur sceptique, n'implique-t-elle pas les mêmes découvertes (en partie) qu'une lecture plus empathique se *collant* aux affirmations gracquiennes et à la proposition de son lecteur obvie? Car, en somme, c'est une liberté de la subjectivité qu'exige paradoxalement Gracq dans son *prosélytisme*, un désir d'aller selon son cœur et ses goûts. Il impose en quelque sorte au lecteur le bris de ses chaînes.

De même, le lecteur refusant le lecteur obvie, repérant des « clés » dans le texte et suivant plutôt une lecture fantôme, ne revendique-t-il pas son affranchissement? Ne fait-il pas que postuler (tendre illusion!) un refus de l'endoctrinement gracquien, prenant ainsi une autre voie non pas offerte, mais *permise* par le texte, c'est-à-dire la voie ludique donnant l'impression d'un contrôle, d'une compréhension plus profonde, d'un *évitement* du carcan prescrit au lecteur empathique?

Le lecteur sceptique dénie en somme le modèle proposé et trouve dans les dysfonctionnements de l'argumentation des moyens de se justifier de ne pas adhérer au lecteur obvie, des façons de rester libre. Mais n'est-ce pas ce que le texte suggère, dans le lecteur obvie, tout du long? C'est dire que ce *lecteur-là*, que cette *lecture-là* converge elle aussi vers certaines modalités et exigences du lecteur obvie. Le lecteur sceptique, après avoir pris la voie qu'il jugeait *supérieure*, pourra réaliser qu'elle n'est qu'un simple

---

<sup>63</sup> Nous le verrons plus loin, dans la section 4.1.2.

<sup>64</sup> La question de la justification de ce refus a été esquissée dans le second chapitre. Nous avons montré sa probabilité, sa volonté propre de justification, de sanction par divers accrocs du texte. Mais nous ne sommes pas allé jusqu'à défendre la lecture qui en découle...

détour en route vers le même but que le lecteur obvie. Les deux chemins, malgré l'illusion d'un périple savant dans la profondeur des boisés gracquiens, ne sont jamais très éloignés.

Et c'est là que se retrouve le « piège » du texte – une leçon d'humilité, en somme, la remise sur un même pied d'un bon nombre de lecteurs. N'écrivions-nous pas que Gracq impose en quelque sorte (mais nous devrions maintenant préciser, *de toute façon*) sa liberté au lecteur? Cela ne révèle-t-il pas toute l'efficacité du propos gracquien qui illustre si bien à quel point, qu'on le veuille ou non, les lecteurs lisent privément et subjectivement, avec l'âme et le cœur, que ceux-ci bouquinent (malgré le désir de certains d'entre eux) afin de se faire *vibrer*? Les affirmations initiales semblent se vérifier par l'impossibilité de les nier catégoriquement<sup>65</sup> (parlerions-nous de foi?).

Certes, cette proposition n'est pas définitive. Nous en soulevons néanmoins la possibilité, car elle nous permettra quelques découvertes intéressantes, diverses réflexions sur *En lisant en écrivant* et presque, le repérage d'un certain *effet*, perçu sous l'œil du lecteur, mais qui nous apparaît découler des configurations du texte.

Or, quelles sont les conséquences plus concrètes de notre hypothèse? Quel travail effectue le texte sur ses lecteurs réels (et réciproquement) qui nous autorise à avancer que malgré la dualité inscrite dans leurs parcours, les lectures convergent dans leur destination? Que propose, en somme, cette confluence des deux voies de lectures? Pour ce faire, nous préciserons le concept de lecture sceptique, tâcherons d'ébaucher le lecteur réel qu'elle peut impliquer. De là, nous pourrions poser plus pleinement les implications de notre hypothèse de convergence finale des lectures sceptique et empathique.

### **3-Du lecteur sceptique au lecteur réel**

Maintenant que nous avons posé la prémisse d'une convergence du lecteur sceptique avec les bases du lecteur obvie, tâchons d'esquisser une approche plus « concrète » qui éclairera le fonctionnement de la lecture sceptique (ou du moins

---

<sup>65</sup> Bien entendu, il est concevable qu'un sceptique choisisse purement et simplement de rester sourd à ces affirmations initiales, de ne pas les entendre et se questionner à leur sujet. Mais rappelons que nous suivons une avenue possible de la lecture sceptique, qui semble probante dans l'explication des conversions.

quelques-unes des prédispositions qui peuvent l'encourager) et nous permettra de la rattacher à un certain profil de lecteur réel. Invoquant trois propositions théoriques (celles de Dayan, Picard et Eco), nous tenterons de cerner quelques-unes des caractéristiques de notre figure de sceptique. À partir de celles-ci, nous verrons comment la lecture sceptique s'avère une niche plus confortable pour certains types de lecteurs empiriques. Il s'agit donc ici de montrer que le lecteur sceptique n'est pas qu'un carcan conceptuel, mais peut rejoindre et impliquer des lecteurs incarnés. Ces précisions nous permettront ensuite de mieux comprendre les implications concrètes de la voie convergente proposée ci-dessus.

### 3.1 - Négocier le texte

En postulant une lecture sceptique, nous avons voulu montrer comment un certain groupe d'individus pouvait trouver à refuser le discours gracquien. Le lecteur sceptique résiste au lecteur obvie gracquien et s'en détache. Aussi s'agit-il dans ce cas « moins d'exclusion que de résistance à l'inclusion », lorsque les autres « menacent de vous englober dans un "nous" dont vous ne voulez pas » (*Les mystères de la réception*, Daniel Dayan, p.146; désormais abrégé en Dayan). Mais pourquoi cette résistance et par qui?<sup>66</sup>

Plus généralement, nous avons tenté d'exprimer une relation possible entre le texte et un certain lecteur, cette rencontre de forces dont il est tant question. Dans cette optique, notre approche est tributaire de certaines caractéristiques du *modèle texte-lecteur* tel qu'énoncé par Daniel Dayan, bien que ce dernier confère au lecteur une plus grande autonomie. Nous avons laissé tomber, à l'instar de Dayan, l'analyse « d'un récepteur idéal, d'un récepteur en quelque sorte déductible du texte dont il serait l'image en creux... » (Dayan p.149), car le lecteur sceptique n'est pas le lecteur modèle d'Eco.

---

<sup>66</sup> Convenons-en, toutes les affirmations qui nous permettront d'esquisser un profil de lecteur réel se basent sur une approche fictive du texte. Après tout, nous avons en seconde partie donné « la parole à une fiction de public à propos d'une fiction de texte, en inventant une relation fictive entre les deux » (Dayan p.156). Notre fiction de public étant jusqu'à un certain point les lecteurs sceptiques, notre fiction de texte le texte fantôme, à partir desquels nous avons tissé une relation, des interactions fictives (bien que réellement possibles, voire même probables). Or, « une telle réalité est physiquement invisible, mais observable textuellement et textuellement, seulement. Elle ne relève alors que d'une seule discipline : l'analyse des discours » (Dayan p.156). Ce que nous avons fait, précisément.

Plutôt, nous avons rattaché les fragments à « leur rencontre avec leurs usagers » et à « la nature de la relation entre texte et lecteur » (Dayan p.149). Si nous avons abordé dans cette relation ce qui se rapporte au texte (ce qu'y lit le sceptique, et comment) il conviendrait maintenant de préciser la nature du lecteur qui s'y trouve impliqué.

S'attarder ainsi sur une *mise en contact* entre le texte et un certain lecteur, c'est induire que « la réception n'est pas l'absorption passive de significations préconstruites, mais le lieu d'une production de sens » et qu'il « n'y a plus de raisons pour qu'un message soit automatiquement décodé comme il a été encodé » (Dayan p.150). Le lecteur sceptique, devant la précarité du texte, construit sa lecture (la lecture fantôme) – c'est qu'il est à la fois enclin à le faire et que le texte, pouvant certes être « décodé » autrement, donne en plus des espaces permettant, voire stimulant le décodage sceptique.

Or, notre sceptique se précise dans sa démarche; il n'a pas fait que décoder autrement le texte, avivé l'un de ses multiples déchiffrages possibles – il s'est engagé précisément dans la lecture qui en discrédite le message premier (le lecteur obvie). En effet, le lecteur « peut aussi résister à la pression idéologique exercée par le texte, rejeter ou **subvertir** les significations qu'il lui propose » (Dayan p.150; nous soulignons)<sup>67</sup>.

Or, cette résistance implique « un récepteur non seulement actif, mais fortement socialisé » et cette inscription sociale « se traduit par l'existence de ressources culturelles partagées dont la nature déterminera celle de la lecture » (Dayan p.150). Notre lecteur sceptique se conforme donc; il est apte à résister au texte de par sa conformation culturelle propre. Reposé dans le contexte de publication de l'ouvrage (1980), il devient un lecteur averti, sympathique aux conceptions structuralistes, gagné au nouveau roman; il peut rejoindre encore une vaste part de la critique de l'époque qui a pu vouloir discréditer les propositions gracquiennes. La lecture sceptique réunit donc un groupe de lecteurs résistants, de par leurs idées et leurs croyances, principalement le groupe de ceux à qui s'attaquait (et s'attaque toujours) le texte et qui, « émancipés d'une influence qu'ils

---

<sup>67</sup> Nous avons, dans notre approche, jumelé cette position réceptionnelle aux concepts de Charles, c'est-à-dire à l'idée de jeu. En effet, la réception subversive que nous proposons se base quand même sur le texte, s'attise dans les dysfonctionnements, les espaces, mille déclics ou élans donnés à la lecture sceptique. Résistance timorée, donc, cherchant justification, cherchant une poussée du texte? En un sens, non, puisque le sceptique pourra choisir de s'appuyer sur le texte afin de mieux justifier son refus, le renforcer (cela nous en révélera davantage, nous le verrons plus loin, sur le type de lecteurs enclins à suivre une telle voie). Encore, nous pourrions dire que le texte doit laisser une latitude à la subversion (non pas au rejet). Et c'est ce que fait ELEE : il attise le feu dormant du sceptique, semble apte éveiller la lecture dont nous traitons.

peuvent filtrer par leur capacité de résistance, d'interprétation et de réinterprétation » (Dayan p.150), refuseront (refusèrent?) le lecteur obvie.

Nous touchons peut-être ici à la notion « d'une "lecture résistante ou oppositionnelle", capable d'identifier et de rejeter l'idéologie véhiculée par les textes » (Dayan p.152). Mais il convient de nuancer l'affrontement, car le texte laisse beau jeu à cette lecture oppositionnelle de lire un soutien dans ses *précarités*, en s'y posant ironiquement<sup>68</sup>. Sous cet angle, la lecture en est potentiellement une d'assimilation, selon les termes de Michel de Certeau : « assimiler ne signifie pas nécessairement devenir semblable à ce qu'on absorbe, mais signifie aussi 'le rendre semblable à ce qu'on est, le faire sien, se l'approprier ou se le réapproprier' » (Dayan p.153). C'est précisément ce que fait le sceptique : « il est capable d'identifier la position où il est interpellé et de se dissocier de cette position, de *négoier son rôle*, aussi bien que le sens des programmes qui lui sont présentés » (Dayan p.152; nous soulignons). Et notre sceptique s'est dissocié du lecteur obvie, a négocié au travers du texte une lecture fantôme...

### 3.2 - Au-delà de 1980

Mais la lecture sceptique ne saurait être réduite uniquement à un cadre temporel ou une résistance idéologique à une certaine vision. Certes, il est possible de concevoir encore aujourd'hui un lecteur empirique enclin à refuser en elles-mêmes les propositions gracquiennes, parce qu'elles jurent avec ses croyances.

Or, la lecture sceptique se double et s'étaye peut-être du concept de « réception secondaire ». Ce dernier permet à la fois de mieux définir la lecture sceptique, de montrer qu'elle va au-delà d'un problème purement idéologique, et de l'extirper d'un jalonnement sociohistorique trop rigide.

La « réception secondaire » postule que « rencontrer un texte, c'est s'aventurer dans un espace déjà structuré [...] c'est faire jouer sa propre lecture dans un contexte préalablement balisé. Le récepteur est condamné à recevoir avec chacun des programmes la réception d'autrui » (Dayan p.160). Dès lors, « la réception de tout texte présuppose

---

<sup>68</sup> Voir section 2.2.5 du chapitre II.

celle qui lui est, qui lui a été ou qui pourrait lui être, réservée par un autre public [...] c'est faire partie d'un "nous", mais ce "nous" se constitue en s'opposant à des "autres" et aux lectures que ces autres manifestent ou qu'on leur prête » (Dayan p.161). Ainsi, il est probable que la lecture sceptique se pose contre le discours gracquien, mais aussi contre les « autres » qui ont témoigné de leur expérience de lecture, contre ces critiques qui ont adopté les méthodes gracquiennes dans leurs exégèses. Et même, notre lecteur sceptique, *aujourd'hui*, sera peut-être davantage enclin à asseoir son opposition dans le cadre d'une réception secondaire, que dans celui d'une simple opposition idéologique (plus vraisemblable à l'époque de publication). C'est dire que le sceptique, ayant connaissance (par le témoignage critique) de tous ces lecteurs qui, avant lui, se sont laissé charmer par le texte gracquien, pourra être prédisposé à résister, sera habité d'une volonté de ne pas succomber. Le cadre du lecteur sceptique s'élargit. Il ne représente plus concrètement que le lecteur idéologiquement marqué d'une certaine époque, mais bien aussi, et plus largement, un lecteur averti, sagace, *indépendant*, fort de son individualité<sup>69</sup>.

Le concept de réception secondaire permet donc d'affirmer qu'une approche sceptique demeure réellement plausible, aujourd'hui, bien que celle-ci n'englobe plus le même lecteur empirique qu'au début des années 80. En effet, le lecteur réel contemporain pourra être enclin à poursuivre une lecture sceptique non seulement parce que les propositions gracquiennes vont à l'encontre de sa vision des choses, mais encore parce qu'il a devant lui nombre de témoignages empathiques de *convertis* et qu'il veut s'en détacher. Quoi qu'il en soit, la lecture sceptique ne se résume pas à la critique structuraliste de 1980; elle englobe les lecteurs réels prédisposés d'une manière ou d'une autre à refuser de se laisser *endoctriner*. De là, ils entreront en relation avec le texte, relation que nous avons énoncée dans le second chapitre.

Tâchons maintenant de préciser davantage le lecteur réel enclin à s'impliquer dans une lecture sceptique.

---

<sup>69</sup> N'est-ce pas ce que veut Gracq, au fond? Et la lecture sceptique résiste peut-être paradoxalement aux préceptes gracquiens parce qu'elle les partage déjà en partie, du moins dans l'idée d'indépendance, d'où son refus d'adopter le lecteur obvie; d'où sa tendance pourtant, vu le message de liberté du texte, à ne pas rejeter le livre, mais plutôt à y trouver ailleurs sa liberté?

### 3.3 - Quelques aspects du lecteur sceptique

Une proposition de Picard, tirée de *La lecture comme jeu*, pourrait appuyer l'idée selon laquelle l'approche sceptique est plausible au-delà d'un contexte idéologique et historique, comme nous a autorisé à l'indiquer l'hypothèse de la réception secondaire.

Le texte accueille et permet une lecture sceptique, nous l'avons vu, dans ses structures discursives, argumentatives et rhétoriques. Un *jeu* y est ouvert que les trois instances de Picard viennent éclairer davantage : « Ainsi tout lecteur serait triple [...] : le *liseur* maintient sourdement, par ses perceptions, son contact avec la vie physiologique, la présence liminaire mais constante du monde extérieur et de sa réalité; le *lu* s'abandonne aux émotions modulées suscitées dans le Ça, jusqu'aux limites du fantasme; le *lectant*, qui tient sans doute à la fois de l'Idéal et du Moi et du Surmoi, fait entrer dans le jeu par plaisir la secondarité, attention, réflexion, mise en œuvre, critique d'un savoir... »<sup>70</sup>. Le texte déclenche donc une relation complexe entre liseur, lu et lectant. Il ne s'agit plus seulement, comme chez Charles, d'un espace qu'abandonne le texte à son lecteur, mais bien aussi d'une joute qu'il provoque dans la réception, entre les trois instances. Cette vision différente de l'idée de *jeu* permet de repositionner la lecture sceptique : notre lecteur sceptique serait celui qui, déjà porté vers l'instance du lectant, voit le texte l'aiguillonner sans cesse, permettre son réveil et son maintien.

Ainsi, le texte gracquien provoque au cœur de sa rhétorique un éveil du *lectant*, invite constamment le lecteur sceptique au discrédit de ses affirmations premières comme l'illustre bien une explication de Vincent Jouve : « Lorsqu'à la fin de *Madame Bovary*, Homais proclame : "Je suis membre de plusieurs sociétés savantes", le narrateur précise aussitôt, et entre parenthèses : "il l'était d'une seule" [...] dès lors, si la phrase de Homais, relevant de l'illusion romanesque, s'adresse au "lu", et au "liseur" [...] le commentaire ironique du narrateur à pour effet d'éveiller le "lectant" (qui, lui, n'est jamais dupe) » (Jouve p.35).

Nous l'avons étudié dans le second chapitre, l'ironie, les clins d'œil incessamment présents exigent et appellent au plaisir de la secondarité, à la réflexion, à la critique, autrement dit : à la stimulation du *lectant*. Certes, la lecture sceptique recherche

---

<sup>70</sup> Michel Picard, *La lecture comme jeu*, Paris, Minuit (collection « Critique »), 1986.

assidûment des invites au lectant, en lit peut-être au-delà de l'*intentio operis* – et c'est ici que nous rejoignons les idées de Michel Charles : la *précarité* du texte, l'opposition de *forces*.

Ces constatations nous permettent d'affirmer que la lecture sceptique implique une volonté d'aller au-delà du lecteur obvie gracquien, de le critiquer, de réfléchir à son sujet. Dans les termes de Picard, elle se veut un exemple de *lectant*, et ce, presque jusqu'à son hypertrophie<sup>71</sup>. Ces caractéristiques, s'il en est, sont propices à attirer certains types de lecteurs réels, le critique par exemple, un lecteur averti...

La proposition d'Eco, bien qu'elle se rapproche de la lecture oppositionnelle, nous autorise à concevoir autrement encore la lecture sceptique. Eco avance clairement l'idée d'un jeu de guerre, d'une stratégie textuelle élaborée contre/pour le lecteur : « ...générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre – comme dans toute stratégie. Dans la stratégie militaire (ou dans celle des échecs, disons dans toute stratégie de jeu), le stratège se dessine un modèle d'adversaire. Napoléon envisage différentes hypothèses : Si je fais tel mouvement, Wellington devrait réagir ainsi » (ECO p.66-67). Sous cet angle, la lecture sceptique se révèle une tentative de s'extirper de l'idéal dessiné par le texte. Ce dernier esquisse un premier modèle d'adversaire : un lecteur empathique, emporté par le texte, se laissant convaincre (de son côté, le lecteur suppose la stratégie textuelle, différemment selon son empathie ou son scepticisme). Le lecteur sceptique, décelant ce *mouvement*, tente d'aborder le texte autrement, de contourner sa stratégie dans la lecture fantôme. Cette approche implique en partie une confrontation, une envie de jeu (de guerre), de se débattre avec le texte. Cette volonté n'est pas donnée à tous les lecteurs, tous les modes de lecture n'impliquent pas un tel désir. Une fois de plus, un lecteur réel se dévoile dans la lecture sceptique, un récepteur qui, ne se laissant pas porter par le texte, entre en confrontation avec lui – une certaine part de la critique, donc<sup>72</sup>.

---

<sup>71</sup> C'est-à-dire que cette instance y prend le dessus, au détriment des deux autres, bientôt presque au détriment d'une certaine littéralité; ce qui peut évidemment mener à certains excès (la lecture ironisante en est peut-être, et parfois, un exemple) que nous ne cautionnons pas.

<sup>72</sup> Une approche sémiologique consisterait à affirmer que le texte prévoit aussi un autre combat, pousse même au contournement de sa stratégie initiale pour *attendre* tout de même son lecteur au détour du boisé. Le texte proposerait dans ce cas une première image de lecteur, ressemblant au lecteur-en-progression, naïf,

### 3.4 - Synthèse

Résumons enfin nos diverses constatations. Il semble qu'il soit possible de donner à la lecture sceptique un cadre qui la rapproche de certains types de lecteurs réels. Elle implique dans son cheminement une conservation de l'autonomie et de l'idiosyncrasie du lecteur, une mise en œuvre de son regard critique, une approche active, c'est-à-dire une lecture qui ne se laisse pas passivement emporter par le texte.

Or, si tel est l'*abordage*, si certains lecteurs réels adoptent cet état d'esprit, pourquoi retrouvons-nous tant de témoignages *critiques* d'adoption du modèle gracquien? Certes, il est possible que ceux-ci aient été rédigés uniquement par des lecteurs empathiques. Encore, il est concevable que maints lecteurs ayant refusé le lecteur obvie n'aient simplement pas écrit sur le sujet, se soit définitivement détournés de Gracq.

Néanmoins, ces témoignages d'approbation laissent deviner la puissance du message gracquien. D'un côté, dans sa rhétorique qui enchante et convainc le lecteur empathique. De l'autre, du côté de notre hypothèse (c'est-à-dire de ces lecteurs sceptiques qui en sont venus malgré tout à accepter le lecteur obvie, et dont une partie des témoignages critiques sur Gracq sont le résultat), l'évidence irréfragable des prémisses de son lecteur obvie. On lit donc selon ses goûts, selon soi, inévitablement?

Car au fond, la lecture sceptique revendique un désir de maintenir son indépendance face à l'idéologie véhiculée par le texte, face aux interprétations faites du texte, à son *lu*, à sa stratégie...C'est en ce sens qu'elle se rapproche, sur certains points essentiels, du lecteur obvie et de la finalité de la lecture empathique, qu'elle y converge.

---

et qui adhérerait aux thèses du lecteur idéal. Cependant, il recèlerait aussi une stratégie de rechange destinée aux lecteurs de seconde vague : ce que nous avons appelé la lecture fantôme. Cette dernière s'accorde mieux avec un certain type de lecteur plus *difficile*, élitiste, averti – la critique, les gracquiens. Tout fonctionne comme si l'auteur souhaitait d'abord la lecture d'un dilettante, d'un néophyte qu'il pourrait modeler; or ne pouvant nier une certaine réalité il se doit de forger aussi une autre stratégie : c'est que lisent Gracq (surtout à ce stade de sa production) beaucoup d'initiés que tromperait, nous le verrons bientôt, la structure en guet-apens du texte.

## **4-Implications de notre hypothèse**

À la lumière de ces propositions, voyons maintenant ce qu'implique la réunification proposée des lectures, cette avenue de la lecture sceptique que nous choisissons de creuser, ce caractère somme toute unificateur du lecteur obvie, et ce, tant au niveau local (concret) qu'au niveau global (théorique).

### **4.1 - Implications concrètes : les lecteurs réels**

Les évocations théoriques de Dayan, Eco et Picard nous ont permis de préciser la nature du lecteur sceptique. Ce dernier, par exemple, fait place au *lectant*, tente dans une certaine optique d'affrontement (déclenchée par la réception secondaire, les idéologies en présence...) de déjouer le lecteur obvie proposé par Gracq. Petit à petit, nous avons indiqué que la lecture sceptique est propice à impliquer un lecteur averti, l'exégète, un profil type de lecteurs : de cette *élite* (considérée du moins comme telle par l'opinion publique, et peut-être un peu aussi par elle-même) qui aborde le livre *activement*, en restant critique, sans y abandonner son approche, sa vision, etc.

Avançons conséquemment qu'une partie du *bassin* sceptique de *En lisant en écrivant* est constituée de ce que rejette Gracq (critique, etc.), des adversaires pointés du doigt, de ceux qui mettent en danger l'*intégrité* du lecteur obvie. De ce point de vue, le texte donne certes, dans ces *espaces*, un jeu à la lecture sceptique et son cheminement fantôme, mais encore au regroupement d'un type indésirable de lecteurs réels qui liront (voudront lire) autrement le texte.

Or, cette lecture fantôme en définitive ne fera qu'affirmer, malgré son dégagement du lecteur obvie, une certaine liberté du lecteur<sup>73</sup>. Elle se voit ainsi ressoudée aux postulats de base du lecteur obvie (autonomie, goût, passion). C'est dire que la lecture sagace (dans l'optique sceptique) qui dénichait l'ironie et le rire, qui tout du long

---

<sup>73</sup> Mais cette liberté est-elle équivalente à celle que promet Gracq, ostensiblement? En effet, la liberté qu'exige le sceptique pourrait sembler être, aux yeux de Gracq, un assujettissement aux mots d'ordre d'une certaine critique. Néanmoins, nous remarquons bien qu'ils partagent un fondement similaire, avant tout discours, qu'ils convergent sur certains points indissociables de toute lecture.

trouvait à discréditer le lecteur obvie et à juger le lecteur empathique qui s'y laissait convaincre, n'a effectué qu'un large détour. Ce cheminement était-il donc inutile? N'était-il qu'une erreur?

#### 4.1.1 Apprendre de ses erreurs

Proposons une citation d'Eco au sujet de la stratégie textuelle élaborée par l'auteur : « ... en général, dans un texte l'auteur veut faire gagner, et non pas perdre, l'adversaire » (ECO p.67). De même, la stratégie lecturale confectionnée par le lecteur n'est pas complètement caduque : elle ne le fait pas *perdre* face au cauchemar d'un lecteur obvie qui serait inévitable. En effet, le cheminement indocile du lecteur sceptique, sa « découverte » d'une autre voie de lecture, qu'il croit un moment la véritable, et qui s'avère un large détour vers la même constatation, permet à tout le moins à certains d'entre eux de comprendre pleinement la puissance et l'évidence du message gracquien.<sup>74</sup>

Rappelons-le, une partie du *bassin* sceptique peut se constituer autour de ce que récuse Gracq, ou plutôt autour de ceux qui se *sentent* rejetés par le texte et le rejettent réciproquement. Une certaine critique, par exemple, un type de lecteur averti, de ceux qui peut-être se considèrent déjà membres d'une élite, d'un cercle précis. De ce point de vue, et en prenant en considération notre hypothèse, la niche du lecteur sceptique se présente comme l'outil d'une réunification des lecteurs *exclus* au reste des lecteurs (empathiques) de *En lisant en écrivant*. Ainsi, la proposition d'une lecture sceptique tentant de s'éloigner dans son cheminement du lecteur obvie, mais ni arrivant pas définitivement, découvrant qu'elle y converge plutôt vers elle sur certains points majeurs, encourage le démantèlement de certaines coteries de lecteurs, nous pousse à la réconciliation des deux groupes – car la lecture après tout se rapporte toujours aux mêmes vérités, truismes, lapalissades irréfragables énoncées par Gracq, et que résume Picard : « Toute lecture est interprétative [...] il n'existe, en droit, point de différence de nature entre le critique

---

<sup>74</sup> C'est le pari que nous avons fait en posant l'hypothèse de la lecture sceptique : bien qu'elle converge inévitablement en certains points vers la lecture obvie, bien qu'elle ne retire du livre rien de bien différent, elle permet néanmoins de ressentir plus pleinement la puissance du discours gracquien, la solidité de certains de ses postulats de base et, conséquemment, le pourquoi d'une si nombreuse critique gagnée à sa cause.

“professionnel” et le simple amateur<sup>75</sup>. Ce que fait Gracq, en partie, c’est une dénonciation de cette distinction artificielle (« un expert en objets aimés! »), ce qu’il blâme, c’est l’acceptation et l’insinuation dans les consciences de la validité de cette différenciation. De même, il n’existe point de différence fondamentale de nature entre lecteur empathique/obvie et lecteur sceptique; seules les voies de lectures semblent diverger, pour en définitive se retrouver bien semblables sur certains points essentiels (ceux-là mêmes caractérisant souvent le lecteur obvie).

Donc, la lecture sceptique, de par les procédés et les exigences de sa constitution se veut une niche propice à un type de lecteurs réels : le critique, le lecteur averti. Le lecteur sceptique se révèle, lorsque confronté à une certaine réalité du lecteur : il implique un *lectant* actif<sup>76</sup>, souvent hypertrophié chez le critique et le lecteur averti. Ainsi, le rapprochement final de la voie du lecteur sceptique et de celle du lecteur obvie/empathique signifie concrètement plus que la convergence de deux lectures et deux concepts théoriques; cela affirme aussi que critique/universitaire et simple lecteur se trouvent réunis, que « lecteur d’une certaine élite » et lecteur dilettante, dans *En lisant en écrivant*, se voient rappeler les mêmes leçons essentielles.

Qu’est-ce à dire, sinon que nous assistons dans *En lisant en écrivant*, avec cette réalisation potentielle du lecteur sceptique, avec ce *piège* du texte (tissé par le lecteur lui-même, avec les fils que le texte laissait pendouiller), avec ces possibilités d’une autre lecture qui en définitive confirme une bonne part des préceptes mis de l’avant par le lecteur obvie, à une certaine et surprenante confluence des lectures, à un amincissement des frontières qui trop souvent en font d’un côté un délassément, et de l’autre une science hiératique<sup>77</sup>.

Cette constitution d’une lecture fantôme par le lecteur sceptique, puis l’hypothèse de son rattachement à la voie première de la lecture, envoie un message (qu’il émerge du

---

<sup>75</sup> Michel Picard, *op.cit.*, p.204.

<sup>76</sup> « L’hypothèse assimilant le lecteur à un joueur implique, on l’a vu plusieurs fois, qu’il *joue*, c’est-à-dire soit actif » (*La lecture comme jeu*, p.151). Nous avons précisément montré dans le second chapitre comment est actif le lecteur sceptique. Cette volonté d’activité le pousse à se dégager du lecteur obvie. Mais cette action (d’où le piège) paraît vaine en définitive – il n’a fait que traverser la jungle plutôt que d’emprunter la voie royale. Le piège peut-être fut tissé non pas par le texte, mais par l’activité du lecteur. Celui-ci fait néanmoins comprendre (essai et erreur?) la nécessité du propos gracquien.

<sup>77</sup> Au bout de la lecture empathique et de la lecture sceptique, des élites se réunissent : celle revendiquée parfois par Gracq et celle dans laquelle se loge le sceptique. Un type actif (et peut-être plus sélect) de lecteurs se joint à une approche plus passive. Les frontières s’amenuisent. Gracq est rassembleur.

texte, de l'auteur ou de son inconscient, ou de la réalisation seule du lecteur) : selon *En lisant en écrivant*, la lecture du critique peut être plaisante, révéler certains détails intéressants, mais elle n'est essentiellement pas vraiment différente de celle du simple lecteur. La *lecture-en-progression* vaut bien la *lecture-en-compréhension*, elle se rapporte en vaste partie aux mêmes bases et aux mêmes désirs (volonté de savourer un plaisir du texte, de satisfaire certaines préférences; revoir à ce sujet le premier chapitre). Au-delà des idées d'élites, de groupes abstraitement élus, il y a surtout le lecteur, à chaque fois seul avec son livre et sa lecture.

Dans la réunification du lecteur sceptique aux préceptes du lecteur obvie, se trouvent associées les deux sphères interprétatives et lectorielles que nous relevions précédemment chez Gracq<sup>78</sup> : du côté des simples lecteurs, le lecteur averti se fond dans le lecteur *naïf*; du côté des professionnels, l'universitaire ne vaut pas mieux que le journaliste. En somme, cette double dualité se voit ainsi amalgamée : la lecture professionnelle ne vaut pas mieux que la lecture de divertissement. Modèle et antimodèle, une fois le *piège* tissé et le point prouvé, n'ont plus raison d'être. Ils ne servaient qu'à cristalliser une certaine attitude critique, attitude dans laquelle se confortait précisément le lecteur sceptique. Or, *En lisant en écrivant*, c'est la réalisation et l'acceptation de la sénescence d'une telle approche (tranchée, scientifique, cautionnée par les sciences humaines, sérieuse...) – que ce soit par l'approbation empathique, ou le chemin de croix sceptique. À l'instar du sceptique qui se dissocie pour possiblement mieux revenir, le texte disjoint pour mieux unifier (en un certain sens, le sceptique fait dans sa lecture le travail du texte...).

#### 4.1.2 Synthèse

Nous avons soulevé quelques implications locales de la convergence des deux voies de lectures : c'est-à-dire le rapprochement (voire la fusion sur certaines bases) du lecteur sceptique de *En lisant en écrivant* et du lecteur obvie incessamment préconisé résultant, de par l'exigence et la nature de ces alvéoles théoriques, en un pied de nez fait au lecteur d'élite et au critique, à son retour jusqu'à un certain point (dans plusieurs de

---

<sup>78</sup> Voir sections 1.1 et 1.2 du chapitre 1.

ses constatations finales du moins) au niveau de simple lecteur, à sa réalisation de certaines vérités lectorielles solides. Or, ces réalisations locales, tributaires des cheminements du lecteur empathique et du lecteur sceptique, amènent à présenter quelques implications globales de *En lisant en écrivant* et de l'approche sceptique. Il ne s'agit pas ici de comprendre le sens du texte, mais bien ce que propose à la littérature (au-delà de son discours même) cet *effet* de boomerang.<sup>79</sup>

## 4.2 - Implications globales : la littérature

Voyons maintenant plus largement la signification de cette réunion probable des lectures que nous avons proposées. Car au-delà d'un simple abandon des carcans de lecteur averti, dilettante ou spécialiste, c'est le caractère universel de la lecture que met de l'avant la convergence. Une universalité paradoxalement qui se retrouve dans sa propriété intime : toutes nos lectures se matérialisent autour de nos volontés, de nos envies, et doivent en accepter la part de subjectivité. Voilà à la fois ce qui désunit les lecteurs, mais aussi, comme le montre Gracq, les unit.

### 4.2.1 Universalité

Si la question de l'auditoire gracquien se posait dans le deuxième chapitre, étant propice dans ses incompatibilités à éperonner la lecture sceptique, se révélant tendue entre le *particulier* et l'*universel*, cette piste perd de sa valeur dans notre seconde hypothèse. En effet, un mouvement de retour vers l'universel s'avère inévitable puisque les bases du lecteur obvie sont irréfutables complètement (par le sceptique) et ce, jusqu'à la convergence plausible des deux lectures que nous avons présentées.

Le lecteur sceptique croyait avoir découvert l'évidence du *particulier* dans les failles argumentatives, pensait pouvoir discréditer le discours premier du texte et se loger

---

<sup>79</sup> Le parcours du sceptique pourrait faire écho à celui de cet objet que Gracq pare d'un symbolisme puissant. Voir à ce sujet les magnifiques pages 192-194 de *Lettrines* : « Le boomerang, lui, je le désirai bien longtemps avant de l'avoir [...] le bâton se comportait étrangement, parfois s'élevant brusquement, parfois décrivant au ras du sol un quart de cercle, mais il ne *revenait* pas. Je compris assez vite qu'il ne reviendrait jamais ». Le lecteur ne déçoit pas – il revient. Le texte lance un message qui l'y oblige.

dans un texte fantôme, c'est-à-dire dans un autre auditoire particulier (celui de la véritable « élite » qui aurait su lire l'ironie du texte). Mais en définitive, certaines affirmations forgeant le lecteur obvie (l'idée de liberté, du lire pour soi) se révèlent si puissantes, que le lecteur sceptique même ne peut y échapper. Il les a d'ailleurs lui-même appliquées contre son gré, inévitablement.

La puissance, l'efficacité du message gracquien n'en est que plus poignante<sup>80</sup> : malgré ses convictions, une tentative de lutte, le lecteur empirique ne peut échapper intégralement aux lois de la lecture énoncées dans le texte – ajoutons encore : malgré un examen critique, une exploration théorique.

Une certaine velléité d'analyse « scientifique » ne peut que se déconstruire, s'effacer devant le mouvement (le *transport*) personnel que nous invite à vivre le contact du texte et de la lecture. Que ce mouvement soit fait de liberté *critique*, d'amour de *l'analyse*, de goût *élevé*, il reste fait de *nous*. Autrement dit, nos deux lectures en apparence antinomiques, posées devant *En lisant en écrivant*, nous rappellent qu'existe bel et bien, au-delà des divergences secondaires, une communauté des lecteurs.

#### 4.2.2 Globalité

Et dans cette universalisation d'un auditoire tantôt (faussement) fracturé se dessine un concept cher à Gracq, la globalité.

Globalité d'abord, parce que les notions cristallisées dans l'opposition de la lecture sceptique et de la lecture empathique se trouvent rapprochées. D'un côté, le lecteur sceptique et sa voie de raisonnement, de décorticage, d'observation; de l'autre le lecteur empathique et son adoption du lecteur obvie, sa volonté de passion, d'abandon. Tous deux confluent dans l'universalisation finale du message. Ainsi (bien que grossièrement conceptualisés) le cœur et la raison se retrouvent, le plaisir et l'acuité intellectuelle.

---

<sup>80</sup> Répétons-le, la lecture sceptique se drape en ce sens d'une certaine utilité (car pourquoi avoir lu ainsi quand il suffisait d'accepter?) pour le lecteur empirique. En outre, pour nous, elle est l'instrument de notre tentative de compréhension de la vision gracquienne, de notre tentative d'explication de son si grand succès auprès de ses lecteurs, même ceux qui vont au-delà de la séduction du style et qui, en premier lieu, seraient *faits* pour refuser...

Davantage, c'est le caractère plénier de la lecture qui se voit réaffirmé, c'est la totalité du texte<sup>81</sup> chère à Gracq, ne pouvant être saisie que par une approche complète du lecteur ouvert à la globalité de sa lecture, à son courant, et non pas seulement à son *lectant*<sup>82</sup>, et vice-versa.

Rappelons l'affirmation de Piégay-Gros : « La lecture littéraire, dans cette optique, est celle qui se montre capable de suivre ce courant sans s'en laisser distraire, et peut-être d'y conjoindre la compréhension et le plaisir [...] une compréhension qui viserait une totalité de l'œuvre, branchée sur l'impression plénière qu'elle produit » (Piégay-Gros p.204). Ainsi, de la réunification des lectures, du retour à l'universel, dérive la globalisation de la lecture chère à Gracq, permettant de retrouver une approche embrassant la totalité du texte.

### 4.2.3 Continuité

Mais encore, est affirmé dans cette volonté de globalisation un autre aspect primordial de la lecture obvie : la continuité. En effet, le lecteur critique (enclin à s'établir dans une lecture sceptique), niant la globalité de la lecture, analysant incessamment le texte, pesant chaque mot, refuse sa continuité. Il progresse de façon saccadée, revient en arrière, s'arrête indéfiniment sur un détail – nous sommes loin du plaisir du *rythme* stendhalien.

Nous l'avons vu, l'adoption potentielle par le critique d'une lecture fantôme (découlant de la lecture sceptique), dans laquelle il croit reconnaître sa place et son habitude de lecture, dans laquelle il croit *se* reconnaître, se solde par une convergence vers le lecteur obvie. Son scepticisme n'arrive pas à l'extirper définitivement des

---

<sup>81</sup> Notion assez vaste et sibylline, il est vrai. Mais contentons-nous ici de l'associer à un plaisir de lecture fait à la fois d'abandon, de parcours, et de repérage plus savant, de questionnement.

<sup>82</sup> Si Eco devait trouver dans le texte un Lecteur Modèle, c'est ici croyons-nous qu'il pourrait le défendre, dans l'union du lecteur obvie et du lecteur sceptique, capable d'actualiser davantage les possibilités textuelles de ELEE, de suivre la lecture fantôme et de la voir sinuer, mais aussi de ne pas renier sa relation avec le texte premier, son lien indissociable avec celui-ci. Le LM serait celui qui allie sagacité et cœur, qui se laisse transporter, mais aussi analyse. D'où peut-être les exhortations contradictoires de Gracq, les disjonctions qui en somme ne sont que les deux facettes d'un modèle totalisant, d'un lecteur obvie qui fouille, mais ne renie pas ses envies, qui éclaire quelquefois, mais devine aussi : « ...le dix-huitième siècle n'a eu aucune idée, car il éclairait tout et ne devinait rien » (ELEE p.302). Les contradictions du discours s'expliqueraient dans cette volonté d'entièreté. Les observations globale et ponctuelle n'entrent pas en conflit, mais se complètent en route vers une compréhension et une jouissance totales du texte.

opinions gracquiennes (et jusqu'à un certain point, il les applique dans sa lecture même). Ce constat le pose, rétrospectivement, devant la nécessaire acceptation des principes qui se rattachent au lecteur obvie, lui suggère une globalité de la lecture.

Dans cette globalité retrouvée, alliant sagacité et *emportement*, le lecteur est invité à récupérer son désir de mouvement, son goût de plaisir, son envie de tourner les pages, une *avidité*. Elle redonne au sceptique une envie de dévorer le livre, la permission d'une continuité. Et, un peu, elle le libère, ne serait-ce qu'à l'avenir : il pourra changer de tempo dans ses prochaines lectures<sup>83</sup>.

De la réunification à la continuité (en passant par le message universel, la globalité retrouvée) c'est bien un chemin qui se tisse, une proposition gracquienne claire, rejoignant le caractère cardinal du lire : « c'est la *continuité* de la lecture que souligne donc, au premier chef, Julien Gracq » (Piégay-Gros p.204). La *rupture*<sup>84</sup> est inutile, entre les auditoires, les lectures, les lecteurs.

## 5-Conclusion

Ainsi, après l'hypothèse d'une lecture sceptique refusant le lecteur obvie, nous avons posé dans ce troisième chapitre l'hypothèse, somme toute, d'une convergence. Le sceptique, dans une réalisation rétrospective, pourra comprendre qu'il applique lui aussi certaines des lois essentielles du lecteur obvie. Son refus, qui en partie s'avère rabroué, est néanmoins révélateur au niveau lectoriel. En effet, nous croyons qu'il rend possible à celui qui l'a soutenu une compréhension plus frappante de la portée du message de *En lisant en écrivant*. La lecture sceptique n'est pas nécessaire, ni même certaine, mais à une part<sup>85</sup> de ceux qui l'opèrent (que ce soit l'espace d'une phrase ou d'un texte) elle permet

---

<sup>83</sup> Cela nous ramène quelque peu à une réflexion que nous soulevions (chapitre II, section 2.2.6) comme si Gracq voulait avec *En lisant en écrivant* guider non seulement la lecture, mais la lecture de ses autres œuvres, afin que celles-ci ne soient pas lues de mauvaises manières. Cela, en outre, rejoint la question de la critique gracquienne.

<sup>84</sup> Gracq semble d'ailleurs reprocher à la critique ce concept omnipotent : « Et, cette exigence [de nouveauté], nous la projetons rétrospectivement dans l'histoire de la littérature, privilégiant – au détriment des œuvres de transition et des œuvres inconsciemment grosses de l'avenir – toutes les formes clairement agressives de la rupture » (ELEE p.277). Bien que celle-ci ne soit pas la même que celle des lectures, une aversion pour la brusquerie, pour « l'agressivité » des cassures est néanmoins palpable.

<sup>85</sup> Car, rappelons-le, certains sceptiques pourront ne pas suivre le cheminement évoqué.

de saisir l'évidence des propos gracquiens : soit qu'il ne faut pas oublier qu'on lit avant tout pour le plaisir, pour soi. Voilà ce qui est garant de la liberté du lecteur face au texte.

Si l'empathique a accepté d'emblée les revendications gracquiennes, une part des sceptiques pourront les « vivre » eux-mêmes dans une lecture de refus. Ils conçoivent bien maintenant qu'ils ne peuvent plus nier certaines lois de la lecture<sup>86</sup>.

Au-delà d'une pertinence lectorielle, la proposition de cette lecture sceptique nous a permis de mieux saisir l'envoûtement dont semblent être victimes plusieurs lecteurs de Julien Gracq : à un premier niveau par son style et son argumentation; à un second, malgré la résistance, par le caractère quasi inévitable de ses propos. Voilà le « piège » du texte.

---

<sup>86</sup> D'où peut-être cette nature *romantique* de la critique gracquienne, qui aime, qui est bien disante, qui parle de son amour de Gracq. C'est une critique qui a compris.

## Conclusion

*En lisant en écrivant*, un coup de bélier? Le texte à l'époque de sa publication critiquait diverses idéologies (Nouveau Roman, structuralisme) qui dominaient encore une certaine scène culturelle, s'élevait contre les abus d'une approche de la littérature qui, selon Gracq, s'égarait dans bien des aspects de sa vision du livre. Mais qu'en est-il aujourd'hui?

Et ce fut bien là le point de départ de notre réflexion : malgré les années, *En lisant en écrivant* conserve un étonnant pouvoir de séduction. En font preuve une multitude d'écrits critiques ayant embrassé les préceptes qui y sont proposés. Ne doit-on voir là qu'une simple admiration devant l'élégance de la plume? La séduction en était-elle uniquement une de style? N'y avait-il pas, derrière l'adresse de la phrase, des affirmations *de fond* difficiles à réfuter? Et de quoi donc était faite cette « *doxa* » gracquienne dont Cardonne-Arlyck relevait l'existence?

Ce sont ces questionnements qui ont lancé notre réflexion. Nous avons tâché, dans le premier chapitre de notre essai, de mieux cerner la nature de cette *doxa*. Nous avons avancé qu'elle se traduisait en partie au travers d'une figure abstraite de lecteur, souhaité par Gracq, et incessamment exposé dans ses désirs, ses études, ses rejets : ce que nous avons appelé le lecteur obvie.

Ce lecteur obvie se forge, par exemple, au travers des rejets gracquiens, principalement ceux des médias et de la critique universitaire. Le texte avoue parfois ses préférences, celle d'abord d'un simple lecteur, ne niant pas continuité et vitesse de la lecture, celle d'un critique bien disant, qui se laisse malgré tout transporter par le texte, qui ne tente pas mordicus de conserver une distance, une froideur devant lui; et enfin celle d'un lecteur-écrivain, mieux à même de comprendre ce qu'implique le travail du texte (mais encore là sont reniés certains antimodèles – Valéry par exemple) et se rapprochant étrangement de Gracq lui-même.

Enfin, nous avons vu comment Gracq prêche parfois par l'exemple, lisant de la *bonne manière* certaines œuvres, exemplifiant ainsi son lecteur obvie au fil d'auteurs

appréciés ou décriés : Stendhal, Balzac, Proust, certains étant propices à la lecture obvie, et d'autres moins.

En somme, nous avons montré dans le premier chapitre comment Gracq, au travers de fragments, érige un *système* lectoriel, instaure « le modèle fascinant de son propre lecteur »<sup>87</sup>. Un modèle dont les caractéristiques primordiales sont une liberté, un goût personnel, un abandon au texte, etc. Mais aussi un modèle à l'apparence parfois vaporeuse et contradictoire.

Devant cette fascination, devant l'ampleur des approbations critiques et la joliesse des notions, est-il possible de se cabrer? Est-il concevable de résister à ces propositions? Ainsi, dans une tentative de mieux comprendre l'attrait de *En lisant en écrivant*, nous avons imaginé un lecteur s'attelant à cette tâche, filant une lecture sceptique qui refuse le modèle gracquien et, par conséquent, qui *s'accroche* aux aspects contradictoires du discours et du lecteur obvie.

Ce sont donc divers tiraillements, soulignés çà et là, qui nous ont permis de soulever dans le second chapitre l'hypothèse d'un lecteur enclin au refus (par la *force* de ses convictions, idéologies, désirs); mais encore, posé devant un texte lui permettant d'aiguiller son parcours vers une lecture fantôme. Il se trouve titillé d'abord par cette vision de la lecture qu'il ne partage pas, ou du moins par diverses affirmations inacceptables pour lui. Enfin, il se permet de rejeter le lecteur obvie grâce aux dysfonctionnements apparents du modèle, ces affirmations contradictoires parsemées au travers du texte.

Ainsi, nous avons proposé une réflexion sur les divers procédés argumentatifs utilisés par Gracq afin de convaincre le lecteur empirique d'adhérer au lecteur obvie. Celle-ci s'articulait autour de trois axes principaux (Stendhal, liberté et critique) dans lesquels nous avons souligné à chaque fois l'omniprésence de procédés argumentatifs efficaces (Perelman). Or, nous avons aussi tâché à chaque fois de soulever quelques-unes des difficultés du discours et de poser au-devant de celles-ci un lecteur sceptique. Certes, cette posture s'avérait parfois difficile à tenir; il était tantôt possible de résoudre immédiatement les incompatibilités que nous soulignions du point de vue sceptique. Mais

---

<sup>87</sup> Élisabeth Cardonne-Arlyck, *op.cit.*, p.48.

notre but restait simplement de percevoir comment certains problèmes apparents du discours, dans la rencontre d'une lecture sceptique, octroient un espace au rejet du lecteur obvie et peuvent enclencher une lecture fantôme.

Enfin, dans le troisième chapitre, nous avons montré que ce rejet du sceptique peut n'être que momentané (et même, a de fortes chances de l'être). En effet, l'approche sceptique se révèle en définitive comparable à la lecture obvie, car elle se centre elle aussi autour d'une volonté de conserver son autonomie, sa *voix*, etc. La puissance du discours gracquien, au-delà du style, est telle : elle se base sur des postulats solides, qu'aucun lecteur ne semble pouvoir complètement éviter. Et nous avons proposé en cela une explication (nullement définitive) à la conversion gracquienne de tant de critiques et de lecteurs. Bien entendu, cette réalisation rétrospective pourra ne pas être menée par la totalité des lecteurs sceptiques, mais nous croyons qu'une parcelle de ceux-ci pourront emprunter cette voie.

En outre, nous avons tenté de cerner le caractère abstrait du lecteur sceptique. Invoquant quelques propositions théoriques (Dayan, Picard, Eco) nous en sommes venu à proposer que les lecteurs réels qui semblent les plus aptes à adopter cette posture s'avèrent être une certaine critique, un lecteur averti aux idéologies précises, indépendant, désireux de conserver son autonomie, voire son *autorité* sur le texte. Et, dans un certain sens, ces revendicateurs rejoignent le lecteur obvie; non pas au niveau de leurs parcours du texte, de leurs décortications de celui-ci, mais bien au niveau de leur désir de conserver leurs envies personnelles, leur indépendance.

C'est donc ce travail que peut potentiellement effectuer *En lisant en écrivant*, même auprès du lecteur réticent, celui d'une convergence plus globale de lecteurs en apparence antinomiques, celui d'une globalisation de la lecture. Le texte nous rappelle à tous le dénominateur commun de nos lectures : nous. Mais encore, dans cette confluence se précisent et se résolvent quelques-unes des incompatibilités que semblaient soulever le texte – c'est que Gracq recherche la globalité et la continuité de la lecture. Dès lors, il est possible d'entrevoir un projet (peut-être utopique, mais néanmoins tenté par maints convertis gracquiens, de multiples critiques) de mariage des lectures, au-delà des lecteurs,

en une seule *impulsion*, c'est-à-dire à la fois savante et plaisante, emportée et clairvoyante.

Ainsi, au-delà des bases solides, presque irréfragables, du lecteur obvie qui font tôt ou tard converger une bonne part des lecteurs, les affirmations locales plus contradictoires du texte sont les résultantes (après les errances intrinsèques à l'essai) d'une proposition de lecture totale qui, loin de déchirer le discours, tente de faire de la lecture une expérience englobante, qui n'est pas l'objet de dissension entre groupes, qui n'est pas minée de rupture, ni munie d'œillères, mais bien plutôt large et harmonieuse – elle a du souffle.

En somme, cette hypothèse de la lecture sceptique, si elle ne permet pas nécessairement de découvrir un sens caché au texte, d'en retirer autre chose que ce que le lecteur empathique en retire, remet néanmoins en perspective les implications premières du lecteur obvie et surtout, nous permet d'esquisser une tentative de compréhension, derrière la finesse de la plume, de l'efficacité de ce fascinant modèle de lecteur que propose Gracq.

Une part des sceptiques, peut-être, réalisera (a réalisé) que le lecteur obvie ne ressemble pas qu'à Julien Gracq. Ce lecteur leur ressemble aussi. Gracq propose simplement au lecteur de ne plus se nier. Et véritablement, si une voie de la lecture sceptique est condamnée à un *retour* au lecteur obvie, l'individu ayant suivi cette voie, lui, se retrouve enfin, libéré.

\*

Le lecteur sceptique a parcouru un texte fantôme, certes permis par le texte premier, mais en partie dénié dans la possible convergence finale. Car au-delà des apparentes incongruités, c'est bel et bien un système gracquien qui s'érige, fait de globalité et de continuité, un système exprimant l'essence même de la lecture et auquel on ne peut entièrement échapper. C'est ainsi que la lecture sceptique et son cheminement se révèlent peut-être une création interprétative du lecteur, création poussée par un refus de l'abandon au texte, une résistance conditionnée presque par les dogmes de la critique, l'ukase des théories, l'exigence de la lecture qui *trouve autre chose*. Et c'est aussi ce que

redécouvre une part des lecteurs sceptiques, au terme de *En lisant en écrivant* et bien au-delà de ces vérités inextinguibles de la lecture : le livre est posé toujours devant son lecteur en spectre possible de son imagination. Le drame, et aussi la source de cette sensation de dépossession de la lecture, est qu'un livre peut très bien ne pas avoir existé, qu'on peut très bien l'avoir imaginé. On s'investit toujours dans la possibilité de notre imagination : un espace tendu entre le texte et nous, une partie de souque-à-la-corde, dont l'équilibre est fragile.

Ce que nous a permis aussi de creuser notre proposition d'une lecture sceptique, puis de la convergence de celle-ci avec le lecteur obvie, c'est bien l'efficacité de *En lisant en écrivant* à questionner la pertinence de l'analyse, de la résistance au texte, du positionnement rigide qu'emprunte trop souvent une gamme de lecteurs, oubliant ainsi ce qui est à la base du *goût* de la lecture. La tentative du sceptique de faire usage des incongruités du texte pour se dégager du modèle obvie s'avère, sur bien des plans, un cul-de-sac. Certes il peut douter ça et là de certaines propositions, de quelques stratégies argumentatives qui semblent maladroitement, mais l'ensemble du texte, la *totalité* de sa lecture le rattrape : il réalise que les fondations sur lesquelles Gracq érige son modèle sont solides, que si la construction ne prend parfois pas les tangentes qu'il désire, elle part néanmoins du bon point. Et c'est bien ce que désire provoquer Gracq chez son lecteur : non pas une acceptation intégrale de ses propositions, mais bien un retour aux sources de la littérature, une prise de conscience de certains faits indéniables qui font de la littérature une activité vivante, plaisante, humaine. Et cela passerait en partie par le *cœur*, donc? Le lecteur, souvent, se surprend à penser que Gracq avait *raison*.

## Bibliographie

### **Julien Gracq :**

#### 1-Texte à l'étude :

*En lisant en écrivant*, Paris, Éditions José Corti, 1980, 312 p.

#### 2-Autres textes consultés :

*La littérature à l'estomac*, Paris, Éditions José Corti, 1950, 80 p.

*Préférences*, Paris, Éditions José Corti, 1961, 280 p.

*Lettrines*, Paris, Éditions José Corti, 1967, 256 p.

*Lettrines 2*, Paris, Éditions José Corti, 1974, 256 p.

*Carnets du grand chemin*, Paris, Éditions José Corti, 1992, 312 p.

### **Études consacrées à Julien Gracq :**

#### 1-Monographies :

BERTHIER, Philippe, *Julien Gracq critique : d'un certain usage de la littérature*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990, 264 p.

BORGAL, Clément, *Julien Gracq : L'écrivain et les sortilèges*, Paris, Presses Universitaires de France (Écrivains), 1993, 240 p.

BRIDEL, Yves, *Julien Gracq et la dynamique de l'imaginaire*, Lausanne, Édition l'Âge d'Homme (Lettera), 1981, 144 p.

CARDONNE-ARLYCK, Élisabeth, *La métaphore raconte : pratique de Julien Gracq*, Paris, Éditions Klincksieck (Bibliothèque du 20<sup>e</sup> siècle), 1984, 264 p.

CARRIÈRE, Jean, *Julien Gracq ou les reflets du rivage*, Gordes, Éditions du Relié, 2002, 216 p.

DENIS, Ariel, *Julien Gracq*, Paris, Seghers, 1978.

DOBBS, Annie-Claude, *Dramaturgie et liturgie dans l'œuvre de Julien Gracq*, Éditions José Corti, 1972, 224 p.

FRANCIS, Marie, *Forme et signification de l'attente dans l'œuvre romanesque de Julien Gracq*, Paris, Éditions A.G. Nizet, 1979, 312 p.

GROSSMAN, Simone, *Julien Gracq et le surréalisme*, Paris, Éditions José Corti, 1980, 240 p.

HADDAD, Hubert, *Julien Gracq, la forme d'une vie*, Mayenne, Zulma, 2004, 320 p.

HETZER, Friedrich, *Les débuts narratifs de Julien Gracq 1938-1945*, Munich, Éditions K.G. Saur, 1980, 169 p.

LE GUILLOU, Philippe, *Julien Gracq : fragments d'un visage scriptural*, Paris, Éditions de la Table ronde, 1991, 156 p.

MAROT, Patrick, *La forme du passé : écriture du temps et poétique du fragment chez Julien Gracq*, Paris, Éditions Minard (Bibliothèque des lettres modernes), 1999, 224 p.

MONBALLIN, Michèle, *Gracq : création et recréation de l'espace*, Bruxelles, Presses de l'Université de Boeck (Prisme), 1987, 324 p.

MURAT, Michel, *L'enchanteur réticent : essai sur Julien Gracq*, Paris, Éditions José Corti (Les essais), 2004, 360 p.

NOËL, Mireille, *L'éclipse du récit chez Julien Gracq*, Lausanne, Éditions Delachaux et Niestlé (Science des discours), 2000, 304 p.

PELLETIER, Jean, *Julien Gracq : vérités et légendes*, Paris, Éditions du chêne, 2001, 176 p.

PLAZY, Gilles, *Voyage en Gracquoland*, Paris, Éditions l'Instant, 1989, 240 p.

POITEVIN, Jean-Louis, *Julien Gracq : lieux de l'écrit*, Paris, Éditions Marval, 1990, 96 p.

RENOUARD, Maël, *L'œil et l'attente : sur Julien Gracq*, Paris, Éditions Comp'act, 2003, 112 p.

VOUILLOUX, Bernard, *De la peinture au texte : l'image dans l'œuvre de Julien Gracq*, Genève, Éditions Droz, 1989, 352 p.

## 2-Articles :

AMOSSY, Ruth, «Question de lecture», dans *Julien Gracq : actes du colloque international d'Angers, 21-24 mai 1981*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1982, p. 16-26.

BÉALU, Marcel, «La relecture de Julien Gracq», dans Jean-Louis Leutrat [dir.], *Julien Gracq : cahier de l'Herne*, Paris, Éditions de l'Herne, 1972, p. 44.

CARDONNE-ARLYCK, Élisabeth, «Lectrice de Gracq», dans Patrick Marot [dir.], *Julien Gracq 2 : un écrivain moderne*, Paris, Lettres modernes (La revue des lettres modernes), 1994, p. 45-62.

CESBRON, Georges, «Vers un état présent des études gracquiennes», dans *Julien Gracq : actes du colloque international d'Angers, 21-24 mai 1981*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1982, p. 432-459.

DAMAMME-GILBERT, Béatrice, «Plaisir, circulation et appropriation», dans Patrick Marot [dir.], *Julien Gracq 4 : références et présences littéraires*, Paris, Lettres modernes (La revue des lettres modernes), 2004, p. 93-128.

JARRETY, Michel, «Écriture, lecture, signature», dans Patrick Marot [dir.], *Julien Gracq 2 : un écrivain moderne*, Paris, Lettres modernes (La revue des lettres modernes), 1994, p. 31-44.

MAROT, Patrick, «L'épais terreau de la littérature», dans Patrick Marot [dir.], *Julien Gracq 4 : références et présences littéraires*, Paris, Lettres modernes (La revue des lettres modernes), 2004, p. 11-92.

VOUILLOUX, Bernard, «Gracq : de la critique à la préférence», dans *Poétique no. 48*, Paris, Éditions du Seuil, novembre 1981, p. 513 à 522.

### **Ouvrages théoriques :**

#### **1- Théories de la lecture et de la réception :**

CHARLES, Michel, *Rhétorique de la lecture*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

DAYAN, Daniel, « Les mystères de la réception », dans *Le débat*, no. 71, 1992, p.146-162.

ECO, Umberto, *Lector in fabula : le rôle du lecteur*, Paris, Grasset (trad. française), 1985.

GERVAIS, Bertrand, *À l'écoute de la lecture*, Montréal, VLB éditeur, 1993.

ISER, Wolfgang, *L'acte de lecture*, Bruxelles, Mardaga (trad. française), 1985.

JOUBE, Vincent, *La lecture*, Paris, Hachette, 1993.

LINTVELT, Jaap, *Essai de typologie narrative*, Paris, José Corti, 1981.

PICARD, Michel, *La lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986.

PIÉGAY-GROS, Nathalie, *Le lecteur*, Paris, Flammarion, 2002, 256 p.

SCHUEREWEGEN, Franc, «Le texte du narrataire», dans *Texte*, no. 5/6, 1986/87, p.211-223.

## 2- Théories de l'argumentation et de l'énonciation :

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin (Linguistiques), 1988.

MAINGUENEAU, Dominique «Les plans d'énonciation», dans *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, 203 p.

MEYER, Michel, *Perelman : le renouveau de la rhétorique*, Paris, PUF, 2004.

PERELMAN, Chaïm, et Lucie OLBRECHTS-TYTECA, *Traité de l'argumentation*,  
Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 1970.

